REVUE

DES

DEUX MONDES

XVIIIe ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE GERDÈS,
Rue Saint-Germain-des-Prés, 10.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME VINGT-TROISIÈME

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 18
—
1848

REVUE

DES

DEUX MONDES

NOUVELLE PÉRIODE

AVEC LA COLLABORATION DES SOMMITÉS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES
DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS.

Une livraison de 160 à 192 pages in-8o grand raisin, le 1er et le 15 de chaque mois.

La *Revue des Deux Mondes* est le recueil périodique le plus accessible à tous les lecteurs. Chaque livraison, contenant un fort volume in-8o, ne coûte que 2 fr. aux souscripteurs. Les cahiers trimestriels de Revues anglaises, de 300 pages, coûtent 7 fr. 50 cent.; les deux livraisons que donne par mois la ***Revue des Deux Mondes*** contiennent plus de 330 pages, et se vendent 4 francs.

Paris, 1er juillet 1848.

La *Revue des Deux Mondes* est née en février 1831, au lendemain de la révolution de juillet. Elle accomplissait sa dix-septième année, lorsqu'une autre révolution est venue disperser les hommes et les institutions de 1830. En présence d'un ordre de choses si nouveau, chaque organe de publicité a dû s'interroger sur la part qu'il avait à prendre, sur le rôle qu'il pouvait remplir dans le mouvement intellectuel et social qui modifie si profondément l'état du pays et celui de l'Europe. En de telles occurrences, un coup d'œil sur le passé est pour chacun le guide le plus sûr, et la *Revue* a compris dès l'abord les devoirs que lui tracent les circonstances et les événemens.

Aux premiers jours de 1831, elle commençait une existence simple et modeste, comme tout ce qui est destiné à s'affermir par la lutte, sans avoir jamais demandé la popularité au scandale, le retentissement aux engouemens de l'opinion et aux

violences des partis. Dans cette période de dix-sept ans, elle a été l'un des principaux centres intellectuels, l'organe ouvert et non exclusif des meilleurs publicistes et des plus habiles écrivains de ce temps. C'est par des améliorations successives et de persévérans efforts qu'elle s'est élevée à une position qu'aucun recueil n'a pu lui disputer. Elle a conquis son influence par ces voies lentes et laborieuses qui sont la plus sûre manière d'atteindre le succès. Dans cette longue pratique des hommes et des choses, dans cette vie des affaires et des lettres, si complexe, semée de déceptions et de périls, peut-être lui rendra-t-on la justice de dire qu'elle a su distinguer les penseurs d'avec les rêveurs, les esprits sérieux d'avec les esprits chimériques, le talent réel des faux semblans du génie et des prétentions follement excentriques, qui sont la maladie de notre époque. Au sein de tant de débordemens divers, elle s'est efforcée de maintenir cette bannière du bon sens, ce drapeau, chaque jour insulté, de l'esprit français, sans jamais pourtant refuser son appui et son concours aux idées nouvelles et fécondes, aux réformes utiles, au véritable progrès social. Ayant eu tour à tour à attaquer ou à défendre les actes du gouvernement fondé en 1830, elle n'a pas toujours réussi, quand elle l'appuyait, à lui faire partager ses opinions sur les besoins nouveaux de la société française, qu'à tant de reprises elle a signalés dans cette collection de plus de 60 volumes de 1,000 pages chaque, qui vont de février 1831 à février 1848 (1).

Qu'on parcoure en effet un moment cette importante collection, si recherchée dans les bibliothèques et dans les ventes, et on verra ce que les lettres sérieuses doivent aux écrivains de cette *Revue* et au Recueil lui-même, les études profondes et sincères qu'ils ont faites des questions sociales bien avant que la révolution de février les eût mises à l'ordre du jour. Si la *Revue* n'a pas consenti à se faire l'organe de certaines théories socialistes, à son avis fort peu progressives, si elle n'a pas hésité à se priver de plumes brillantes, mais aventureuses, mais souvent égarées, c'est qu'elle avait su pénétrer l'utopiste sous le philosophe, l'esprit faux sous le souffle lyrique, une incurable infatuation sous cette phraséologie moderne qui a fait tant de dupes. Qui pourrait l'en blâmer aujourd'hui qu'on voit le danger et le néant de tant de doctrines qui se croyaient armées d'une panacée bienfaisante et rénovatrice?

Venue à la suite de deux révolutions, l'une littéraire, l'autre politique, qui avaient jeté tant de confusion dans les idées, surexcité tant d'imaginations, son premier soin fut de discerner les hommes de valeur sortis du mouvement littéraire de 1829 et du mouvement politique de 1830. En s'adressant tour à tour à chacun d'eux, il fallait faire un choix, apporter de l'ordre au milieu de tendances si opposées; il fallait grouper et concilier tant d'esprits divers. C'est ce que la *Revue* tenta, et elle réussit à attirer à elle les noms les plus éminens dans les lettres et dans la politique. A la stricte unité des doctrines, qui n'est plus guère pos-

(1) Cette collection de dix-sept ans forme, au 1er juillet 1848, 68 volumes, divisés en plusieurs séries qu'on peut acquérir séparément, car la plupart ont été réimprimées, et les autres le seront successivement.

sible aujourd'hui, elle substitua la liberté de discussion, l'examen à l'affirmation; elle donna place aux travaux d'écrivains bien différens, en gardant néanmoins sa foi vive en certains principes, qui, dans la sphère du vrai comme dans celle du beau, doivent toujours être respectés, et en ne laissant jamais prescrire, on le sait, les droits de la critique. En appelant ainsi toutes les vocations sérieuses à se rapprocher, à se produire dans un milieu à la fois élevé et tempéré, la *Revue* a mieux servi la cause d'une génération littéraire à laquelle ses actives sympathies n'ont jamais manqué. Si du reste on veut compter les œuvres remarquables, les livres qui sont sortis du sein de ce Recueil, après y avoir pris naissance, après y avoir vu le jour pour la première fois; si on énumère rapidement les noms plus ou moins célèbres qui ont coopéré à la *Revue* depuis dix-sept ans, on verra si elle a été exclusive, si elle a repoussé les hommes qu'on disait le plus avancés. Jamais, nous pouvons bien l'affirmer, les idées vraiment libérales n'ont été ici une cause de déchirement; les divisions ont presque toujours eu leur source dans des motifs moins nobles, dans des raisons plus vulgaires. Si l'on veut jeter un coup d'œil (encore la liste n'en peut-elle être complète) sur les questions et les matières traitées dans cette collection, on pourra juger également si la *Revue* s'est préoccupée des progrès de l'esprit humain, du développement de l'industrie et de l'amélioration des classes laborieuses. L'inspection de cette table donne lieu d'ailleurs à plus d'un rapprochement curieux dans notre histoire contemporaine; c'est peut-être la récapitulation la plus complète, le mémorial le plus fidèle des questions et des intérêts qui ont agité le monde depuis dix-sept ans, et il sera bien difficile d'écrire l'histoire politique et littéraire de la période que nous venons de traverser, sans recourir à cette collection.

TABLE DES TRAVAUX DE LA REVUE

depuis sa fondation, avec le nom des auteurs par ordre alphabétique.

(1) Les chiffres 1 et 15 désignent, avec le mois, la date des livraisons où se trouve chaque article. Pour plus de clarté, chaque article aussi est séparé par un —.

ORIGINES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE. — De la Littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères au moyen-âge, 1 janvier 1833. — De l'Histoire de la Littérature française, 15 février 1834. — Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle, 1 janvier 1836. — Des Bardes chez les Gaulois et les autres nations celtiques, 15 août 1836. — Littérature païenne et chrétienne du IVe siècle : Ausone et saint Paulin, 15 septembre et 1 octobre 1837. — De la Chevalerie, 1 et 15 février 1838. — Sidoine Apollinaire, 1 juin 1839. — Vue générale de la Littérature française au moyen-âge, 15 juillet 1839. — La Littérature française au XVIe siècle, 15 janvier 1841.— Anciens auteurs français : Amyot, 1 juin 1841. — De la Poésie du moyen-âge : le Roman de la Rose, 15 août 1843. — Littérature du moyen-âge : Joinville, 1 février 1844.

ÉTUDES HISTORIQUES. — Histoire des lois par les mœurs, 1 et 15 juin 1833. — Portraits de Rome à différens âges, 1 juin et 15 juillet 1835.

VARIÉTÉS. — Naufrage d'un bateau à vapeur, 15 janvier 1835. — Voyage Dantesque, 15 novembre et 15 décembre 1839. — Une Course dans l'Asie mineure, 15 janvier 1842. — De l'Instruction publique et du Mouvement intellectuel en Grèce, 1 avril 1843. — La Poésie grecque en Grèce, 15 juin et 1 juillet 1844.

VOYAGES ET RECHERCHES EN ÉGYPTE ET EN NUBIE. — I. Départ et Traversée, 1 août 1846. — II Alexandrie, son histoire, la ville ancienne et moderne 1 septembre 1846. — III. Les Pyramides, 15 novembre 1846. — IV. Le Caire ancien et moderne, 1 mars 1847. — V. Méhémet-Ali, Héliopolis, 1 mai 1847. — VI. Le Nil, 15 juillet 1847. — VII. Thèbes, 15 décembre 1847. — VIII. Haute-Égypte, Silsilis, Ombos, Syène et Philœ 1 avril 1848.

Mme d'A....

ROMANS ET NOUVELLES. — Résignation, 15 mai 1843. — Le Médecin de Village, 15 mars 1847.

Anonymes.

VOYAGES. — L'Espagne religieuse, monarchique et industrielle, vol. III-IV, 1831 (1).

GÉOGRAPHIE. — Travaux de la Société de Géographie de Londres, 1830-31, vol. III-IV, 1831.

NOUVELLE. — Les Confidences, 15 août 1832.

ÉTUDES SUR L'AMÉRIQUE. —Dernière Révolution du Pérou, 15 juillet 1834. — Les Républiques Mexicaines, 1 juillet 1836.

STATISTIQUE PARLEMENTAIRE. — La Chambre des Députés et la Chambre des Pairs de 1834, 1, 15 août et 15 octobre 1834. — Histoire d'une Crise ministérielle, 15 novembre 1834. — Six mois d'une Session parlementaire, 15 mai 1835.

DIPLOMATES EUROPÉENS. — Pozzo di Borgo, 1 mars 1835.— Le Prince de Metternich, 1 octobre 1835. — Nesselrode, 1 août 1836.

HISTOIRE. — La Valachie et la Moldavie, 15 janvier 1837.

POÈTES ET ROMANCIERS DU NORD. — Pouchkine, 1 août 1837.

JOURNAL D'UN OFFICIER DE MARINE. — Manille, Canton, un Théâtre chinois, 15 septembre 1840.

ESQUISSES DE MŒURS POLITIQUES. — I. La Matinée d'un Ministre, 15 octobre 1842. — II. La Question de Cabinet, proverbe, 1 novembre 1844.

LA LIGUE ITALIENNE. — Le Parti libéral constitutionnel et le Parti républicain en Italie, 1 mai 1848. — Affaires d'Italie, la Guerre de l'Indépendance, 15 juin 1848.

F. Arago.

ILLUSTRATIONS SCIENTIFIQUES. — Thomas Young, 15 décembre 1835.

Th. Aube.

VOYAGES. — Manille et les Philippines, la Domination et la Société espagnole dans l'Archipel, 1 mai 1848.

Is. Auboin.

AMÉRIQUE du Sud. — Bella-Union, Destruction des Indiens Guaranis, 15 juin 1834.

Audiganne.

ÉCONOMIE SOCIALE. — De l'Agitation industrielle et de l'Organisation du travail, 1 mars 1846. — La Crise commerciale et la Banque d'Angleterre, 1 octobre 1847.

POLITIQUE COLONIALE DE L'ANGLETERRE. — Expédition de Bornéo, 15 mai 1846. — L'Australie et la Société australienne, 15 février 1846.

Emile Augier.

POÉSIE. — Pastorales, 15 février 1846.

E. d'Ault-Dumesnil.

Le Marquis de Santillane, 15 janvier 1834.

D'Avezac.

Des Études géographiques en France et à l'étranger, 15 mai 1834.

J. Avigdor.

Du Renouvellement de la Charte de la Banque d'Angleterre, 1 juillet 1844.

(1) Pour l'année 1831, qui a été réimprimée en réunissant deux volumes en un et en faisant un choix des articles, nous devons indiquer le volume et non la livraison des articles.

Baillenl de Marizy.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — Les Questions du Jour depuis la révolution de février, 1 avril 1848.

H. de Balzac.

ROMANS ET NOUVELLES. — L'Enfant Maudit, vol. I-II, 1831. — Le Rendez-vous, vol. III-IV, 1831. — Le Message, 15 février 1832.

Aug. Barbier.

POÉSIE. — L'Idole. vol. III-IV, 1831. — Il Pianto, 15 janvier 1833. — Terpsichore, 15 février 1834. — Mortis Amor, 1 août 1836. — Lazare, 1 février 1837. — Erostrate au temple d'Éphèse, 15 janvier 1840.— Hymne à la famille. 15 avril 1841.

NOUVELLE. — Beata, 1 mai 1833.

ÉTUDES CRITIQUES. — Le Salon de 1837, 15 avril 1837. — *Angelica Kauffmann*, 1 mai 1838.

A. Barchou de Penhoen.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE. — Essai d'une formule générale de l'Histoire de l'humanité, vol. I-II, 1831. — Philosophie de Fichte, 1 mars 1832. — Souvenirs de l'Expédition d'Afrique, 15 mars 1832. — Schelling, Philosophie de la nature, 15 février 1833. — Esquisses de la philosophie de l'histoire, 15 avril 1833. — Le Choléra, fragment philosophique, 15 juin 1833.— Le Chevalier du Couëdic, 15 mai 1834. — Un Vaisseau à la voile, 1 juillet 1834.

Barker.

Essai historique, statistique et politique sur le Canada, vol. I-II, 1831.

Barral.

INDUSTRIE. — Le Monopole des Tabacs, 15 avril 1843.

E. Barrault.

Une Noce à Constantinople, 15 octobre 1834.

Adolphe Barrot.

VOYAGES. — Les Iles Sandwich, 1 et 15 août 1839 — Un Voyage en Chine, 1 et 15 novembre 1839. — Question anglo-chinoise. Lettres de Chine, I et II, 15 février et 1 mars 1842. — III. l'Expédition anglaise et la Diplomatie chinoise. Capitulation de Canton, 1 juin 1842. — IV Seconde Expédition anglaise. Prise d'Ancoy, Chusan, Chin-Hae, Ning-Po. Ouverture de l'Empire céleste au commerce européen, 1 juin 1842.

Barthélemy Saint-Hilaire.

PSYCHOLOGIE CRIMINELLE. — Louvel, 1 mai 1832.

PHILOSOPHIE. — De la Renaissance du péripatétisme, 1 février 1838.

J.-J. Baude.

ALGER. — Du Système d'Établissement à suivre, 15 avril 1835.

LES COTES DE FRANCE. — Le Pas-de-Calais, 1 décembre 1844. — Les Côtes de Provence, 1 mars, 15 mai et 1 juin 1847. — Les Côtes de Normandie. Les Falaises, 15 juin 1848.

STATISTIQUE MORALE. — De la Population de Paris, 15 novembre 1847. — Les Ouvriers, 1 mai 1848.

H. Baudrillart.

ÉTUDES LITTÉRAIRES. — Turgot, 15 septembre 1846. — Réception de M. de Rémusat à l'Académie française, 15 janvier 1847. — Les Poésies nouvelles, 15 août 1847. — De la Polémique et des Théories anti-constitutionnelles à propos de quelques publications récentes, 15 décembre 1847.

A. Bazin.

PORTRAITS HISTORIQUES. — Bussy-Rabutin, 15 juillet 1842. — Les Commencemens de la Vie de Molière, 15 juillet 1847. — Les Dernières Années de Molière, 15 janvier 1848.

E. Bequet.

PORTRAIT HISTORIQUE. — Froissart, 1 mai 1832.

P. Béranger.

POÉSIE. — Les Pigeons de la Bourse, 1 mars 1847.

Berbrugger.

Voyage au camp d'Abd-el-Kader, 15 août 1838.

Ch. de Bernard.

ROMANS ET NOUVELLES. — Le Paratonnerre, 1 octobre 1841. — Un Homme Sérieux, 15 juin, 1 et 15 juillet, 1 et 15 août 1843.

H. Beyle (de Stendhal).

ROMANS ET NOUVELLES. — Histoire de Vittoria Accoramboni, duchesse de Bracciano, 1 mars 1837. — Les Cenci, histoire de 1599, 1 juillet 1837. — La Duchesse de Palliano, 15 août 1838. — L'Abbesse de Castro, 1 février et 1 mars 1839.

Bidoire.

De la Société française au XVIIIe siècle (*Histoire philosophique du règne de Louis XV*, par M. le comte de Tocqueville), 15 mai 1847.

A.-L. Binaut.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — Homère et la Philosophie grecque, 15 mars 1841. — Sophocle et la Philosophie du drame chez les Grecs. 15 juillet 1842. — Aristophane, la Comédie politique et religieuse à Athènes, 15 août 1843.

Henri Blaze.

ÉCRIVAINS ET LITTÉRATURE DE L'ALLEMAGNE. — Gœthe et le Faust, 1 juin, 15 août et 15 octobre 1839. — Jean Paul. I. De Wonsiedel à Bayreuth, 1 septembre 1842. — II. Sa Vie littéraire et ses œuvres, 1 mars 1844.

DE LA POÉSIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE. —

L. de Carné.

QUESTIONS INTÉRIEURES. — Des Partis et des Écoles depuis 1830, 15 juillet, 15 septembre, 1 novembre et 1 décembre 1835. — De la Démocratie aux États-Unis et de la Bourgeoisie en France depuis 1830, 15 mars 1837. — Du Pouvoir en France depuis 1830, 15 octobre 1837. — Lettres sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France, 15 septembre, 1 et 15 octobre, 1 novembre et 15 décembre 1839. — La Chambre et le Ministère, 1 février 1840. — De la Popularité de Napoléon, 1 juin 1840. — Des Publications démocratiques et communistes, 1 septembre 1841.

ÉTUDES DE POLITIQUE EXTÉRIEURE. — La Belgique, sa Révolution et sa Nationalité, 15 mai et 15 juin 1836. — De l'Espagne et de son Histoire, 15 juillet 1836. — L'Espagne au XIXe siècle, 1 octobre, 15 novembre et 15 décembre 1836. — Le Portugal au XIXe siècle, 1 juillet 1837. — De l'Allemagne depuis 1830, 15 avril 1838. — Le Congrès de Vérone, 15 mai 1838. — L'Angleterre depuis les bills d'émancipation et de réforme, 15 octobre, 15 novembre et 15 décembre 1838. — De l'Irlande, 15 février et 15 mai 1839. — De l'Équilibre européen, Politique de la France avant et depuis les traités de Vienne, 15 novembre 1840. — Question d'Orient, Conséquences du traité du 15 juillet 1840, 1 janvier 1841. — Des Intérêts de la France dans l'Océanie, 15 avril 1843. — La France devant l'Europe après le débat de l'adresse, 15 février 1847.

MONOGRAPHIES HISTORIQUES. — Le Connétable Du Guesclin, 15 novembre 1842. — Le Cardinal de Richelieu, 1 et 15 novembre et 1 décembre 1843. — Henri IV, 15 février et 1 mars 1845. — De la Constitution de l'unité nationale en France, 1 novembre 1847.

E. de Cazalès.

DES ÉTABLISSEMENS RUSSES DANS L'ASIE OCCIDENTALE. — I. Guerres du Caucase, 15 juin 1838. — II. Guerres de Perse et de Turquie, 1 septembre 1838. — III. Guerres de Turquie et du Daghestan, 15 septembre 1838.

ÉTUDES HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR L'ALLEMAGNE. — Ire partie, 15 septembre 1839. — IIe partie, 15 juin 1840. — IIIe partie, le Congrès de Vienne, l'Allemagne jusqu'en 1830, 15 octobre 1840. — IVe partie, 15 août 1841. — Ve partie, 1 janvier 1842.

Cécille.

VOYAGES. — Java en 1845, les Hollandais et les Princes indigènes, 15 septembre 1845.

F. de Champagny.

LES CÉSARS. — I. Auguste, 15 juillet 1836. — II. Tibère, 15 novembre 1837. — III. Caligula, 15 décembre 1837. — IV. Claude, 1 mars 1838. — V. Néron, 1 avril et 15 juin 1839.

V. Charlier.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — De la Question coloniale en 1838, 15 août 1838. — Les Chemins de fer, l'État et les Compagnies, 1 janvier 1839.

Ph. Chasles.

ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. — CARACTÈRES ET PORTRAITS. — Les Excentriques Anglais, 1 septembre 1834. — William Cowper, 1 février 1835. — De la Littérature anglaise depuis Walter Scott, 1 mars 1839. — De l'Art dramatique et du Théâtre en Angleterre, 1 avril 1840. — Thomas Carlyle, 1 octobre 1840. — Wilberforce, Romilly et Dudley, 15 août 1841. — Du Roman en Angleterre depuis Scott, 15 juillet 1842. — Le Dernier Humoriste anglais, Lamb, 15 novembre 1842. — Les Pseudonymes anglais, 1 juin 1844. — Romans politiques anglais, *Sybil*, *Anti-Coningsby*, 1 juin 1845. — De la Poésie chartiste en Angleterre, 1 octobre 1845. — Les Femmes Touristes de la Grande-Bretagne, 15 avril 1846.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE. — *Cheveley or the Man of honour*, par lady Bulwer, 1 juillet 1839. — La Littérature anglaise au commencement de 1840, 15 février 1840. — Les Femmes-Poètes, les Historiens, Carlyle, Alison, Hallam, 15 novembre 184 . — Poètes, Romanciers et Prédicateurs. Réaction catholique, 1 février 1841. — *Night and Morning*, par E.-L. Bulwer, 15 juin 1841. — Le Roman, l'Histoire, le Mouvement religieux en 1841, 1 février 184 . — Le Drame, les Traductions, les Antiquités, 1 avril 184 . — Les Trois Générations. Mort de Southey, Richard Savage, Landor Philosophes et Économistes. Robert Wilson, miss Burney : Tendances d'Oxford, etc., 1 mai 1843. — *Ellen Middleton*, par lady Georgiana Fullerton, 15 septembre 1844. — Les Victimes de Bockhara, 15 septembre 1845.

LITTÉRATURE ANGLO-AMÉRICAINE. — De la Littérature dans l'Amérique du Nord, 15 juillet 1835. — Scènes de la Vie privée dans l'Amérique du Nord (*The Clockmaker*, by Haliburton), 15 avril 1841. — Franklin, sa vie et sa correspondance, nouveaux documens, 1 juin 1841. — Les Américains en Europe et les Européens en Amérique, 1 février 1843. — Des Tendances littéraires en Angleterre et en Amérique. Carlyle et Emerson, 15 août 1844. — De la Littérature pseudo-populaire en Angleterre et en Amérique, 15 septembre 1847.

PORTRAITS HISTORIQUES. — ÉTUDES DE MOEURS. — Walter Raleigh, 15 juillet 1840. — Marie-Stuart, nouveaux documens sur sa vie, 1 janvier 1841. — Pym et Danton, 1 mars 1841. — Mœurs et Avenir de la Société anglo-hindoue, 1 janvier 1842. — Les Salons français et la Société anglaise au XVIIe siècle, 1 février 1845. — Les deux Walpole, 1 avril 1845. — Sophie-Dorothée, femme de George Ier, drame-journal de sa vie écrit pendant sa captivité, 15 juillet 1845. — Lady Esther Stanhope, nouveaux documens sur la reine de Tadmor, 1 septembre 1845. — Edmond Burke, 15 novembre 1845. — Le Comte de Chesterfield, 15 décembre 1845. — Olivier Cromwell d'après une nouvelle Correspondance

publiée par Th. Carlyle : La Jeunesse de Cromwell, 15 janvier 1846; — Cromwell homme de guerre et chef de parti, 15 février 1846; — Cromwell chef de la République d'Angleterre, 1 mars 1846.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.—L'Arétin, sa vie et ses œuvres, 15 octobre, 1 novembre et 15 décembre 1834 — Les Victimes de Boileau : les Goinfres, Marc-Antoine Gérard de Saint-Amant, 15 juin 1839; — Théophile de Viau, 1 août 1839. — Antonio Perez, 15 mai 1840. — Le Marino, 15 août 1840. — Les Gypsies d'Espagne (*The Zincali*, by George Borrow), 1 août 1841. — Des Auteurs contemporains Espagnols, 1 octobre 1841. — Du Mouvement sensualiste avant la Réforme, Skelton, Rabelais, Folengo, Luther, 1 mars 1842.—Du Roman et de ses Sources dans l'Europe moderne, 15 mai 1842.— Les Origines de la Presse, 15 janvier 1843 —Des Travaux récens sur le XVIIIe siècle en Allemagne et en Angleterre, le Dr Schlosser, lord Brougham et Swinburne, 1 juillet 1843 — Hrosvita et ses Contemporains, 15 août 1845 — Mouvement social de Chartres au XVIe siècle, 15 mai 1848.

Chateaubriand.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE —Mémoires d'Outre-Tombe, 15 mars 1834. — L'Avenir du Monde, 15 avril 1834 — Shakspeare, 1 janvier 1836. — Fragmens du *Congrès de Vérone*, 1 avril 1838.

Ph. Chemin-Dupontès.

INDUSTRIE —De la Navigation à la vapeur en Angleterre, en France et aux Etats-Unis, 1 septembre 1838.

André Chénier.

Vers inédits, 15 octobre 1833.

Michel Chevalier.

ÉTUDES SUR L'AMÉRIQUE —Lettres sur l'Amérique du Nord, 1 octobre 1836. — De la Présidence du général Jackson et de son successeur, 15 octobre 1836. — L'Isthme de Panama Relation historique des entreprises des Espagnols et Appréciation des tentatives nouvelles pour percer l'isthme de Panama, 1 janvier 1844. — De la Civilisation mexicaine avant Fernand Cortez, d'après de nouveaux documens américains, 15 mars 1845. —La Conquête du Mexique, par Fernand Cortez, d'après de nouveaux documens, 15 juillet 1845 —Les Mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde, 15 décembre 1846 et 1 avril 1847.

ÉTUDES POLITIQUES —L'Europe et la Chine, 15 juillet 1840. — Les Gouvernemens absolus de l'Allemagne, l'Autriche et la Prusse, 1 mars 1842. — Des Rapports de la France et de l'Angleterre à la fin de 1847, 1 février 1848.

VARIÉTÉS. — La Vallée de l'Ariége, Histoire de la République d'Andorre, 1 décembre 1837.

INDUSTRIE. — Des Chemins de fer comparés aux lignes navigables, 15 mars 1838. — Du Réseau de chemins de fer tel qu'il pourrait être établi, 15 avril 1838.

ÉCONOMIE SOCIALE. — De la Situation actuelle dans ses rapports avec les subsistances et la Banque de France, 1 et 15 février 1847 — Des Forces alimentaires des États et de la Crise actuelle, 1 juin 1847. — Question des Travailleurs. L'Amélioration du sort des ouvriers, l'Organisation du travail, 15 mars 1848.

E. Chevreul.

SCIENCES — Lettre à M. Ampère sur une certaine classe de mouvemens musculaires, 1 mai 1833.

A. de Circourt.

LA SUISSE EN 1847. — Des Révolutions et des Partis de la Confédération helvétique, 15 mars 1847.

Félix Clavé.

AMÉRIQUE. — LA QUESTION DU MEXIQUE. — Relations du Mexique avec les États-Unis, l'Angleterre et la France, 15 décembre 1845. — L'Ile de Cuba et la Liberté commerciale aux Colonies, 1 juin 1847.

A. Cochut.

ÉTUDES LITTÉRAIRES. — Mouvement de la Presse française en 1835, 1 avril 1836. — La Presse française en 1836, 1 septembre 1836 et 15 mai 1837 — *La Camaraderie*, 1 février 1837. — *Caligula*, 1 janvier 1838. — — De l'Instruction publique en France. 15 septembre 1838.— De la Propriété littéraire et de la Contrefaçon, 1 février 1839. — De l'*Histoire des classes nobles et des classes anoblies*, par M. Granier de Cassagnac, 1 décembre 1840 — Mouvement de la librairie, la Littérature et les travaux d'histoire et d'érudition, 15 février 1841. — Les Publications socialistes, 1 mai 1841. — De l'Art du Comédien, 1 et 15 octobre 1844.

HISTORIENS MODERNES DE LA FRANCE. — Michelet, 15 janvier 1842.

ÉTUDES SUR LES ÉCONOMISTES. — Les Économistes financiers du XVIIIe siècle, 15 février 1844. — M. Michel Chevalier, 15 décembre 1844. — Malthus, 1 avril 1846. — Le Ministère et l'Administration de Colbert, 1 août 1846.

QUESTIONS SOCIALES ET FINANCIÈRES. — Des plus récens Travaux en Économie politique, 15 mars 1839 — Du Sort des Classes souffrantes, 15 août 1839.— Situation financière de la France à propos de la Conversion des rentes, 1 mai 1840. — Du Sort des Classes laborieuses, 1 octobre 1842. — Politique financière de l'Autriche, 1 septembre 1843.—Statistique morale. Mouvement de la population de Paris, 15 février 1845. — Le Budget de la ville de Paris, 15 avril 1845. — De la Crise des chemins de fer, 1 juin 1847.

QUESTIONS COLONIALES. — De la Société coloniale. Abolition de l'esclavage, Réforme économique, Rapport de M. le duc de Broglie, 15 juillet 1843. — La Guyane française, état présent et avenir de la Colonie, 1 août 1845. — Les Khouan, mœurs religieuses de l'Al-

gérie, 15 mai 1846. — Des Ressources agricoles de l'Algérie, 1 octobre 1846. — De la Colonisation de l'Algérie. — I. Les Essais et les Systèmes, 1 février 1847; — II. Plan et Budget d'exploitation, 15 avril 1847. — Des Concessions et de la Propriété en Algérie, affaires des mines, 15 septembre 1847.

Mme L. Colet.

Mme Duchatelet, correspondance inédite, 15 septembre 1845.

A. Colin.

L'ÉGYPTE MODERNE. — I. Budget et administration de Mehemet-Ali, 1 janvier 1837. — II. Rétablissement de l'ancienne route de l'Inde, 15 janvier 1837. — III. Administration territoriale du pacha, 1 mars 1837. — IV. Industrie manufacturière, 15 mai 1838. — V. Commerce, 1 janvier 1839.

Benjamin Constant.

AUTOBIOGRAPHIE. — Benjamin Constant et madame de Charrière, ou la Jeunesse de Benjamin Constant racontée par lui-même, lettres inédites communiquées et annotées par E.-H. Gaullieur, 15 avril 1844.

Fenimore Cooper.

Administration financière des États-Unis, 15 janvier 1832.

Ch. Coquelin.

INDUSTRIE, COMMERCE, ÉCONOMIE POLITIQUE ET FINANCIÈRE. — De l'Industrie linière en France et en Angleterre, 1 et 15 juillet 1839. — Du Crédit et des Banques dans l'industrie, 1 septembre 1842. — Des Sociétés commerciales en France et en Angleterre, 1 août 1843. — Les Monnaies en France et d'une Réforme de notre régime monétaire, 15 octobre 1844. — De la Conversion de la rente, 1 avril 1845. — Les Chemins de fer et les Canaux en France, en Angleterre et en Belgique, 15 juillet 1845. — Des Travaux de Canalisation, 15 septembre 1845. — La Question des Céréales en France et en Angleterre, 1 décembre 1845. — Du Commerce extérieur de la France, 15 mars 1846. — La Liberté du Commerce et les Systèmes de douanes. I. Le Système restrictif et l'Industrie française, 15 août 1846. — II. Les Douanes et la Politique commerciale des principaux États, 1 septembre 1846. — III. L'Industrie des Houilles et des Fers, 15 janvier 1847. — IV. L'Industrie métallurgique en France, 1 mars 1847. — V. L'Agriculture et les Produits agricoles, 1 mai 1847. — Les Douanes et les Finances de la France. De l'Accroissement possible des recettes et Révision des tarifs, 1 et 15 mai et 15 juin 1848.

F. de Corcelle.

ÉCONOMIE SOCIALE ET FINANCIÈRE. — De l'Impôt progressif, 1 avril 1833. — Essai d'Économie politique, 15 mai 1833. — De l'Administration financière des États-Unis, 1 mars 1834. — De la Démocratie américaine, 15 juin 1835. — De l'Esclavage aux États-Unis, 15 avril 1836.

Ch. Cottu.

VOYAGES. — L'Ile de Rhodes, 1 mars 1844. — Le Sénégal, histoire et situation de la Colonie, 15 janvier 1845.

V. Cousin.

INSTRUCTION PUBLIQUE, LITTÉRATURE, HISTOIRE ET PHILOSOPHIE. — Visite à l'École primaire de Harlem, 1 décembre 1836. — L'Instruction primaire à Rotterdam, 15 janvier 1837. — Visite à l'Université d'Utrecht, 15 février 1837. — Kant et sa Philosophie, 1 février 1840. — Santa-Rosa, 1 mars 1840. — Huit Mois au ministère de l'Instruction publique, 1 février 1841. — Discours sur les Passions de l'Amour, fragment inédit de Pascal, 15 septembre 1843. — Vanini, sa vie, ses écrits et sa mort, 1 décembre 1843. — Les Femmes illustres du XVIIe siècle, 15 janvier 1844. — Du Scepticisme de Pascal, 15 décembre 1844 et 15 janvier 1845. — Du Mysticisme, 1 août 1845. — Du Beau et de l'Art, 1 septembre 1845. — Du Fondement de la Morale, 1 janvier 1846.

A. Cucheval.

AMÉRIQUE. — Le Texas et les États-Unis, 15 juillet 1844. — De la Traite avant et depuis le Droit de Visite, 1 avril 1845.

Allan Cunningham.

Histoire biographique et critique de la Littérature anglaise depuis cinquante ans, 1 et 15 novembre, 1 et 15 décembre 1833, 1 et 15 janvier 1834.

Prince Czartoriski.

De la Rupture diplomatique comme conséquence du traité du 15 juillet 1840, 15 octobre 1840.

R. Dareste.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — Babrius et la Fable grecque, 15 avril 1846.

Davésiès.

Le Vice-Roi d'Égypte, 15 février 1835. — L'Égypte moderne, 1 septembre 1835.

Alex. Delaborde.

VOYAGES. — Les derniers Jours de la Semaine sainte à Jérusalem, vol. I-II, 1831.

Léon Delaborde.

La Magie orientale, 1 août 1833.

E. Delacroix.

BEAUX-ARTS. — Michel-Ange et le Jugement dernier, 1 août 1837. — Peintres et Sculpteurs modernes. Prudhon, 1 novembre 1846.

A. Delatour.

ANCIENS POÈTES FRANÇAIS. — François Malherbe, 15 août 1834. — Racan, 1 mars 1835.

E. Delécluze.

ÉTUDES HISTORIQUES. — Marco Polo, 1 juillet 1832. — Æneas Sylvius Piccolomini: Histoire de Syligaitha, 1 septembre 1833.—Dante hérétique, 15 février 1834. — Raymond Lulle, 15 novembre 1840.

Ch. Dembowski.

Les Sociétés de Tempérance en Irlande et le père Mathew, 1 juin 1846.

J. Demogeot.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.— De la Satire en France au moyen-âge, 1 juin 1846. — Les Touristes orientaux en Europe, 15 juin 1847.

Ferdinand Denis.

ÉTUDES SUR L'AMÉRIQUE. — Antiquités du Mexique, vol. I-II, 1831. —Voyages dans l'interieur du Brésil, *ibid.*

Antoni Deschamps.

POÉSIE. — Le comte Gatti, 15 février 1833. — Études sur l'Italie, 15 mars et 15 avril 1833. — Satires, 1 février 1834.

E. Deschanel.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — D'une Renaissance grecque au Théâtre. — La Tragédie antique. la Tragédie du XVIIe siècle et le Drame moderne, 1 avril 1847. — Les derniers Jours de la Tragédie grecque, 1 juin 1847. — Les Courtisanes grecques, Sappho et les Lesbiennes, 15 juillet 1847.

Eugène Despois.

LE ROMAN D'AUTREFOIS. — Mademoiselle de Scudéry, 1 mars 1846.

PHILOLOGIE FRANÇAISE. — Des derniers Travaux sur la langue française, 15 décembre 1846.—Les Poetes et le public (*Galerie de poètes vivans*), 15 mai 1847.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — De quelques récens Travaux sur la Société romaine, 1 février 1848.

H. Desprez.

SOUVENIRS DE L'EUROPE ORIENTALE. — La Grande Illyrie et le Mouvement illyrien, 15 mars 1847. — Des Colonies militaires de l'Autriche et de la Russie, 15 août 1847. — Les Paysans de l'Autriche, 15 octobre 1847. — La Hongrie et le Mouvement magyare, 15 décembre 1847. — La Moldo-Valachie et le Mouvement roumain, 1 janvier 1848. — Les Questions Sociales dans la Turquie d'Europe, 1 juin 1848.

Dessales-Régis.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE. — Hégésippe Moreau, 1 février 1840. — Casimir Delavigne, 15 avril 1840.

NOUVELLE. — Un Point d'Honneur, 15 septembre 1842.

Charles Didier.

VOYAGES. — Les Capozzolli et la Police napolitaine, vol. I-II, 1831. — Les Albanais en Italie, vol. III-IV, 1831. — L'Espagne depuis Ferdinand VII, 15 décembre 1835; — L'Alboroto de Valence, 15 mars 1836; — Tolède, 1 juin 1836. — Le Maroc: Tanger. 1 août 1836; — Tétouan, 1 novembre et 1 décembre 1836; — Ceuta, 1 février 1838. — L'Alpuxarra, 1 août et 1 septembre 1845.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE L'ITALIE. — Manzoni, 1 septembre 1834. Silvio Pellico, 15 septembre 1842.

P. Dillon.

De la Littérature et des Hommes de lettres aux États-Unis, 15 septembre 1841.

Ed. Disaut.

Le Capidji-Bachi, 15 septembre 1832.

Donné.

ILLUSTRATIONS SCIENTIFIQUES. — Dupuytren 15 juin 1836.

Drouin.

Un Naufrage aux Iles Maldives, 1 septembre 1846.

Arthur Dudley.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA GRANDE-BRETAGNE. — Thomas Moore, 1 juin 1843. — Charles Dickens, 1 mars 1848. — La Littérature Anglaise de *High Life* (*the new Timon, a romance of London*), 1 juin 1846.

Dujardin.

ARCHÉOLOGIE. — Les Hiéroglyphes et la Langue égyptienne. 15 juillet 1836. — De l'Interprétation des Hiéroglyphes, 15 juin 1837. — Du Cours d'Histoire ancienne de M. Ch. Lenormant à la Faculté des lettres, 15 novembre 1837.

Ed. Dulaurier.

LITTÉRATURE ORIENTALE. — Des Langues et de la Littérature de l'Archipel d'Asie sous le rapport politique et commercial, 15 juillet 1841.

Alex. Dumas.

RÉCITS ET CHRONIQUES. — La Vendée après le 29 Juillet, vol. I-II, 1831. — La Rose Rouge, vol. III-IV, 1831. — Le Chevalier de Bourdon, *ibid.* — La Prise de Paris en 1417, 15 janvier 1832. — La Terrasse de la Bastille, 1 novembre 1832. — Mort de Capeluche, le sire de Gyac, 1 décembre 1832. — Le Pont de Montereau, 15 décembre 1832.

IMPRESSIONS DE VOYAGE. — Une Pêche de nuit, 15 février 1833. — Un Beefsteak d'Ours, Jacques Balmat, 15 mars 1833. — Le Mont Saint-Bernard, 1 mai 1833. — Les Eaux d'Aix, 1 juillet 1833. — Le Tour du Lac, 15 juillet 1833. — La Mer de Glace, 1 novembre 1833. — Fribourg, 1 avril 1834.— Les Ours de Berne, 1 mai 1834. — Le Mont Gemmi, 1 juillet 1834.—Les Bains de Loues-

che, 15 décembre 1834. — Gabriel Payot, 1 avril 1836.

VARIÉTÉS. — Comment je devins auteur dramatique, 1 décembre 1833. — Guelfes et Gibelins, 1 mars 1836.

E. Du Méril.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — La Comédie à Athènes, Aristophane et Socrate, 1 juillet 1846.

Dumont d'Urville.

Un Épisode du Voyage de *l'Astrolabe*, vol. III-IV, 1813.

X. Durrieu.

HISTOIRE RELIGIEUSE. — Les Socins et le Socinianisme, réaction socinienne au XIXe siècle, 15 juillet 1843.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET POLITIQUES SUR LA PÉNINSULE. — De la Crise politique en Espagne, 15 février 1844. — Mouvement intellectuel de l'Espagne, 15 juin 1844. — Le Théâtre contemporain en Espagne, 15 juillet et 15 août 1844. — Affaires d'Espagne, 1 novembre 1844. — Le Portugal en 1845, sa situation financière et politique, 15 février 1845.

VARIÉTÉS. — Le Maroc, Mœurs et Ressources du pays, d'après les écrivains espagnols, 1 octobre 1844. — La Traite à Cuba et le Droit de visite, 1 mars 1845.

Alfred Duvaucel.

VOYAGES. — Lettres familières sur l'Inde, 15 juin et 1 juillet 1833.

P. Duvergier de Hauranne.

HISTOIRE PARLEMENTAIRE. — ÉTUDES COMPARÉES SUR LA FRANCE ET L'ANGLETERRE. — L'Angleterre et le Ministère whig, 1 septembre 1840. — De la Politique du cabinet du 1er mars et de la Situation actuelle, 1 janvier 1841. — De l'Alliance anglo-française et de l'ouverture du Parlement anglais, 15 février 1841. — Du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre, 15 mai 1841. — La dernière Session du Parlement anglais et le nouveau Ministère, 1 août 1841. — De la Convention du 13 juillet 1841 et de la Rentrée de la France dans le Concert européen, 1 septembre 1841. — La dernière Session du Parlement anglais et le Ministère tory, 15 novembre 1842. — Du Royaume-Uni et du ministère Peel en 1843, 15 décembre 1843. — Des Rapports actuels de la France avec l'Angleterre et du Rétablissement de l'alliance, 15 juin 1845. — De l'État des Partis en Angleterre et des deux dernières Sessions du Parlement anglais, 1 novembre 1845.

L'IRLANDE ET LA GRÈCE. — *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, par M. G. de Beaumont, 1 avril 1840. — De la Situation de la Grèce et de son Avenir, 15 octobre 1844. — La Grèce pendant les trois derniers mois, 1 janvier 1845.

QUESTIONS INTÉRIEURES. — De l'État des Partis en France et de la nécessité d'une Transaction, 1 novembre 1841. — De la Discussion de l'adresse et de la Situation nouvelle des Partis, 15 février 1844.

Francis Edwards.

MŒURS ADMINISTRATIVES DE L'INDE ANGLAISE. — Les Civiliens, 15 avril 1848.

Egger.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — Aristarque, 1 février 1846.

A. Erman.

Voyage en Sibérie, 1 mars 1832.

Alphonse Esquiros.

STATISTIQUE MORALE. — Les Caisses d'épargne, leur Histoire et leur Avenir, 1 septembre 1844. — Les Enfans trouvés, 15 janvier et 15 mars 1846.

MALADIES DE L'ESPRIT. — Des Phénomènes de l'Hallucination, notes et observations sur les hallucinés, 15 octobre 1845. — Des Idiots et des Travaux contemporains sur l'Idiotie, 15 avril 1847.

VARIÉTÉS. — Du Mouvement des races humaines, cours de M. Serres, 1 avril 1845. — M. Gleïzes et le Régime des Herbes, 1 septembre 1846. — Des Études contemporaines sur l'Histoire des races, 15 mars 1848.

L. Faucher.

STATISTIQUE MORALE. — La Colonie des Savoyards à Paris, 1 novembre 1834. — État et tendance de la Propriété en France, 1 novembre 1836. — Les Colonies pénales de l'Angleterre, 1 février 1843. — De la Réforme des Prisons, 1 février 1844. — Le Travail des Enfans à Paris, 15 novembre 1844.

HISTOIRE POLITIQUE. — Du Système électif en France, 15 juin 1836. — La Presse en Angleterre, 15 septemb. 1836. — L'Opposition et le Parti radical, 1 novembre 1837. — La Question d'Orient d'après les documens anglais, Correspondance diplomatique de lord Palmerston et de M. de Nesselrode, 15 novembre, 1 et 15 décembre 1841. — La dernière Crise ministérielle e

Angleterre, 1 janvier 1846. — La Ligue anglaise en 1846, 15 février 1846.

ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE. — Vhite-Chapel, 1 octobre 1843. — Saint-Giles, 1 novembre 1843. — Liverpool, 1 et 15 décembre 1843. — Manchester, 15 mars et 1 avril 1844. — La Ville de Leeds, 15 mai et 15 juin 1844. — Birmingham et la Démocratie industrielle, 15 juillet 1844. — Les Classes inférieures du Royaume-Uni, 1 juillet 1845.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — L'Union du Midi, association commerciale de la France avec la Belgique, l'Espagne et la Suisse, 1 mars 1837. — De l'Organisation financière de la Grande-Bretagne, 15 octobre 1837. — De la Souscription directe dans les entreprises de Travaux publics, 1 juin 1838. — De l'Union commerciale entre la France et la Belgique, 1 et 15 novembre 1842. — Situation financière de la France, 15 mars 1843. — Des Projets de loi sur les Chemins de fer, 1 mai 1843. — L'Organisation du travail et l'Impôt, 1 et 15 avril 1848.

Fauriel.

ORIGINES DE L'ÉPOPÉE DU MOYEN-AGE. — Romans carlovingiens, 1 septembre 1832. — Romans de la Table ronde, 15 septembre 1832. — Romans provençaux, 15 octobre et 1 novembre 1832. — Geoffroy et Brunissende, 15 novembre 1832.

LITTÉRATURE MÉRIDIONALE. — Dante, 1 octobre 1834. — Lope de Véga, 1 septembre 1839. — Les Amours de Lope de Véga, *la Dorothée*, 15 septembre 1843.

Ferrari.

ÉTUDES SUR L'ITALIE. — Vico et son Époque, 1 juillet 1838. — De la Littérature populaire en Italie : Venise, 1 juin 1839; — Naples, Milan, Bologne, 15 février 1840. — La Philosophie catholique en Italie. Rosmini et ses travaux, 15 mars 1844; — Rosmini et ses Adversaires, 15 mai 1844. — La Révolution et les Révolutionnaires en Italie, l'ancien parti libéral, la jeune Italie, 15 novembre 1844 et 1 janvier 1845. — L'Aristocratie italienne, 15 août 1846.

SOCIALISTES MODERNES. — Des Idées et de l'École de Fourier depuis 1830. — Les Écrivains et les Publications fouriéristes, 1 août 1845.

Gabriel Ferry.

LES COTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE. — Scènes de la Vie des bois en Amérique. — I. José Juan le pêcheur de perles, 15 avril 1846. — II. Une Guerre en Sonora, 15 juin 1846. — III. L'île de Tiburon, Cayetano le contrebandier, 15 juillet 1846. — IV. Les Gambusinos, 15 août 1846. — V. L'Hacienda de la Noria, le Dompteur de chevaux, 1 octobre 1846. — VI. Bermudes-el-Matasiete, 1 novembre 1846. — VII. Le Salteador, 1 janvier 1847.

LA GUERRE DES ÉTATS-UNIS ET DU MEXIQUE. — Scènes et Épisodes de l'Invasion, 1 août 1847.

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE. — I. Perico el Zaragate, 1 avril 1847. — II. Fray Serapio, 1 septembre 1847. — III Remigio Vasquez, 15 décembre 1847. — IV. Les Mineurs de Rayas, 15 février 1848. — V. Le Capitaine don Blas et la Conducta de Platas, 1 avril 1848. — VI. Les Jarochos, 1 mai 1848. — VII. Le Pilote Ventura, 1 juin 1848.

Fétis.

Essai sur la Musique en Angleterre, 15 juillet 1833.

Octave Feuillet.

Alix, légende, 15 avril 1848.

Giovanni Fiorentino.

Le Pecorone, 1 juillet 1832.

Stéphane Flachat.

INDUSTRIE. — De la Réforme commerciale, 1 novembre 1834.

Eugène Flandin.

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE A NINIVE. — I. L'Architecture assyrienne, 15 juin 1845. — II. La Sculpture assyrienne, 1 juillet 1845.

A. Fontaney.

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE. — Scènes d'une Course de taureaux à Aranjuez, vol. III-IV, 1831. — La Horca, 1 janvier 1832. — Une Soirée à Tolède, 1 mars 1832. — *The Alhambra*, le gouverneur Manco, 1 juin 1832. — Esquisses du Cœur, Un Adieu, 15 juin 1832. — Une Course de Novillos à Madrid, 15 juillet 1832. — Paquita, 15 novembre 1832. — Les Bouquets, 15 février 1833. — Les Dernières Fêtes de la Jura, 15 octobre et 15 novembre 1833. — La Bella Malcasada, 1 juin 1834. — Les Cimetières de Madrid, 15 février 1835.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA GRANDE-BRETAGNE. — William Wordsworth, 1 août 1835.

VARIÉTÉS. — Des Romans de M. Victor Hugo, 1 mai 1832. — Des Œuvres de M. Charles Nodier, 1 octobre 1832. — Conversations de M. de Chateaubriand, 1 décembre 1834. — La Peinture et la Sculpture à Londres en 1836, 1 juillet 1836. — Les Romans nouveaux, MM. F. Soulié, Michel Masson, Léon Gozlan, 15 octobre 1836. — Les Poésies nouvelles et les Romans nouveaux, 15 décembre 1836. — La Petite Poésie, 1 mars 1837. — Romans de Mme Ch. Reybaud, la Littérature ruminante de M. de Balzac, 15 août 1837.

E. Forcade.

HISTOIRE POLITIQUE. — De la Politique commerciale de l'Angleterre depuis Horace Walpole, 15 août 1843. — Le Parti légitimiste et le Jacobitisme, 1 janvier 1844. — De la Question commerciale en Angleterre à propos des débats de l'Adresse, 1 février 1844. — Conquête du Scinde, Guerre contre l'état de Gwalior, 1 mai 1844. — De la Situation de la France vis à vis de l'Angleterre à propos de l'Océanie, 15 septembre 1844.

ÉTUDES LITTÉRAIRES. — De la Jeune Angleterre

à propos d'un roman (*Coningsby*) de M. Disraëli, 1 août 1844. — Les Fantaisies historiques de la Jeune Angleterre, lord John Manners, M. G. Sydney Smith, 15 novembre 1844.

LES ESSAYISTES ANGLAIS. — Macaulay, 15 novembre 1843. — Francis Jeffrey, 15 avril 1844.

E.-D. Forgues.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA GRANDE-BRETAGNE. — Alfred Tennyson, 1 mai 1847. — Robert Browning, 15 août 1847. — Thomas Hood, 15 novembre 1847. — Percy Bishe Shelley, 15 janvier 1848.

VARIÉTÉS. — Napoléon et Marie-Louise, 1 septembre 1843.

ÉTUDES SUR LE ROMAN ANGLAIS ET AMÉRICAIN. — *Mount-Sorel*, 15 août 1846. — Les Contes d'Edgar Poe, 15 octobre 1846. — Le dernier Roman de Bulwer, *Lucretia*, 1 février 1847. — Le Roman de Mœurs judiciaires, 15 juin 1847.

LES TOURISTES ANGLAIS. — Le colonel Scott en Afrique, 15 septembre 1842. — *Irish-Sketch-Book*, 15 octobre 1843. — L'Angleterre dans le Nouveau-Monde, 15 septembre 1846. — Un Soldat dans l'Inde, 15 novembre 1846.

H. Fortoul.

DE L'ART GREC. — Les Marbres d'Égine, 15 septembre 1839.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — De la Littérature provençale (*Histoire de la Littérature provençale*, de M. Fauriel), 15 mai 1846.

P. Foucher.

La Nièce du Gouverneur, vol. I-II, 1831.

Fulgence Fresnel.

VOYAGES. — L'Arabie, 15 janvier 1839.

Galusky.

CRITIQUES ET HISTORIENS MODERNES DE L'ALLEMAGNE. — I. Guillaume de Schlegel, 1 février 1846. — II. Wolf, 1 mars 1848.

G. Garrison.

CRITIQUE HISTORIQUE. — Joseph II et son Temps, 15 novembre 1846. — De la Politique du Calvinisme. Duplessis-Mornay, 15 février 1848.

Cte de Gasparin.

De l'Administration de l'Agriculture en France, 1 janvier 1843.

Agénor de Gasparin.

Des Tentatives d'Émancipation dans les Colonies, 1 juin 1838.

Th. Gautier.

RÉCITS DE VOYAGE. — Une Journée à Londres, 15 avril 1842. — Grenade, 15 juillet 1842. — Malaga, le Cirque et le Théâtre, 15 août 1842. — Andalousie, Cordoue et Seville, 1 novembre 1842. — El Barco de Vapor, 1 janvier 1843.

RÊVERIES. — Espagne, poésie, 15 septembre 1841. — Les Affres de la Mort, 1 décembre 1843. — Le Club des Hachichins, 1 février 1846. — La Fausse Conversion, ou bon Sang ne peut mentir, 1 mars 1846. — Le Lion de l'Atlas, le Bedouin et la mer, 15 août 1846.

ÉTUDES LITTÉRAIRES. — *La Divine Épopée* de M. Alex. Soumet, 1 avril 1841. — Les Poésies Nouvelles, 15 juin 1841. — Revue des Arts, 1 septembre 1841. — Paul Scarron, 15 juillet 1844. — Du Beau dans l'art (*Réflexions et menus Propos d'un peintre génevois*, M. Topffer), 1 septembre 1847.

Isid. Geoffroy Saint-Hilaire.

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES SUR LES SCIENCES NATURELLES. — La Zoologie, 1 avril 1837.

Gérard de Nerval.

SCÈNES DE LA VIE ORIENTALE. — I. Les Femmes du Caire, 1 mai 1846. — II. Les Esclaves, 1 juillet 1846. — III. Le Harem, 15 septembre 1846 — IV. La Cange du Nil, 15 decembre 1846. — V. La Santa Barbara, 15 février 1847. — VI. Les Maronites, un prince du Liban, 15 mai 1847. — VII. Les Druses, le kalife Hakem, 15 août 1847. — VIII. L'Anti-Liban, 15 octobre 1847.

A. de Gobineau.

Capodistrias, sa vie et sa correspondance, 15 avril 1841.

H. Gouraud.

ILLUSTRATIONS SCIENTIFIQUES. — Broussais, 1 mai 1839.

Léon Gozlan.

SCÈNES DE LA VIE MARITIME. — De la Littérature maritime, 1 janvier 1832. — Un Épisode du Blocus continental, 15 septembre 1832. — Le Capitaine Gueux, 1 mai 1841.

CHATEAUX DE FRANCE. — Le Château Bouret, 1 février 1846. — Le Château de la Frette, 15 mai 1846. — Le Château de Luciennes, 1 décembre 1847.

P. Grimblot.

POLITIQUE COLONIALE DE L'ANGLETERRE. — Le Canada, 15 septembre 1842; — L'Orégon, 15 mai 1843; — Les Iles Falkland, 1 septembre 1843.

STATISTIQUE MORALE. — Des Lois anglaises sur le Travail des enfans dans les manufactures et dans les mines, 1 janvier 1843.

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Une Saison politique en Angleterre. Sir Robert Peel, lord John Russell, lord Palmerston, 15 avril 1846. — Demêlés diplomatiques de l'Angleterre et du Brésil à propos du Droit de visite. La Question des sucres en Angleterre et la Traite au Brésil, 1 août 1846.

Benjamin Guérard.

HISTOIRE. — De l'État des Personnes et des Terres en France jusqu'après l'établissement des Communes, 15 avril 1838. — De l'État des Personnes dans la monarchie des Francs, 15 juillet 1839.

Aug. Haussmann.

VOYAGES. — Canton et le Commerce européen en Chine, 1 octobre 1846.

E. d'Haussonville.

HISTOIRE POLITIQUE. — Les Cours de Turin, de Rome et de Naples, 1 décembre 1846. — Affaires d'Espagne et de Cracovie, 1 janvier 1847. — Le Pouvoir et le Parti conservateur, 1 juillet 1847.

Henri Heine.

RÉCITS, POÈMES, ÉTUDES LITTÉRAIRES. — Le Blocksberg, 15 juin 1832. — Histoire du tambour Legrand, 1 septembre 1832. — Les Bains de Lucques, 15 décembre 1832. — De l'Allemagne depuis Luther, 1 mars, 15 novembre, 15 décembre 1834. — Les Nuits florentines, Ire Nuit, 15 avril; II, 1 mai 1836. — Atta-Troll, rêve d'une nuit d'été, 15 mars 1847.

A. Houssaye.

PORTRAITS BIOGRAPHIQUES. — Les Vanloo, 1 août 1842. — Jacques Callot, 15 septembre 1842. — Boucher et la Peinture sous Louis XV, 1 juillet 1843.

Abel Hugo.

Souvenirs et Mémoires sur Joseph Bonaparte, 1 février et 15 avril 1833.

Victor Hugo.

VOYAGE ET POÉSIE. — Les Alpes, vol. III-IV, 1831. — Les Deux Voix, *ibid.* — Canaris, 1 novembre 1832. — Les deux Côtes de l'Horizon, 15 décembre 1842.

BEAUX-ARTS. — Guerre aux Démolisseurs, 1 mars 1832.

Alexandre de Humboldt.

SCIENCES. — De l'Étude et de la Contemplation de la nature, 1 décembre 1845.

Victor Jacquemont.

Voyage dans l'Inde, 1 juin 1833.

A. Jal.

De la Marine française, vol. III-IV, 1831. — Scènes de la Vie maritime : un Incendie à la mer, 15 janvier 1832. — Un Tour de Matelot, les Pontons de Cadix, 15 février 1832. — Aspirant et Journaliste, souvenirs des Cent-Jours, 1 octobre 1832.

A.-D. de Jancigny.

LES INDES ANGLAISES. — I. Affaires de l'Afghanistan. Expédition anglaise au-delà de l'Indus, 1 janvier 1840. — II. Système fluvial de l'Indus. Le Scind, 15 février 1840. — III. L'Afghanistan, Mœurs des Afghans, 15 mars 1840. — IV. L'Hindoustan. Expédition de Khiva. Affaires de Chine, 15 mai 1840. — V. Progrès de la Puissance anglaise en Chine et dans l'Inde. Expédition de Chine. L'Inde britannique en 1840, 15 avril 1841.

Jules Janin.

Honestus, 15 mai 1832. — La Mort du duc de Reichstadt, 15 août 1832. — Le Voyage d'un Homme heureux, 15 décembre 1840. — Horace, 1 janvier 1842.

Dr Jarjavay.

Revue scientifique, 15 avril 1848.

Cte Jaubert.

VOYAGES. — Lettres écrites d'Orient, 1 février 1842.

Prince de Joinville.

MARINE. — Note sur l'État des Forces navales de la France, 15 mai 1844 (1).

Théodore Jouffroy.

MŒURS DES AMÉRICAINS, 1re partie, 15 juin 1832; — 2e partie, 1 juillet 1832; — 3e partie, 1 octobre 1832.

VARIÉTÉS. — De la Politique de la France en Afrique, 1 juin 1838. — *Histoire de la peinture en Italie*, de Rosini, 1 mai 1839.

Joubert.

Pensées, Maximes, Jugemens littéraires et Correspondance, 15 mars 1842.

Jurien de Lagravière.

HISTOIRE DE LA DERNIÈRE GUERRE MARITIME. — NELSON, JERVIS ET COLLINGWOOD. — I. Décadence de la Marine française, Jeunesse de Nelson, 1 novembre 1846. — II. Progrès et Discipline de la Marine

(1) La *Note sur les Forces navales de la France*, qui excita une si vive polémique en Angleterre et en France, a paru pour la première fois dans la *Revue*.

anglaise, l'amiral Jervis, 15 novembre 1846. — III La Nouvelle Stratégie, Teneriffe et Aboukir, 1 décembre 1846. — IV. Nelson à Naples, 15 décembre 1846. — V. Les Marines du Nord et la Flottille de Boulogne, 1 janvier 1847. — VI. La Marine impériale et la Marine espagnole, Trafalgar, 15 janvier 1847.

VARIÉTÉS. — La Sardaigne en 1842, 1 et 15 novembre 1843. — La Marine militaire de la France en 1845, 1 mai 1845.

Alphonse Karr.

ROMANS. — Feu Bressier, 1, 15 octobre et 1 novembre 1842. — La Famille Alain, 1 et 15 août, 1 et 15 septembre, 1 et 15 octobre 1847.

Ch. Labitte.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Écrivains précurseurs du siècle de Louis XIV, 1 août 1836. — Raynouard, sa vie et ses œuvres, 1 février 1837. — De la Collection des Documens inédits sur l'Histoire de France, 15 mai 1838. — Mouvement des Lettres contemporaines, 1 novembre 1838, 15 février, 1 juin, 15 juillet, 1 août, 1 et 15 novembre, 1 décembre 1839, 1 février, 15 octobre, 1 novembre et 15 décembre 1840 — *Hugues Capet*, par M. Capefigue, 1 novembre 1839. — De la Littérature du Nord, 1 octobre 1840. — Biographes et Traducteurs de Dante, 1 octobre 1841. — De la Divine Comédie avant Dante, 1 septembre 1842. — Une Chambre Parlementaire en 1793, 15 octobre 1842. — Poetæ Minores, 1 juillet 1843. — Les Biographes de Mme de Sévigné, 15 septembre 1843. — Correspondance de Goëthe avec Mme d'Arnim, *la Guerra del Vespro Siciliano*, de M. Amari, 1 novembre 1843. — Le Grotesque en Littérature, M. Th. Gautier, 1 novembre 1844. — Historiens littéraires de la France: M. Saint-Marc Girardin, 1 février 1845. — Réception de M. Mérimée à l'Académie française, 15 février 1845. — Réception de M. Sainte-Beuve, 1 mars 1845. — La Jeunesse de Fléchier, 15 mars 1845. — *Marthe la folle*, de Jasmin, 15 avril 1845. — Les Poésies nouvelles, 15 juin 1845.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE. — Népomucène Lemercier, 15 février 1840. — Marie Joseph Chénier, 15 janvier 1844.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — La Satire et la Comédie à Rome, 1 mai 1844. — Varron et ses Satires ménippées, 1 août 1845. — Les Satires de Lucile, 1 octobre 1845.

Th. Lacordaire.

ÉTUDES SUR L'AMÉRIQUE. — VOYAGES. — La Bataille de la Tablada, 1 août 1832. — Un Souvenir du Brésil 15 septembre 1832. — Revue de voyages, *l'Astrolabe*, M. Douville au Congo, etc., 1 novembre 1832. — Pièces justificatives contre le voyage de M. Douville, 15 novembre 1832. — Mœurs des Jaguars de l'Amérique, 1 décembre 1832. — Excursion dans l'Oyapock, 15 décembre 1832 et 1 février 1833. — Une Estancia, 15 mars 1833. — Histoire des Révolutions de Madagascar, 1 août 1833. — Revue de voyages, les capitaines Owen, Sturt et Morell, MM. Rozet et Laplace, 1 janvier 1834. — Une Révolution dans la République Argentine, 1 janvier 1835. — L'Or des Pinheiros, 1 mai 1835. — Voyage du capitaine Ross dans les régions arctiques, 15 mai et 1 juin 1835.

Ladet.

CRITIQUE HISTORIQUE. — Mémoires de Barère, 1 septembre 1842. — *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, par M. A. Bazin, 1 janvier 1844.

Le général Lafayette.

HISTOIRE. — La Fuite à Varennes, 15 mars 1837.

F. de Lagenevais.

ÉTUDES CRITIQUES. — Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne, de M. Saint-Marc Girardin, 1 juillet 1835. — Statistique Parlementaire, 1 janvier 1837. — Mouvement politique et littéraire de l'Allemagne en 1842, 1 février 1843. — La Littérature illustrée, 15 février 1843. — Le Roman dans le monde, 15 mai 1843. — Les derniers Romans de M. de Balzac et de M. F. Soulié, 1 décembre 1843.

SIMPLES ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Le Feuilleton, *Lettres Parisiennes*, 1 octobre 1843.

VARIÉTÉS. — Histoire d'une Déportée à Botany-Bay, 15 août 1845. — Un Humoriste en Orient (*Eothen*), 1 décembre 1845.

PEINTRES ET SCULPTEURS MODERNES. — M. Ingres, 1 août 1846. — Le Salon de 1848, 15 avril et 15 mai 1848.

Edouard de Lagrange.

Pensées de Jean-Paul, 15 mars 1832. — Lettres de Bœrne, 15 avril 1832. — Robert de Berlin, 1 sept. 1832.

A. de Lamartine.

POÉSIE. — A une jeune Arabe, 15 janvier 1834. — Destinées de la Poésie, 15 mars 1834. — La Marseillaise de la Paix, 1 juin 1841. — Le Cheval et les Armes du Voyageur, le Coquillage, 1 avril 1842. — Les Esclaves, fragment d'une tragédie, 1 mars 1843. — Paysage, 1 mai 1843. — Un Voyage en Orient, de M. d'Estourmel, 1 janvier 1846.

Lamé-Fleury.

LES ARTS INDUSTRIELS. — De l'Impression des Tissus, 1 avril 1847. — Les Chemins de fer atmosphériques, 1 août 1847.

F. de Lamennais.

HISTOIRE ET POLITIQUE. — Histoire des anciens

Peuples italiens, 15 mai 1833. — Paroles d'un Croyant, 1 mai 1834. — De l'Absolutisme et de la Liberté (*Dialoghetti*), 1 août 1834. — Fragment politique, 1 février 1835. — Institutions financières. D'un nouveau Système de crédit général, 1 septembre 1838.

Lander.

Voyage aux bouches du Niger, 1 avril 1832.

E. de Langsdorff.

HISTOIRE. — Théodoric et Boèce, 1 mars 1847. — La Hongrie en 1848. L'ancien et le nouveau Palatin, 1 juin 1848.

V. de Laprade.

POÉSIES. — Eleusis, 1 juillet 1841. — Le Précurseur, 1 avril 1847. — Le Bûcheron, 15 juin 1847. — La Tentation, 1 mars 1848.

Jules de Lasteyrie.

HISTOIRE ET VOYAGES. — Le Portugal depuis la Révolution de 1820, 15 juillet 1841. — Souvenirs des Açores, 1 janvier 1842.

ÉCONOMIE PUBLIQUE. — Le Budget et la Situation financière de la France, 15 octobre 1847.

L. de Lavergne.

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Les Chefs de parti pendant la guerre civile en Espagne : Mort du comte d'Espagne, 15 juin 1840. — Cabrera, 15 juillet 1840. — Espartero, 15 août 1840. — Gomez, 15 novembre 1840.

POLITIQUE EXTÉRIEURE.—L'Espagne, 1 et 15 septembre 1840. — La nouvelle Régence, 15 janvier 1841. — Espartero, 1 avril 1841. — La Conspiration Carlo-Christine, 15 mars 1842. — Affaires d'Espagne, 1 novembre 1842. — La Presse et les Élections espagnoles, 1 février 1843. — De l'Etat présent et de l'Avenir de l'Espagne, 15 octobre 1843.

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES. — Le cardinal Ximenès, 15 mai 1841. — *Françounetto*, poème méridional de Jasmin, 15 janvier 1842.— Mounier et Talouet, 15 juin 1842. — Les Historiens espagnols Mendoza, Moncada et Melo, 15 octobre 1842. — Mouvement littéraire de l'Espagne. Zorrilla, 15 avril 1843. — Du Libéralisme socialiste, les Ecrits de M. Proudhon, 15 juin 1848.

VOYAGES. — Le Congrès scientifique de Florence, 1 octobre 1841. — Naples en 1841, 15 février 1842. — Le Mois de Mai à Londres, 15 juin 1843.

POLITIQUE GÉNÉRALE ET ÉCONOMIE PUBLIQUE. — La Diète et la Question d'Argovie, 15 juillet 1841. — Budgets comparés de la France et de l'Angleterre, 15 mai 1842.—De la Convention commerciale entre la France et la Belgique, 15 août 1842. — Le Budget de la République, 1 avril 1848.— L'Algérie sous le Gouvernement républicain, 1 mai 1848.

A. Lèbre.

PHILOSOPHIE ET CRITIQUE HISTORIQUE. — Du Génie des Religions, par M. Edgar Quinet, 15 avril 1842. — Des Études égyptiennes en France, 15 juillet 1842. — De la Crise de la Philosophie allemande. École de Hegel, nouveau système de Schelling, 1 janvier 1843. — Mouvement des peuples slaves. Tendances nouvelles en Russie et en Pologne, 15 décembre 1843.

F. Leclerc.

VOYAGES. — Le Texas et sa Révolution, 1 mars et 15 avril 1840.

Armand Lefebvre.

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Histoire politique des Cours de l'Europe depuis la paix de Vienne jusqu'à la guerre de Russie, 15 avril 1838. — De la Politique de la France dans une crise d'Orient, 1 août 1838. — Mahmoud et Mehémet-Ali, 15 mai 1839. — Frédéric-Guillaume III, 1 août 1840. — Les Bourbons d'Espagne, 15 avril, 1 et 15 mai 1847.

Ch. Lefebvre de Bécourt.

HISTOIRE POLITIQUE CONTEMPORAINE. — Des Démêlés de la France et de la Suisse, 1 novembre 1836. — De l'Orient et de sa Situation actuelle, 1 juin 1837. — L'Espagne depuis la Révolution de la Granja, 15 juillet 1837. — Des Rapports de la France et de l'Europe avec l'Amérique du Sud, 1 juillet 1838. — Lettres sur les Affaires Extérieures, 15 juillet, 1 et 15 août, 1 et 15 septembre, 1 et 15 octobre, 1 et 15 novembre, et 15 décembre 1838, 15 février, 1 mars, 15 avril, 15 mai 1839. — Les deux Rives de la Plata, Buénos-Ayres et Montevideo ; les deux Républiques, Rosas et Rivera, 1 avril 1843.

John Lemoinne.

HISTOIRE ET DIPLOMATIE. — ORIENT. — Érection d'un Évêché anglo-prussien à Jérusalem, 1 février 1842. — Conquêtes et Désastres des Anglais dans l'Asie centrale, 15 mars 1842. — De la Monarchie des Afghans, 1 avril 1842. — Les Druses et les Maronites, 1 mai 1842. —Les Anglais et les Russes dans le Caboul, 15 juin 1842. — Des derniers Événemens de la Chine et de l'Afghanistan, 15 décembre 1842.—Journal d'un Prisonnier dans l'Afghanistan, 15 février 1843. — La Russie en Grèce.— Nos agens en Chine, 15 octobre 1843.

ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE. — Mœurs électorales de la Grande-Bretagne, 1 août 1842. — De la Législation anglaise sur les céréales, 1 octobre 1842. — Du nouveau Traité entre l'Angleterre et les États-Unis, 15 octobre 1842. — De l'Éducation religieuse des classes manufacturières en Angleterre, 1 avril 1843. — Sir Robert Peel et l'Irlande, 15 juin 1843.—L'Église d'Irlande, 15 juillet 1843. — Les Troubles du pays de Galles, Rebecca et ses filles, 15 septembre 1843. — L'Irlande et le Parlement anglais en 1847, 15 septembre 1847.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES. — La Vie de Brummel, 1 août 1844. — Correspondance diplomatique du comte de Malmesbury. I. La Cour de Berlin, la Cour de Saint-

Pétersbourg, Caroline de Brunswick, 1 janvier 1846; — II. Mission de Malmesbury en France, 1 mai 1846.

Ch. Lenormant.

Salon de 1835, 15 avril 1835.

Lepelletier Saint-Remy.

La République d'Haïti, ses dernières Révolutions et sa situation actuelle, 15 novembre 1845.

E. Lerminier.

LETTRES PHILOSOPHIQUES A UN BERLINOIS. — La Société française est-elle sceptique? 15 janvier 1832. — La philosophie de la Restauration, M. Royer-Collard, 15 février 1832. — L'Éclectisme, M. Cousin, 15 mars 1832. — L'École doctrinaire et M. Guizot, 15 avril 1832. — Qu'est-ce qu'une Révolution? 1 juin 1832. — De la Paix et de la Guerre, 1 juillet 1832. — Des Questions soulevées par le Saint-Simonisme, 15 août 1832. — De l'Église et de la Philosophie catholique, 15 septembre 1832. — De l'Opinion legitimiste, M. de Chateaubriand, 15 octobre 1832. — De la Democratie française, M. de Lafayette, 15 novembre 1832. — De nos Constitutions depuis 1789 et des Rapports de la France avec l'Allemagne, 1 décembre 1832.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — De Tacite et de l'historien, 1 janvier 1834. — Thucydide, 1 mars 1834. — Salluste, 1 juin 1834. — Pindare, 15 octobre 1835. — Hérodote, 1 février 1836.

SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET DE LA PAPAUTÉ. — La Papauté depuis Luther (histoire de Leopold Ranke), 1 avril 1838. — La Papauté au moyen-âge (*Grégoire VI* de J. Voigt, *Innocent III* de F. Hurter), 1 mars et 1 avril 1839. — L'Arianisme (*Athanase-le-Grand* de Moelher), 15 juin 1841. — Du Calvinisme (Œuvres françaises de Calvin), 15 mai 1842. — La Papauté aux XIIIe et XIVe siècles (*Histoire de la Conquête de Naples*, par M. A. de Saint-Priest), 15 mars 1848.

CRITIQUE HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE. — Jean-Jacques-Rousseau, vol. III-IV, 1831. — Du *Polythéisme romain*, ouvrage posthume de B. Constant, 1 juillet 1833. — *Introduction à la science de l'Histoire*, par M. Buchez, 1 août 1833. — Morale de Bentham, 1 mai 1834. — De l'Enseignement des Législations comparées, 1 août 1834. — Débats sur le Christianisme, M. Bautain, etc., 15 juillet 1835. — De la Réaction contre les idées, 15 septembre 1835. — Politique d'Aristote, 15 août 1837. — Du Radicalisme évangélique (*le Livre du Peuple*), 15 janvier 1838. — Réponse à George Sand, 15 février 1838. — *Des Intérêts nouveaux en Europe depuis* 1830, par M. L. de Carné, 15 juin 1838. — Métaphysique et Logique d'Aristote, 1 septembre 1838. — De l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, par MM. Buchez et Roux, 15 janvier 1840. — *De l'Humanité*, par M. P. Leroux, 1 décembre 1840. — *Philosophie catholique de l'histoire*, par M. Alex. Guiraud, 1 août 1841. — L'Église et la Philosophie (*Des Jésuites*, par MM. Michelet et Quinet), 15 octobre 1843. — Du Cartésianisme et de l'Éclectisme, 15 décembre 1843. — *L'Ultramontanisme*, par M. Quinet, 1 août 1844 — La Presse legitimiste depuis 1789, M. de Bonald, M. de Genoude, etc., 15 novembre 1844. — *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, 15 mars, 15 octobre 1845, 15 janvier 1847. — De la Critique philosophique, M. de Lamennais, M. Bordas Demoulin, 1 février 1846. — Les Destinées de la Philosophie antique (*Essais sur la Métaphysique d'Aristote*, par M. F. Ravaisson; *Histoire de l'École d'Alexandrie*, par M. Jules Simon), 1 mai 1846. — L'Hébraïsme et le Christianisme (*Histoire de la Domination romaine en Judée*, par M. Salvador), 1 décembre 1846. — Les Nouveaux Historiens de la Révolution française, MM. de Lamartine, Louis Blanc, Michelet, 15 juin 1847.

ÉTUDES LITTÉRAIRES. — Des Concours académiques, 15 janvier 1833. — Instruction populaire, l'Encyclopédie à deux sous, 1 février 1834. — *Du Travail intellectuel en France de* 1815 *à* 1837, par M. Duquesnel, 1 juin 1839. — *Port-Royal*, par M. Sainte-Beuve, 1 juin 1840. — De la Littérature des Ouvriers, 15 décembre 1841. — De la Littérature parlementaire (Discours de M. Pasquier), 1 février 1843. — De la Poésie de M. Lamennais (*Amschaspands et Darvands*), 15 mars 1843. — Des Femmes philosophes, la princesse Belgiojoso, 1 juin 1843. — De l'Éloquence Académique, M. Mignet, 1 août 1843. — Poètes et Romanciers modernes, seconde phase, Mme G. Sand, 1 avril 1844; — M. Victor Hugo (*le Rhin*), 1 juin 1845. — Du Pamphlet en France, les Pamphlets de M. de Cormenin, 1 avril 1846. — La Poésie allemande et l'Esprit français (*Écrivains et poètes de l'Allemagne*, le *Faust* de Goethe, par M. Henri Blaze), 15 juin 1846. — De la Peinture des Mœurs contemporaines (Œuvres complètes de M. de Balzac), 15 avril 1847.

Alfred Leroux.

NOUVELLE. — Henriette, 15 décembre 1844 et 1 janvier 1845.

Pierre Leroux.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Revue trimestrielle, 15 novembre 1835.

PHILOSOPHIE. — Du Bonheur, 15 février 1836.

Lesson.

VOYAGES. — Relâche aux Iles Malouines, vol. I-II, 1831. — Relâche à Lima, *ibid.*

Letronne.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE. — Des Opinions cosmographiques des Pères de l'Église rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce, 15 mars 1834. — De l'Invention de Varron. Les Anciens ont-ils connu l'art d'imprimer des dessins en couleur, 1 juin 1837. — Sur l'Origine grecque des zodiaques, 15 août 1837. — L'Isthme de Suez. Le canal de jonction des deux Mers sous les Grecs, les Romains et les Arabes, 15 juillet 1841. — Études Historiques sur l'Égypte ancienne, 1 février et 1 avril 1845.

Ch. Levêque.

L'Université d'Athènes et l'instruction publique en Grèce, 1 novembre 1847

Nestor L'Hote.

VOYAGES. — Lettres d'Égypte en 1841. — Quosseyr. — Les Mines d'émeraudes, 1 juillet 1841.

G. Libri.

SCIENCES. — Les Sciences en Italie : États sardes, 15 mars 1832; — Royaume Lombardo-Vénitien, 15 juin 1832; — La Toscane, Parme et Modène, 15 août 1831; — Rome et Naples, 15 février 1833. — Lettres à un Américain sur l'état des sciences en France. I. L'Institut, 15 mars 1840; — II. 1 mai 1840; — III. M. Poisson, 1 août 1840.— Galilée, sa vie et ses travaux, 1 juillet 1841. — Fermat, sa vie et ses travaux. 15 mai 1845. — Revue scientifique, 15 juin 1845, 15 avril 1846, 15 juin 1846, 15 août 1846, 15 octobre 1846, 1 février 1847, 1 décembre 1847, 15 janvier 1848.

ÉTUDES DIVERSES. — De l'Influence française en Italie, 1 mars 1841. — Des Publications historiques en Italie, 15 septembre 1841. — Souvenirs de la jeunesse de Napoléon (manuscrits inédits), 1 mars 1842. — Histoire littéraire. Du Catalogue de nos Manuscrits, 15 avril 1842. — Du Concours à l'Académie française et des derniers Travaux sur Pascal, 15 août 1842. — Lettres sur le Clergé français. I. De la Liberté de conscience, 1 mai 1843; — II. Y a-t-il encore des Jésuites? 15 juin 1843.

Paulin Limayrac.

SIMPLES ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Les Femmes moralistes, 1 octobre 1843. — Le Roman philanthrope et moraliste de M. E. Sue, 1 janvier 1844. — La Poésie socialiste et symbolique, 15 février 1844. — De l'Esprit de désordre en Littérature, 1 juin 1844. — Poésies nouvelles, histoire et romans, 1 juillet et 15 août 1844. — Poetæ Minores, 15 septembre 1844. — Le Théâtre et la Littérature, 1 novembre 1844. — Théâtre-Français : *Virginie*, 15 avril 1845. — Du Roman et de nos Romanciers. 1 septembre 1845. — De l'Esprit critique en France, 1 septembre 1847.

NOUVELLE. — L'Ombre d'Éric, 1 et 15 mai 1845.

E. Littré, DE L'INSTITUT.

SCIENCES. — Des grandes Épidémies, 15 janvier 1836. — Illustrations scientifiques. M. Ampère, 15 février 1837. — Œuvres d'histoire naturelle de Goethe, 1 avril 1838. — De la Physiologie. Importance et Progrès des études physiologiques, 15 avril 1846.

TRAVAUX D'ÉRUDITION. — Lettres de la Reine de Navarre, 1 juin 1842. — La Poésie homérique et l'ancienne Poésie française, 1 juillet 1847.

A. Loève-Veimars.

HOMMES D'ÉTAT DE LA FRANCE. — Casimir Périer, 1 janvier 1833. — Benjamin Constant, 1 février 1833. — Joseph Villèle, 1 octobre 1833. — Le général Horace Sebastiani, 15 décembre 1833. — M. Guizot, 15 mai 1834. — M. Thiers, 15 décembre 1835. — Le duc de Broglie, 15 mai 1836.

SOUVENIRS DE NORMANDIE. — Cherbourg, Naufrage de *la Résolue*, 15 août 1833. — Fragment d'une simple Histoire, 1 octobre 1834.

HISTOIRE POLITIQUE. — Lettres politiques, 1 et 15 février 1837. — Rapports de la France avec les grands et les petits États. — De la Russie, 15 juillet 1837. — De l'Orient, 15 juin et 1 juillet 1839. — Les Dépêches du duc de Wellington, 15 septembre 1839. — Réflexions politiques : le Gouvernement, les Partis et l'Europe, 15 avril 1840. — D'un Livre sur la situation actuelle publié en 1800, 15 septembre 1840.

VOYAGES. — Voyage du prince Pluckler-Muskau en Angleterre, 15 juillet 1832. — Lettres du nord et du midi de l'Europe. La Sicile, 15 juillet et 1 octobre 1838, 1 mai, 15 juin et 1 septembre 1840.

VARIÉTÉS. — Vie de Mozart, 15 mars 1834.

Ch. Louandre.

STATISTIQUE LITTÉRAIRE. — La Poésie en France depuis 1830, 15 juin 1842. — Du Mouvement catholique depuis 1830, 1 et 15 janvier et 1 février 1844. — De l'Association littéraire et scientifique en France. Les Sociétés savantes et littéraires de Paris et de la province, 1 novembre et 1 décembre 1846. — De la Production intellectuelle en France depuis quinze ans, 15 octobre, 1 et 15 novembre 1847.

ÉTUDES HISTORIQUES. — Le Diable, sa vie, ses mœurs et son intervention dans les choses humaines, 15 août 1842. — La Bibliothèque royale et les Bibliothèques publiques, 15 mars 1846. — Jeanne d'Arc dans l'histoire et dans la poésie, d'après des documens nouveaux, 1 juillet 1846. — Mabillon, les Bénédictins français et la Cour de Rome au XVIIe siècle, 15 janvier 1847. — Histoire du Jansénisme. Correspondance inédite des Arnauld, 15 août 1847.

J. Macé.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Saint-Evremond, 15 janvier 1842.

Ch. Magnin.

ORIGINES DU THÉATRE ANTIQUE. — Le Drame hiératique et le Drame populaire en Grèce, 15 mars 1838. — Le Drame aristocratique, 1 avril 1838. — De la Mise en scène, Comité de lecture, Censure dramatique, 1 septembre 1839; — Les Acteurs, 15 avril 1840; — Affiches, Annonces, Billets de spectacle, 1 novembre 1840. —

Études sur les Tragiques grecs, par M. Patin, 15 mai 1842.

ORIGINES DU THÉATRE EN EUROPE, 1 décembre 1834. — La Comédie au IVe siècle, 15 juin 1835 — Hrosvita, la comédie de *Paphnuce et Thaïs*, 15 novembre 1839.

ÉTUDES SUR LE THÉATRE MODERNE. — Les Commencemens de la Comédie italienne, 15 décembre 1847. — Quelques Pages à ajouter aux Œuvres de Molière, 1 juillet 1846. — *Le Cid* au Théâtre-Français, 1 février 1842. — *Les Burgraves*, de M. Victor Hugo, 15 mars 1843. — Du Théâtre en France à propos de *Lucrèce*, 1 juin 1843. — Reprise de *Don Sanche d'Aragon*, 1 mars 1844. — *Antigone*. *Catherine II*, 1 juin 1844 — Reprise d'*Oreste*, 15 décembre 1845. — Le *Don Juan* de Molière au Théâtre-Français, 1 février 1847.

HISTORIENS MODERNES DE LA FRANCE. — Augustin Thierry, 1 mai 1841.

LITTÉRATURE PORTUGAISE. — Luiz de Camoëns, 15 avril 1832. — *Le Naufrage de Sépulveda*, poème, 1 octobre 1844.

MOYEN-AGE. — Des Révolutions de l'Art au moyen-âge. La Statue de la reine Nantechild, 15 juillet 1832. — Roland ou la Chevalerie, 15 juillet 1846. — La Chevalerie en Espagne et le Romancero, 1 août 1847.

ÉTUDES LITTÉRAIRES CONTEMPORAINES. — *Ahasvérus* et de la Nature du Génie poétique, 1 décembre 1833. — *Prométhée*, par M. Edgar Quinet, 15 mai 1838. — *Les Rayons et les Ombres*, par M. V. Hugo, 1 juin 1840. — Réception de M. Flourens à l'Académie française, 15 décembre 1840. — Réception de M. V. Hugo, 15 juin 1841. — *Les Bretons*, poème de M. Brizeux, 1 août 1845.

J. Mainzer.

Musique et Chants populaires de l'Italie, 1 mars 1835.

X. Marmier.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE ET LES PAYS DU NORD. — De la Presse périodique en Allemagne, 15 octobre 1833. — Hoffmann et Devrient, 15 novembre 1833. — Leipsig et la Librairie allemande, 1 juillet 1834. — Les Universités allemandes, 15 août 1834. — Chants de guerre de la Suisse, 15 janvier 1836. — Les Chants danois, 15 mars 1836. — Poésie populaire de la Hollande, 15 mai 1836. — Lettres sur l'Islande, 1 août, 15 septembre, 15 octobre, 1 et 15 novembre, 15 décembre 1836, et 15 février 1837. — Les Universités suédoises, 1 septembre 1837. — Organisation de l'Instruction élémentaire et secondaire en Danemarck, 1 octobre 1837. — Du Mouvement des Études historiques dans le Nord, 1 novembre 1837 et 1 août 1838. — Les Établissemens littéraires et scientifiques de Copenhague, 15 janvier 1838. — De la Littérature et de l'Instruction publique en Danemarck avant le XVIe siècle, 15 février 1838. — L'Instruction publique en Suède, 15 mai 1838. — De la Littérature en Suède avant le XVIe siècle, 15 juin 1838. — De la Presse périodique dans les trois Royaumes Scandinaves, 1 mars 1840. — Mouvement littéraire en Allemagne, 1 mars, 1 avril 1840, 1 mars, 15 mai 1841. — Vie de Schiller, 1 octobre 1840. — La Russie du midi et la Russie du nord, 1 septembre 1841. — Scènes d'un Voyage en Sibérie, 1 décembre 1841. — De la Poésie finlandaise, 1 octobre 1842. — La Suède sous Bernadotte, 15 juin 1844.

EXPÉDITION DE *LA RECHERCHE* AU SPITZBERG. — Drontheim, Sandtorv, 1 novembre 1838. — Tromsoe, 15 décembre 1838. — Hammerfest, le Cap Nord, 15 janvier 1839. — Bossekop, la Laponie, 1 mars 1839. — Karesuando, Haparanda, 1 mai 1839. — Les Feroe, 1 octobre 1839. — Beeiren-Eiland, le Spitzberg, 1 décembre 1839.

LA HOLLANDE. — Une Visite au roi Guillaume, 1 décembre 1840. — Mœurs et Caractère de la Hollande, 1 janvier 1841. — Ancienne Littérature hollandaise, 1 février 1841. — Le Helder, 1 avril 1841. — Littérature moderne, 15 juin 1841. — Expédition des Hollandais dans le Nord, 1 août 1841. — Établissemens des Hollandais dans l'Inde, 1 novembre 1841.

LA RUSSIE EN 1842. — La Finlande, Saint-Pétersbourg et la Société russe, 1 décembre 1842. — Moscou, 1 janvier 1843. — Le Couvent de Troïtza et le Clergé russe, 15 février 1843. — Varsovie et la Pologne sous le régime russe, 1 avril 1843.

Ch. Martins.

SCIENCES. — Recherches sur la Période glaciaire et l'ancienne extension des Glaciers du Mont-Blanc depuis les Alpes jusqu'au Jura, 1 mars 1847.

Mathieu de la Redorte.

De la Convention du 29 mai 1845 sur le Droit de Visite, 1 janvier 1846.

Ch. de Mazade.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET POLITIQUES. — ESPAGNE. — Poètes et Romanciers modernes. Le duc de Rivas, 15 janvier 1846. — Madrid et la Société espagnole, Hommes politiques et littéraires, 15 avril 1847. — La Comédie moderne en Espagne : Breton de los Herreros, Ventura de la Vega, Rodriguez Rubi, 1 août 1847. — La Question de Palais, les Partis et le Ministère, 1 septembre 1847. — L'Humoriste espagnol Larra, 15 janvier 1848.

AMÉRIQUE ESPAGNOLE. — De l'Américanisme et des Républiques du Sud, la Société Argentine, Quiroga et Rosas (*Civilizacion i Barbarie*, de M. Domingo Sarmiento), 15 novembre 1846.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE L'ITALIE. — Niccolini, 15 septembre 1845. — Les Drames italiens de Revere, 1 octobre 1845.

VARIÉTÉS. — Des Œuvres littéraires de ce temps : le Roman, la Poésie et la Critique, 15 juin 1846. — Les Poésies nouvelles, 1 septembre 1846. — *Les Deux Jumeaux*, poème de Jasmin, 1 décembre 1846.

F. Mercey.

SOUVENIRS DE VOYAGES. — Ecosse. — Hirta, l'Ile des Chasseurs, 1 septembre 1837. — Les Premiers Réformistes d'Ecosse, 1 novembre 1837. — Les Iles Shetland, Patrick-Stuart, comté des Orcades, 15 février 1838. — Le duché d'Argyle et l'Ile de Mull, 15 juillet 1838. — Iona, l'Ile sainte, Jura, 1 septembre 1838. — Glasgow, 15 janvier 1839. — L'Ecosse en 1840, 1 mai 1841.

TYROL ET ITALIE. — Joseph Speckbaker, le Diable de Feu, 15 juillet 1837. — Salerne et Pœstum, 1 septembre 1839. — La République d'Amalfi, 15 janvier et 1 février 1840. — Le Brigandage dans les États Romains, 1 octobre 1840. — Les Setti Communi, 15 mars 1841

LE THÉATRE EN ITALIE — Stentarello, 15 mars 1840. — Les Théâtres romains : Meo Patacca et Cassandrino, 15 avril 1840. — Les Théâtres de Naples : Scaramouche et Pulcinella, 1 juin 1840.— Les quatre Masques de la Comédie italienne, le Théâtre moderne, 1 septembre 1840.

BEAUX-ARTS. — Le Salon de 1838, 1 mai 1838. — Le Musée étrusque du Vatican, 1 décembre 1839. — La Peinture et la Sculpture en Italie, 15 juillet 1840. — La Galerie royale de Turin, 1 octobre 1841. — Peintres contemporains : Ch. de Laberge, 15 février 1842. — L'Art moderne allemand. Tendances religieuses de la Peinture allemande, 15 mars 1842. Les Arts en Angleterre 15 décembre 1842. — La Peinture flamande et hollandaise De ses Historiens en France et en Allemagne, 15 mars 1848.

VARIÉTÉS. — Le Missouri, le prince Maximilien de Wied-Neuwied, Washington Irving, le major Long, 1 novembre 1844.

Prosper Mérimée.

ROMANS, NOUVELLES. — Les Ames du Purgatoire 15 août 1834. — La Vénus d'Ille, 15 mai 1837. — Colomba, 1 juillet 1840. — Arsène Guillot, 15 mars 1844. — Carmen, 1 octobre 1845.

HISTOIRE. — Histoire de don Pèdre Ier, roi de Castille, 1 et 15 décembre 1847, 1, 15 janvier et 1 février 1848.

ÉTUDES CRITIQUES. — Le Salon de 1839, 1 et 15 avril 1839. — Les Édifices de Rome moderne, 1 septembre 1841. — De l'Histoire ancienne de la Grèce (*History of Greece*, by G. Grotte), 1 avril 1847. — De l'Enseignement des Beaux-Arts en France, 15 mai 1848.

Merivale.

HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE. — I. Lord Brougham, 15 février 1834.— II. O'Connell, 15 juin 1834. — III. Lord Grey, 15 décembre 1836. — IV. Sir Robert Peel, 1 septembre 1837. — V. Lord Wellington, 15 novembre 1837. — VI. Lord Durham, 1 mai 1838 (1).

(1) Cette série, écrite en anglais pour la *Revue*, n'a jamais paru ailleurs; nous espérons, avec le secours d'une autre plume, continuer bientôt la série des *Hommes d'état de l'Angleterre*.

Comtesse Merlin.

Les Esclaves dans les Colonies espagnoles, 1 juin 1841.

F. de Mérode.

Lettre sur la Question Hollando-Belge, 15 août 1838.

Michaud.

Lettre sur l'Égypte, 15 septembre 1834.

Michelet.

HISTOIRE. — Martin Luther, 1 mars 1832 — La Bretagne, 15 juillet 1833. — Le XIVe Siècle, 15 janvier 1834. — Les Templiers, 1 mai 1837.

Mignet.

ÉTUDES HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES. — Luther à la diete de Worms, 1 mai 1835. — Sieyès, sa vie et ses travaux, 1 janvier 1837. — Rœderer, sa vie et ses travaux, 1 janvier 1838. — Livingston, sa vie et ses travaux, 1 juillet 1838. Le Prince de Talleyrand, 15 mai 1839. — Broussais, 1 juillet 1840. — Destutt de Tracy, sa vie et ses travaux, 1 juin 1842. — Guerre et Negociations de Hollande en 1672 ; Mort des freres de Witt, 1 décembre 1841.

Comte Molé.

Les Prix de vertu, séance annuelle de l'Académie française, 1 juillet 1842.

G. de Molènes.

POËTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE. — M. Alphonse Karr, 15 février 1842.

SIMPLES ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Les Femmes-poëtes, 1 juillet 1842.— La Seconde Famille des Romanciers, 1 novembre 1842.

NOUVELLES. — Le Chevalier de Trefleur, 15 avril 1842. — Briolan, 1, 15 septembre et 1 octobre 1846.

LE ROMAN, LE THÉATRE ET L'ACADEMIE. — Le Roman actuel, 15 decembre 1841.—Les Romans nouveaux, 15 mars 1842. — *Les Ressources de Quinola*, 1 avril 1842. — Des dernières Réceptions academiques, 1 mai 1842. — *Frédégonde et Brunehaut*, 15 novembre 1842. — *Le Fils de Cromwell*, *Halifax*, 15 décembre 1842. — *Gaspard de la Nuit*. *La Main droite et la Main gauche*, 15 janvier 1843. — *Phèdre* et Mlle Rachel, 1 février 1843 — *Lucrèce* et *Judith*, 1 mai 1843. — Les derniers Romans de MM. de Balzac et Soulié : *Le Château des Pyrénées*, *les Prétendus*, *une Affaire ténébreuse*, *Dinah Piédefer*, etc., 15 juin 1843.

Monmerqué.

Tallemant des Réaux, sa vie et ses mémoires, 15 septembre 1835.

Ch. de Montalembert.

VOYAGES. — La Péninsule Scandinave sous le rapport militaire et maritime, vol. I-II, 1831.

ARCHÉOLOGIE. — Du Vandalisme en France, 1 mars 1833. — De l'État actuel de l'Art religieux en France, 1

Les Amitiés littéraires, 1 septembre 1836. — Réception de M. Guizot à l'Académie, 1 janvier 1837. — *Satires et Poèmes* de M. Auguste Barbier, 1 juillet 1837. — *Les Voix intérieures* de M. V. Hugo, 15 juillet 1837. — *Pensées d'août* de M. Sainte-Beuve, 1 octobre 1837. — *La Chute d'un Ange*, 1 juillet 1838. — *Diane* et *Louise*, par M. F. Soulié, 1 février 1839. — *Gabrielle*, par Mme Ancelot, 15 mars 1839. — *Mariana*, par M. Jules Sandeau, 15 avril 1839. — *Nouvelles Satires* de M. A. Barbier, 1 mai 1840. — Pétrarque, 15 juin 1847.

CRITIQUE DRAMATIQUE. — *Louis XI*, *Teresa*, 15 février 1832. — *Le Roi s'amuse*, 1 décembre 1832. — *Lucrèce Borgia*, 15 février 1833. — *Les Enfans d'Édouard*, 1 juin 1833. — *Marie Tudor*, 15 novembre 1833. — *Don Juan* à l'Opéra, 15 mars 1834. — Du Théâtre Français, 15 novembre et 1 décembre 1834. — *Chatterton*, 15 février 1835. — De la Réforme de la Comédie, 1 avril 1835. — *Angelo Malipieri*, 1 mai 1835. — Mme Malibran à Covent-Garden, 1 juin 1835. — *Don Juan d'Autriche*, 1 novembre 1835. — *Marie ou les Trois Époques*, 15 octobre 1836. — Du Théâtre moderne en France, 15 février et 15 mai 1837. — *Ruy-Blas*, 15 novembre 1838. — La Préface de *Ruy Blas*, 1 décembre 1838. — *Agnès de Méranie*, par M. Ponsard, 1 janvier 1847.

ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS. — Le Salon de 1833, 1 et 15 mars 1 et 15 avril 1833. — Michel-Ange, 1 février 1834. — L'École française au Salon de 1834, 1 avril 1834. — L'École anglaise en 1835, 15 juin 1835. — Le Vœu de Louis XIII, MM. Ingres et Calamatta, 1 avril 1837. — Le Salon du Roi, par M. E. Delacroix, 15 juin 1837. — Le Fronton du Panthéon, 15 août 1837. — La Statue de Philopœmen, par M. David, 15 octobre 1837. — Les Sources de Royat, par M. Paul Huet, 1 février 1838. — Léopold Robert, 1 juin 1838. — Le Salon de 1840, 1 avril 1840. — La Statue équestre du duc d'Orléans, par M. Marochetti, 15 août 1845. — Le Salon de 1846, 15 avril et 15 mai 1846. — Peintures de MM. E. Delacroix et Flandrin à la Chambre des Pairs et à Saint-Germain-des-Prés, 1 juillet 1846. — Andre del Sarto, 15 novembre 1846. — Salon de 1847, 15 avril et 1 mai 1847. — Raphaël, 1 janvier 1848.

Michel Podczasynski.

La Révolution Polonaise, vol. III-IV, 1831.

Le Poète anonyme de la Pologne.

DE LA POÉSIE POLONAISE CONTEMPORAINE. — *Le Rêve de Cesara*. — *La Nuit de Noel*, 1 août 1846. — La Comédie Infernale, 1 octobre 1846.

Auguste Poirson.

CRITIQUE HISTORIQUE. — *De l'Histoire de France sous Louis XIII*, par M. A. Bazin, 15 mars 1839.

A. Pommier.

POÉSIE. — Les Trafiquans littéraires, satire, 1 décembre 1844.

A. de Pontmartin.

NOUVELLE. — Octave, 1 février 1847.

REVUE DES THÉATRES. — La Comédie-Française, l'Opéra et les Italiens, 1 novembre 1847. — *Cléopâtre*, 15 novembre 1847. — *Un Caprice*, *Jérusalem*, 1 décembre 1847. — *Hamlet* au Théâtre Historique, *Haydée*, 1 janvier 1848. — *Le Puff*, 1 février 1848. — *L'Aventurière* et *Lucrèce*, 1 avril 1848. — Un Proverbe de M. A. de Musset, un A-Propos de G. Sand, 15 avril 1848. — L'Académie et le Théâtre. *La Marâtre*, *la Rue Quincampoix*, 1 juin 1848.

Poujoulat.

VOYAGES. — Argos et Mycènes, 1 mai 1832. — Gazza, 1 octobre 1834. — Lattaquié, 15 avril 1835.

Constant Prévost.

L'Ile Julia, vol. III-IV, 1831.

Félix Pyat.

Une Conjuration d'autrefois, 15 septembre 1833.

A. de Quatrefages.

SOUVENIRS D'UN NATURALISTE. — L'Archipel de Chaussey, 1 mai 1842. — L'Ile de Bréhat, le Phare des Héhaux, 15 février 1844. — Les Côtes de Sicile. La Grotte de San Ciro, la Torre dell' isola, 15 décembre 1845; — Le Golfe de Castellamare, Santo-Vito, 15 février 1846; — Les Iles Favignana, 15 octobre 1846; — Stromboli, 1 janvier 1847; — L'Etna, 1 juillet 1847.

SCIENCES. — Ten ances nouvelles de la Chimie. Physique générale du Globe, 1 août 1842. — La Floride. Voyages anciens et modernes, 1 mars 1843. — L'Académie des Sciences et ses Travaux, 1 juin 1845. — L'Altaï, son histoire naturelle, ses mines et ses habitans, 15 juillet 1845. — Illustrations scientifiques. Alexandre de Humboldt (*Cosmos*), 1 juin 1846. — De la Réforme de l'Enseignement scientifique en France, 15 mai 1848.

Edgar Quinet.

ÉTUDES SUR L'ÉPOPÉE. — De l'Épopée des Bohêmes, vol. III-IV, 1831. — De la Poésie épique, 1 janvier 1836. — Poètes épiques, Homère, 15 mai 1836. — L'Épopée latine, 15 août 1836. — L'Épopée française, 1 janvier 1837. — De l'Épopée indienne, 1 juillet 1840.

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE. — De l'Allemagne et de la Révolution, 1 janvier 1832. — De l'Art en Allemagne, 1 juin 1832. — Poètes de l'Allemagne : Henri Heine, 15 février 1834. — Revue étrangère, l'Allemagne,

15 octobre 1836.—De *la Vie de Jésus*, par le Dr Strauss, 1 décembre 1838. — De la Teutomanie, 15 décembre 1842.

VOYAGES D'UN SOLITAIRE. — Italie, 15 juillet 1836. — Le Champ de Waterloo, 1 octobre 1836.

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE. — De l'Avenir des Religions, vol. III-IV, 1831. — De la Révolution et de la Philosophie, *ibid.* — Le Pont d'Arcole, 15 juillet 1832. — Ahasverus, 1 octobre 1833. — Napoléon, 1 août 1834. — Le Siége de Constantine, 15 février 1837. — De la Fable de Prométhée dans ses rapports avec le Christianisme, 1 février 1838. — De l'Unité des Littératures modernes, 1 août 1838. — Cours de Littérature étrangère à Lyon, 15 avril 1839. — Du Génie de l'Art, 15 octobre 1839. — Le Rhin, 15 juin 1841. — De la Renaissance Orientale, 1 octobre 1841. — Cours de Littérature étrangère, 15 février 1842. — Un Mot sur la Polémique religieuse, 15 avril 1842. — De la Renaissance de l'Europe méridionale, 15 janvier 1843. — Réponse aux Observations de M. l'Archevêque de Paris, 1 septembre 1843. — La Sirène, 15 décembre 1843.

Quoy.

Un Naufrage, vol. I-II, 1831.

Max Radiguet.

VOYAGES. — Valparaiso et la Société chilienne, 1 juillet 1847.

Raoul-Rochette.

ARCHÉOLOGIE. — Athènes sous le roi Othon, 15 octobre 1838. — Percier, sa vie et ses ouvrages, 15 octobre 1840. — Inauguration du Walhalla, 1 décembre 1842.

Félix Ravaisson.

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE. — *Fragmens de philosophie de M. Hamilton*, 1 novembre 1840.

De Raigecourt.

La Semaine sainte à Quito, 1 septembre 1832.

Abel Rémusat.

Voyage dans la Tartarie, l'Afghanistan et l'Inde, exécuté au IVe siècle par plusieurs Samanéens de la Chine, 1 janvier 1832.

Charles de Rémusat.

LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE ET POLITIQUE. — Washington, sa vie, sa correspondance et ses écrits, avec une Introduction de M. Guizot, 1 janvier 1840. — Question d'Orient et Discussion parlementaire, 15 décembre 1840. — De la Force du Gouvernement, 1 mars 1841. — De la Philosophie dans ses rapports avec l'état de la Société française, 15 février 1842. — Th. Jouffroy et du Mouvement intellectuel sous la Restauration, 1 août 1844. — Cabanis et ses œuvres, 15 octobre 1844. — Abélard, fragment, 1 mai 1845. — De l'Esprit littéraire sous la Restauration et depuis 1830, 1 mai 1847.— Lettres de Louis XVIII au comte de Saint-Priest, 1 juillet 1847.

A. Rey (de Chypre).

Le Maroc et la Question d'Alger, 1 décembre 1840.

Mme Ch. Reybaud.

ROMANS ET NOUVELLES. — Marie d'Enambuc, 15 mai et 1 juin 1840.—L'Oblat, 1 avril, 1, 15 mai et 1 juin 1842. — Misé Brun, 1 et 15 septembre 1843. — Les Anciens Couvens de Paris. — Premier récit. Le Cadet de Colobrières, 15 novembre, 1 et 15 décembre 1845, 1 et 15 janvier 1846.— Second récit. Félise, 15 octobre 1846. — Troisième Récit. Clémentine, 1 et 15 février, 1 et 15 mars 1848.

L. Reybaud.

LES SOCIALISTES. — Les Saint-Simoniens, 1 août 1836. — Charles Fourier, 15 novembre 1837. — Robert Owen, 1 avril 1838. — Des Idées et des Sectes communistes, 1 juillet 1842. — La Société et le Socialisme, 1 mars 1843.

ÉCONOMISTES CONTEMPORAINS. — M. Rossi, 15 août 1844.

VOYAGEURS ET GÉOGRAPHES MODERNES. — Balbi, 15 janvier 1839. — Histoire et Colonisation de la Nouvelle-Zélande, 15 janvier 1840. — *L'Artémise* à Taïti, 15 août 1840. — Expédition de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*, 1 mars 1841. — L'Abyssinie méridionale. Journal inédit de M. Rochet d'Héricourt, 1 juillet 1841. — Voyage de M. Du Petit-Thouars autour du monde sur *la Vénus*, 15 mai 1843.

MARINE. — Avenir de notre Marine, 1 mai 1840. — La Flotte française en 1841, 15 octobre 1841. — La *Note sur les forces navales de la France*. Le prince de Joinville et ses contradicteurs, 15 juin 1844. — Les Puissances navales du second Ordre vis-à-vis de la France, 1 juillet 1844. — De la Marine de la France en 1846, 1 mars 1846.

Jean Reynaud.

Les Eaux de Francesbad, 15 novembre 1845.

Dr Robert.

Impressions d'un Voyageur sur la Domination anglaise dans l'Hindoustan, 15 août 1842.

Cyprien Robert.

LE MONDE GRÉCO-SLAVE. — Mœurs publiques et privées des peuples de la Péninsule, 1 février 1842. — Les Bulgares, 15 juin 1842. — Les Albanais, 1 août 1842. — Les Monténégrins, 15 décembre 1842. — Les Serbes, le prince Miloch, 1 mars 1843. — Les Bosniaques, 1 mai 1843. — L'Union bulgaro-serbe affaires de Serbie, 15 juillet 1843. — Du Mouvement unitaire de l'Europe orientale, 1 novembre 1844. — Le Système constitutionnel et le Régime despotique dans l'Europe orientale, 1 février 1845. — Du Rôle de la Diplomatie européenne dans la question des frontières turco-grecques, 15 mai 1845. — Diètes de 1844 dans l'Europe orientale, 15 août 1845. — La Conjuration du Panslavisme et l'Insurrection polo-

naise, 15 mars 1846. — Les Deux Panslavismes, 1 novembre 1846. — De l'Enseigne.. ent des littératures slaves, 1 janvier 1846.

Eugène Robin.

LA BELGIQUE, sa Nationalité et sa situation actuelle, 15 mars 1843. — La C ntrefaçon belge et la Librairie française. 15 janvier 1844.

LES ESSAYISTES ANGLAIS. — Le révérend Sydney Smith, 15 octobre 1844.

L.-D. Rodet.

INDUSTRIE ET COMME CE. — De l'Industrie manufacturière en France, 15 septembre 1834. — Les Colonies à sucre et la Production indigè.e, 15 avril 1836 — Le Commerce décennal compare, 1 2 à 1836. France, Grande-Bretagne, États-Unis, 1 octobre 1838. Tarif et Tendances du Commerce des É ats-Unis, 1 juillet 1843 — De l'Industrie manufacturière de la France en 1844, 1 septe.nbre 1844.

Rossi.

CRITIQUE HISTORIQUE. — De l'*Histoire de Louis XVI*, par M Droz, 1 fevrier 1840 — *D la Démo ra ie en Amérique*, par M. Alexis de Tocqueville, 15 septembre 1840. — De l'Extradition. Affaire de *la Créole*, 1 août 1842.

J.-P. Rossignol.

CRITIQUE HISTORIQUE. — De l'*Histoire des Classes ouvrières et des classes bourgeoises*, par M. Granier de Cassagnac, 15 fevrier 1839.

Roulin.

SOUVENIRS DE L'AMERIQ. E DU SUD. — La Barque à Caron, 15 octobre 1832. — Becerillo, 1 janvier 1833.

SCIENCES ET VOYAGES. — Revue scientifique, 1 mai, 1 juillet, 15 aout et 1 novembre 1832. — Voyage d'un Aveugle autour du monde, 1 juin 1834.

VARIÉTÉS. — Du Système Électoral anglais, 1 février 1836.

MÉLANGES D'HISTOIRE NATURELLE. — Découverte d'un Continent austral. Industrie des araignées. Quartiers d'hiver d'une marmotte, etc., 15 mars 1833. — Météores lumineux. Pêche des perles à Ceylan. Respiration des insectes aquatiques, etc., 15 avril 1833. — Architecture des araignees. Des Coquatris et des Coquâtres, 1 juin 1833. — Théorie de la terre d'après M. Ampere, Mœurs des insectes. Association de l'homme et des animaux sauvages pour la chasse et la pêche, 1 juillet 1833. De la Soc abilite des animaux, 15 août 1833. — Le Guaco et les Carand ros de l'Amérique du Su.. Les Jachères de France et les Capoeiras du Brésil, 1 octobre 1833. — L'Arbre saint de l'île de Fer, 1 décembre 1833. — Les Oiseaux para ites, 1 février 1835. — Les Pluies de crapauds, 15 octobre 1835. — Les Orangs, 15 mars 1837. — Le Lézard de Saint-Omer, 15 octobre 1837. — Les Nymphéacées, le Lotus sacré, l'Euryale féroce, la Victoria Regina, le Panocco de l'Arkansas, 15 décembre 1839.

Alphonse Royer.

ROMANS ET NOUVELLES. — Braunsberg le charbonnier, 15 avril 1832. — Le Clou de Zahed, 15 octobre 1832 — La Koutoudgi, 1 novembre 1833.

VOYAGES — L s Hommes politiques de la Belgique, 15 mars 1835. — Les Arts en Hollande, 15 août 1835.

Sylv de S cy.

LITTÉRATURE. — *Tableau du dix-huitième Siècle*, par M. Villemain, 1 septembre 18.8.

Aug Saint Hilaire.

Tableau des dernieres Revolutions du Brésil, vol. III-IV, 1831.

Ch. de Saint-Julien.

LITTÉRATURE ETRANGÈRE. — Pouchkine et le Mouvement littéraire en Russie depuis quarante ans, 1 octobre 1847.

Saint-Marc Girardin.

LITTÉRATURE, POLITIQUE ET POR RAITS. — La Pucelle de Chapelain et la Pucelle de Voltaire, 15 septembre et 1 decembre 1838. — Gans, 1 decembre 1839. — Les Confessions de saint Augustin, 15 août 1840. — Méhémet-Ali (*Aperçu général sur l'Egypte*, par Clot-Bey), 15 septembre 1840. — De la Destinee des villes: Constantinople, Alexandrie, Venise et Corinthe, 15 decembre 1840 — De la Pairie en France depuis la Révolution de juillet, 15 novembre 1845. — Du Banquet de Platon et de l'Amour platonique jusqu'à la fin du xve siècle, 15 octobre 1847.

ÉTUDES D'HISTOIRE COMPARÉE SUR L'AFRIQUE. — De la Domination des Carthaginois et des Romains en Afrique comp ree a la Domination française, 1 mai 1841. — *L'Al érie*, par M. Laude, 1 août 1841. — L'Afrique sous saint Augustin, 15 septembre et 15 decembre 1842.

Comte Alexis de Saint-Priest.

ÉTUDES DIPLOMATIQUES SUR LE XVIIIe SIÈCLE. — I. Histoire de la suppression de la Société de Jésus en Portugal, en France, en Espagne et à Rome, 1 avril 1844. — II. La Perte de l'Inde sous Louis XV, 1 mai 1845.

Saint Simon.

Louis XIII et Richelieu, fragmens inédits, 15 novembre 1834.

Sainte-Beuve.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE. — Victor Hugo, vol. III-IV, 1831. — A. de Lamartine, 1 octobre 1832. — Berang r, 1 décembre 1832. — Alfred de Musset, 15 janvier 1833. — Mme Desbordes-Valmore, 1 août 1833. — (Philosophes[1]) Th. Jouffroy,

(1) Deux philosophes, M. Th. Jouffroy et M. Ballanche, ont été compris dans cette série, en agrandissant le titre général.

1 décembre 1833. — Mme de Souza, 15 mars 1834. — Chateaubriand, 15 avril 1834. — Mme de Duras, 15 juin 1834. — (Philosophes) Ballanche, 15 septembre 1834. — M. de Balzac, 15 novembre 1834. — Mme Tastu, 15 février 1835. — Mme de Staël, 1 et 15 mai 1835. — Alfred de Vigny, 15 octobre 1835. — Mme de Lafayette, 1 septembre 1836. — M. Ulric Guttinguer, 15 décemb. 1836. — Jasmin, 1 mai 1837. — Millevoye, 1 juin 1837. — Mme de Krüdner, 1 juillet 1837. — Delille, 1 août 1837. — Fontanes, 1 et 15 décembre 1838. — Mme de Charrière, 15 mars 1839. — Le comte Xavier de Maistre, 1 mai 1839. — Charles Nodier, 1 mai 1840. — Loyson, Polonius, de Loy, 15 juin 1840. — M. Eugène Sue, 15 septembre 1840. — M. Eugène Scribe, 1 décembre 1840. — M. P. Lebrun (reprise de *Marie Stuart*), 15 janvier 1841. — Rodolphe Topffer, 15 mars 1841. — M. A. Brizeux, 1 septembre 1841. — Clotilde de Surville, 1 novembre 1841. — Parny, 1 décembre 1844. — Desaugiers, 1 juillet 1845.

HISTORIENS MODERNES DE LA FRANCE. — M. de Barante, 15 mars 1843. — M. Thiers, 15 janvier 1845. — M. Fauriel, 15 mai et 1 juin 1845. — M. Mignet, 15 mars 1846.

ÉCRIVAINS CRITIQUES, MORALISTES ET HISTORIENS LITTÉRAIRES DE LA FRANCE. — George Farcy, vol. I-II, 1831. — F. de Lamennais, 1 février 1832. — Du Génie critique et de Bayle, 1 décembre 1835. — M. Villemain, 1 janvier 1836. — Mme Guizot, 15 mai 1836. — La Bruyère, 1 juillet 1836. — M. D. Nisard, 1 novembre 1836. — M. Vinet, 15 septembre 1837. — M. Joubert, 1 décembre 1838. — La Rochefoucauld, 15 janvier 1840. — M. J.-J. Ampère, 15 février 1840. — Mme de Rémusat, 15 juin 1842. — Le comte de Ségur, 15 mai 1843. — Le comte Joseph de Maistre, 15 juillet et 1 août 1843. — M. Charles Magnin, 15 octobre 1843. — Gabriel Naudé, 1 décembre 1843. — Daunou, 1 août 1844. — Charles Labitte, 1 mai 1846. — M. Charles de Rémusat, 1 octobre 1847.

ANCIENS POÈTES FRANÇAIS. — Joachim du Bellay, 15 octobre 1840. — Jean Bertaut, 15 mai 1841. — Du Bartas, 15 février 1842. — Philippe Desportes, 15 mars 1842. — Anacréon au XVIe siècle, 15 avril 1842. — La Belle Cordière, 15 mars 1845. — Gresset, 15 septembre 1845.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE L'ITALIE. — Léopardi, 15 septembre 1844.

NOUVELLES. — Mme de Pontivy, 15 mars 1837. — Christel, 15 novembre 1839.

POÉSIE. — Églogue Napolitaine, 15 septembre 1839. — Maria, 15 avril 1843. — La Fontaine de Boileau, 1 septembre 1843.

ÉTUDES SUR LES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES. — Cours de Port-Royal à Lausanne, 15 décembre 1837. — Une Ruelle poétique sous Louis XIV, 15 octobre 1839. — Mme de Longueville, 1 août 1840. — *Bérénice*, 15 janvier 1844. — Pensées, Fragmens et Lettres de Blaise Pascal publiés pour la première fois conformément aux manuscrits, 1 juillet 1844. — Mlle Aïssé, 15 janvier 1846. — Le Chevalier de Méré, 1 janvier 1848.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — Les Journaux chez les Romains, 15 décembre 1839. — Euphorion, 1 septembre 1843. — La Médée d'Apollonius, 1 septembre 1845. — Meleagre, 15 décembre 1845.

CRITIQUE CONTEMPORAINE ET MÉLANGES. — Les *Iambes*. *Marie*, vol. III-IV, 1831. — Du Roman intime, *Mlle de Liron*, 15 juillet 1832. — Mémoires de Mirabeau, 1 février 1834. — *Chants du Crépuscule*, 1 novembre 1835. — *Confession d'un Enfant du siècle*, 15 février 1836. — *Jocelyn*, 1 mars 1836. — Des Jugemens sur notre Littérature contemporaine à l'étranger, 15 juin 1836. — *Affaires de Rome*, 15 novembre 1836. — La Littérature catholique, 15 janvier 1837. — Mémoires de Lafayette, 15 juillet et 1 août 1838. — *Grandeur de la vie privée*, par M. Fortoul. *Fortunio*, *la Comédie de la Mort*, par M. Th. Gautier, 15 septembre 1838. — Documens inédits sur André Chénier, 1 février 1839. — *Recueillemens poétiques*, 1 avril 1839. — *Mlle de Belle-Isle*, 15 avril 1839. — De la Littérature industrielle, 1 septembre 1839. — *L'École du Monde*, 1 février 1840. — Dix Ans après en Littérature, 1 mars 1840. — Lettres inédites de Mme Roland, 15 novembre 1840. — Réception de M. Molé à l'Académie française, 15 janvier 1841. — *La Guerre Sociale*. *Colomba*, 1 octobre 1841. — *Glanes*, poésies de Mlle Bertin, 15 janvier 1842. — *Histoire de la Royauté*, par M. A. de Saint-Priest, 1 juillet 1842. — Quelques Vérités sur la situation en Littérature, 1 juillet 1843. — Lettres inédites de J. de Maistre. *Les Soirées de Rothaval*, 1 octobre 1843. — Mort de Charles Nodier, 1 février 1844. — *Vie de Rancé*, par M. de Chateaubriand, 15 mai 1844. — Un Factum contre André Chénier, 1 juin 1844. — La *Revue des Deux Mondes en 1845*, 15 décembre 1844. — Un Dernier Mot sur Benjamin Constant, 1 novembre 1845. — *Un Homme de bien*, de M. E. Augier; Poésies de M. Lafon-Labatut; *Nouvelles Russes*, de M. N. Gogol, 1 décembre 1845. — Réception de M. A. de Vigny à l'Académie, 1 février 1846. — Réception de M. Vitet, 1 avril 1846.

Ch. Sainte Foi.

De l'État normal de l'Amérique du Nord, par le docteur Julius, 15 juin 1839.

Sainte-Preuve.

PUITS ARTÉSIENS. — Le Puits de Grenelle, 1 mai 1842.

Émile Saisset.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE. — De la Philosophie du Clergé, 1 mai 1844. — *Histoire de l'École d'Alexandrie*, par M. Jules Simon, 1 septembre 1844. — Renaissance du Voltairianisme à propos d'un livre de M. Michelet, 1 février 1845. — Le Christianisme et la Philosophie à propos d'une brochure de M. l'archevêque de Paris, 15 mars 1845. — *Fragmens de Philosophie cartésienne*, par M. V. Cousin, 15 août 1845. — De la Philosophie allemande. Derniers Travaux publiés en France sur Kant,

Fichte, Schelling et Hegel, 15 février 1846. — La Philosophie positive (I. *Cours de Philosophie positive* de M. Aug. Comte. II *De la Philosophie positive*, par M. E. Littré), 15 juillet 1846. — Des Travaux récens sur Aristote et Leibnitz, 15 août 1846. — Giordano Bruno et la Philosophie au XVIe siècle, 15 juin 1847. — Des Derniers Travaux sur l'histoire de la Philosophie, 15 juillet 1847. — Michel Servet, sa doctrine et sa vie, documens nouveaux sur son procès et sa mort, 15 février et 1 mars 1848.

George Sand

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS. — Metella, 15 octobre 1833. — Leone Leoni, 15 avril et 1 mai 1834. — André, 15 mars et 1 avril 1835. — Mattea, 1 juillet 1835. — Simon, 15 janvier, 1 et 15 février 1836. — Mauprat, 1 et 15 avril, 1 mai et 15 juin 1837. — Les Maîtres Mosaïstes, 15 août, 1 et 15 septembre 1837. — La Dernière Aldini, 1 et 15 décembre 1837, 1 janvier 1838. — L'Uscoque, 15 mai, 1 et 15 juin, 1 juillet 1838. — Spiridion, 15 octobre, 1 et 15 novembre 1838, 1 et 15 janvier 1839. — Gabriel, 1 et 15 juillet, 1 août 1839. — Pauline, 15 décembre 1839 et 1 janvier 1840. — Un Hiver au midi de l'Europe, 15 janvier, 15 février, 15 mars 1841. — Mouny-Robin, 15 juin 1841.

ŒUVRES DIVERSES. — PORTRAITS. — Lélia, fragment, 15 mai 1833. — Obermann, 15 juin 1833. — Aldo-le-Rimeur, 1 septembre 1833. — Lettres d'un Voyageur, 15 mai 1834, 15 juillet 1834, 15 septembre 1834, 15 juin 1835, 1 septembre 1835, 1 juin 1836, 1 novembre 1836. — Le Prince, 15 octobre 1836. — Lettres d'un Oncle, 15 janvier 1835. — Le Poème de Myrza, 1 mars 1835. — Les Morts, 15 juillet 1836. — Contemplation, 1 décembre 1836. — Lettre à M. Lerminier sur *le Livre du Peuple*, 1 février 1838. — L'Orco, 1 mars 1838. — Les Sept Cordes de la Lyre, 15 avril et 1 mai 1839. — Lélia, nouvelle partie inédite, 15 septembre 1839. — Essai sur le Drame fantastique. Goethe, Byron, Mickiewicz, 1 décembre 1839. — Le Théâtre Italien et Pauline Garcia, 15 février 1840. — Les Mississipiens, proverbe, 15 mars et 1 avril 1840. — Poètes et Romanciers modernes de la France. George de Guérin, 15 mai 1840. — Quelques Réflexions sur Jean-Jacques Rousseau, 1 juin 1841.

Jules Sandeau.

ROMANS ET NOUVELLES. — Le Docteur Herbeau, 15 octobre, 1 et 15 novembre 1841. — Richard, 1 septembre 1842. — Vaillance, 15 février 1843. — Fernand, 1 et 15 octobre 1843. — Mademoiselle de La Seiglière, 1 et 15 septembre, 1 octobre, 1 et 15 novembre, 1 décembre 1844. — Madeleine, 1 et 15 juin, 1 et 15 juillet, 1 août 1846. — Un Héritage, 1 et 15 novembre 1847.

F. de Saulcy.

ARCHÉOLOGIE. — De l'Étude des Hiéroglyphes, 15 juin 1846. — De l'Histoire et de l'État actuel des Études phéniciennes, 15 décembre 1846. — Le Musée assyrien du Louvre, 1 novembre 1847.

A. Wilhelm de Schlegel.

LITTÉRATURE ITALIENNE. — Dante, Pétrarque et Boccace, 15 août 1836.

P. Scudo.

MUSIQUE. — De la Symphonie et de la Musique imitative, 15 mai 1847. — L'Art du Chant en Italie, les Contralti, l'Alboni, 15 janvier 1848.

Ségur-Dupeyron.

VOYAGES. — La Grèce Orientale, 1 avril 1839. — La Marine marchande grecque dans l'Archipel, 1 octobre 1839. — Les Poètes officiels russes en Bulgarie, 15 décembre 1845.

Jules Simon.

PHILOSOPHES ET PUBLICISTES CONTEMPORAINS. — M. de Bonald, 15 août 1841. — M. Maine de Biran, 15 novembre 1841.

CRITIQUE PHILOSOPHIQUE. — De l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*, par M. Matter, 1 octobre 1840. — Des Œuvres de Platon traduites par M. V. Cousin, 15 décembre 1840. — *Esquisse d'une Philosophie*, par M. F. de Lamennais, 15 février 1841. — *Essai d'un Traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès*, par M. Buchez, 15 mai 1841. — Du Mouvement Philosophique en province, 1 avril 1842. — *Essais de Philosophie*, par M. Ch. de Rémusat, 1 mai 1842. — État de la Philosophie en France. Les Radicaux, le Clergé, les Éclectiques, 1 février 1843. — Spinoza, 1 juin 1843. — Abélard et la Philosophie au XIIe siècle (*Abélard*, par M. de Rémusat), 1 janvier 1846.

Soult de Dalmatie.

La Grèce après la campagne de Morée, vol. I-II, 1831.

Émile Souvestre.

ÉTUDES SUR LA BRETAGNE. — La Cornouaille, 15 septembre 1833. — Le Pays de Tréguier, 15 juin 1834. — Poésies populaires de la Bretagne, 1 décembre 1834. — Le Théâtre Breton, 15 février 1835. — Les Drames populaires, 1 juillet 1835. — Industrie et Commerce de la Bretagne, 15 novembre 1835. — Brest à deux Époques, 15 juin 1836. — Nantes, 1 janvier 1837. — La Terreur en Bretagne; Rennes en 1793, 1 juillet 1838; — Nantes en 93, 15 février 1839. — La Chouannerie : le Château de la Hunaudaie, 1 octobre 1839; — Boishardy, 15 juin 1840; — Les Faux-Saulniers, 15 septembre 1847; — Jambe d'Argent et M. Jacques, 15 novembre 1847; — Le Sonneur de Cloches, 15 avril 1848.

VARIÉTÉS. — Bâle, 1 octobre 1836. — Adrien Brauwer, 1 octobre 1837.

A. Specht.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Publications de l'Allemagne, 1 janvier et 1 avril 1835, 1 janvier 1836, 1 mai 1838.

Daniel Stern.

ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR QUELQUES ÉCRIVAINS ALLEMANDS CONTEMPORAINS. — Mme d'Arnim, 15 avril 1844. — Professions de Foi politiques de

deux poètes, Ferdinand Freiligrath et Henri Heine, 1 décembre 1844.

Eugène Sue.

Voyages et Aventures de Narcisse Gelin, 1 mai 1832. — Cornille Bart et le Renard de Mer, 1 janvier 1835.

Saint-René Taillandier.

ÉTUDES LITTÉRAIRES, POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES SUR L'ALLEMAGNE. — Situation intellectuelle de l'Allemagne, Vienne, Munich, Berlin, 1 octobre 1843. — De la Poésie contemporaine en Allemagne : Lenau, Zedlitz, Freiligrath Henri Heine, 1 novembre 1843. — La Littérature politique en Allemagne : les Romanciers et les Publicistes, la jeune Allemagne et la jeune École hegelienne, 15 mars 1844. — La Poésie et les Poetes democrates : Hoffmann de Fallersleben, Dingelstedt, Prutz, George Herwegh, Anastasius Grün, 1 juin 1844. — La Poesie philosophique en Allemagne : les Poëtes de la jeune École hegélienne, 15 août 1844. — La Litterature politique en Allemagne : Poésies nouvelles de Henri Heine 15 janvier 1845. — Le Mouvement constitutionnel en Prusse, *Profession de foi de Freiligrath*, 1 mars 1845. — Poésies de Charles Beck, 15 juin 1845. — Poëtes et Romanciers modernes de l'Allemagne : la comtesse Hahn-Hahn, 1 septembre 1845. — Situation politique de l'Allemagne en 1845, histoire de l'Agitation religieuse d'après des documens officiels et les pamphlets, 1 octobre et 15 novembre 1845.—Poëtes et Romanciers modernes de l'Allemagne : Frantz Dingelstedt, 1 novembre 1845. — La Comedie politique en Allemagne (*Les Couches Politiques* de M. Prutz), 1 mars 1846. — Du Roman en Allemagne, scènes de village dans la Forêt-Noire, 15 juin 1846. — La Littérature dramatique à Vienne : M. Frédéric Halm, 1 octobre 1846. — De l'État de la Poesie en Allemagne : la derniere Saison poetique, 1 février 1847. — De la Crise de la Philosophie hegelienne : les Partis extrêmes en Allemagne, 15 juillet 1847 — Le Théâtre moderne en Allemagne : Ch. Gutzkow, 15 octobre 1847. — La Littérature politique en Allemagne : un Pamphlet du docteur Strauss, 15 mai 1848. — Portraits politiques et littéraires : le roi Louis de Bavière, 15 juin 1848.

SIMPLES ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE — La Littérature et les Écrivains depuis dix ans, 15 juin 1847.

VARIÉTÉS. — Publications sur le XVIe siècle en Allemagne et en France, 15 février 1848.

Mme A. Tastu.

Une jeune Poète anglaise, 15 mai 1832. — La Pauvreté, 15 juin 1832.

Ch. Texier.

ARCHÉOLOGIE. — La Galatie, les Gaulois en Asie, 15 août 1841.

Amédée Thierry.

HISTOIRE.—De la Politique Romaine envers les peuples conquis, 15 janvier 1840.

Cte de Suzannet.

VOYAGES. — Les Provinces du Caucase sous la domination russe, 1 avril 1841. — Le Brésil en 1844, sa Situation morale, politique, commerciale et financière, 1 juillet et 15 septembre 1844.

Augustin Thierry.

HISTOIRE. — NOUVELLES LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE. — I. Scènes du VIe siècle, les Enfans de Clother Ier, 1 août 1833 — II. Suites du Meurtre de Galesvinthe, Mort de Sighebert, 15 décembre 1833. — III. Histoire de Merowig, les Asiles religieux, Gontbramn-Bose, 15 juillet 1834. — IV Prætextatus, 15 mai 1835. — V. Histoire de Leudaste, comte de Tours, le Monastère de Sainte-Radegonde, 1 mai 1836. — Le Juif Priscus, fin de l'Histoire de Leudaste, 1 décembre 1836. — VII. Révolte des citoyens de Limoges, grande Épidémie, Douleur maternelle de Frédégonde, Histoire de Chlodowig, 15 octobre 1841. — Considérations sur l'Histoire de France : des Systèmes historiques depuis le XVIe siècle jusqu'à la revolution de 1789, 15 décembre 1838 et 1 janvier 1839. — Essai sur l'Histoire de la formation et des progrès du Tiers-État, 15 mai et 1 juin 1846

A. Thiers.

POLITIQUE EXTERIEURE. — I. L'Espagne et L'Orient, 1 août 1840. —II. Négociations de Londres, 15 août 1840.

Alexandre Thomas.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE.—Négociations de l'Angleterre et de la Russie au sujet de la Perse et de l'Afghanistan, 1 mars 1845. — Tableau des affaires extérieures. Les Révolutions et les Nationalités européennes, 1 juin 1848.

LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE. — Les Sermons de M. Lacordaire, 15 avril 1845. — Littérature catholique et féodale en 1846 (*Histoire des peuples bretons*, par M. de Courson), 1 janvier 1846.

L'ALLEMAGNE DU PRÉSENT. — Lettres à M le prince de Metternich, 1 février 1846.—Stuttgart, 1 mars 1846. — Heidelberg et Francfort, 1 avril 1846. — Le Hanôvre; Erfurt, Leipsig, 1 mai 1846. — Dresde et le Gouvernement constitutionnel, Halle et les *Amis protestans*, 1 juillet 1846. — Un nouvel Écrit de M. de Schelling, 15 juillet 1846. — L'Agitation allemande et la Question danoise, 15 septembre 1846. — De la Littérature politique en Allemagne, 1 novembre 1846. — Berlin et la Question religieuse, 1 décembre 1846. — La Monarchie Prussienne, 1 octobre 1847. — Hambourg et la nouvelle Question douanière en Allemagne, 1 novembre 1847. — Les Écrivains politiques et le Mouvement constitutionnel en Prusse, 15 avril 1847.

AFFAIRES DE POLOGNE — La Propagande Russe en Pologne, 15 août 1846. — L'Émigration et la Démocratie polonaises, 15 février 1848. — La Propagande démocratique en Pologne, 1 avril 1848.

E. Thouvenel.

VOYAGES. — La Hongrie, 15 mars 1839. — La Valachie en 1839, 15 mai 1839. — Constantinople sous Abdul-Medjid, 1 janvier 1840. — Progrès de la Russie dans l'Asie centrale, 15 décembre 1841.

A. de Tocqueville.

Des Révolutions dans les Sociétés nouvelles, 15 avril 1840.

Aynard de la Tour du Pin.

CAMPAGNE D'AFRIQUE. — Expédition de Constantine, 1 mars 1838. — Des Dernières Operations de l'armée d'Afrique, 1 avril 1846.

Mrs Trollope.

Le Mariage du Major, 1 novembre 1832.

Alexis de Valon.

VOYAGES. — L'Ile de Tine, 1 juin 1843. — Athènes et les Événemens du 15 septembre, 15 novembre 1843. — L'Ile de Malte, 15 avril 1845.

LA TURQUIE SOUS ABDUL-MEDJID. — I. Smyrne, les Anglais et les Français dans le Levant, 1 mai 1844. — II Constantinople, le Sultan et la Société turque, 15 octobre 18 5 — III. Le Danube et les Lazarets, 1 décembre 1845.

SOUVENIRS D'ESPAGNE. — La Decima Corrida de Toros, 1 avril 1846. — Catalina de Erauso la monja Alferez, 15 fevrier 1847.

STATISTIQUE MORALE. — Les Prisons de France sous le Gouvernement républicain, 1 juin 1848.

L. Viardot.

VARIÉTÉS — Essai sur l'histoire du Théâtre espagnol, 15 mai 1833. — De l'Espagne à propos du ministère du 6 septembre, 15 septembre 1836. — La Navarre et les Provinces basques, 1 octobre 1836. — Pompei, 15 août 1840.

L. de Viel-Castel.

THÉATRE ESPAGNOL. — Moreto, 15 mars 1840. — Tirso de Molina, 1 mai 1840 — Le Drame religieux, 15 juillet 1840. — Le Drame historique en Espagne, 1 novembre 1840. — De l'Honneur comme ressort dramatique dans les pièces de Calderon, de Rojas, etc., 1 février 1841.

ESSAIS D'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE. — Lord Chatham, 1 mars 1844. — William Pitt, 15 avril, 1 mai, 1 et 15 juin 1845. — Lord Sidmouth et le Torysme depuis le commencement du siècle, 1 septembre 1847.

PAPIERS D'ETAT. — La Justice politique en Espagne sous Philippe II, Mort de Montigny, 15 juillet 1846. — Correspondance diplomatique de sir Robert Adair La France et l'Europe en 1807, 1 janvier 1847.

Alfred de Vigny.

ROMANS, NOUVELLES, PROVERBE. — Scènes du Désert, fragment de *l'Almeh*, vol. I II, 1831. — Consultations du Docteur Noir, Stello ou les Diables bleus : I. Gilbert, II. Chatterton, vol. III-IV, 1831. — III. André Chenier, 1 avril 1832. — Laurette ou le Cachet rouge, 1 mars 1833. — Quitte pour la Peur, 1 juin 1833. — La Veillee de Vincennes, histoire de regiment, 1 avril 1834. — La Vie et la Mort du capitaine Renaud, 1 octobre 1835.

POÉSIE. — Les Amans de Montmorency, 1 janvier 1832. — Poèmes philosophiques : I. La Sauvage, 15 janvier 1843. — II. La Mort du Loup, 1 février 1843. — III. La Flûte 15 mars 1843. — IV. Le Mont des Oliviers, 1 juin 1843. — V. La Maison du Berger, 15 juillet 1844.

VARIÉTÉS. — Lettres sur le Théâtre moderne, vol. I-II, 1831. — Anecdotes historiques et politiques sur Alger, vol. III-IV, 1831. — Mlle Sédaine et de la Propriété littéraire, 15 janvier 1841.

Villemain.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE. — Enlèvement du pape Grégoire VII, scène historique, 1 octobre 1833. — Voltaire et la Littérature anglaise de la reine Anne, 1 avril 183. — Discours pour la seance annuelle de l'Académie française, 1 juillet 1842.

L. Vitet.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS. — Le Tombeau de Napoleon, 1 septembre 1840. — Eustache Lesueur, 1 juillet 1841. — La Salle des Prix à l'Ecole des Beaux-Arts, 15 decembre 1841. — Notre-Dame de Noyon et l'Architecture du moyen-âge, 15 décembre 1844 et 1 janvier 1845. — Des Etudes archeologiques en France, 15 août 1847.

Vivien.

ÉTUDES ADMINISTRATIVES. — Le Conseil d'État, 15 octobre et 15 novembre 1841. — La Préfecture de Police, 1 decembre 1842. — Les Théâtres, leur situation comparee en Angleterre et en France, 1 mai 1844. — Les Fonctionnaires publics, 15 septembre et 15 octobre 1845.

LETTRES SUR LA SESSION. — Discussion de l'Adresse, 15 février 1843. — La Question de Cabinet, 1 mars 1843 — Situation et Devoirs du Parlement, 1 avril 1843.

Léon de Wailly.

CONTE FANTASTIQUE. — L'Autre Chambre, vol. III-IV, 1831

LITTÉRATURE ANGLAISE. — Sonnets de Shakspeare, 15 décembre 1834. — De la Tragedie avant Shakspeare, 15 novembre 1835.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA GRANDE-BRETAGNE. — Robert Burns, 1 mars 1837.

E. de Warren.

ÉTUDES SUR L'INDE. — L'Inde Anglaise en 1843, 15 février 1844. — Mœurs militaires de l'Inde anglaise, 1 juillet 1845. — La Begom Sombre, histoire dramatique de la reine de Sardannah, 1 décembre 1845. — Ranie Chanda et la Cour de Lahore depuis la mort de Rundjet-Sing, 1 mai 1846. — Mort du Khan du Khyrpour. Les Anglais dans le Sind. Le Comité des Prises, 15 septembre 1846.

La lecture tant soit peu attentive de cette Table ne montre-t-elle pas d'une façon péremptoire que, pendant les dix-sept ans qu'elle vient de parcourir, la *Revue* n'est restée étrangère à aucun ordre de faits et d'idées? Il suffit de rappeler les diverses séries d'études qu'elle a menées de front sur les pays les plus éloignés et ayant le moins d'analogie par leurs mœurs et leurs formes politiques, sur les individualités puissantes qui à des titres différens ont occupé la scène du monde. Encore cette table n'est-elle qu'une récapitulation sommaire, incomplète, des travaux publiés et entrepris par ce Recueil depuis 1831. Nous avons dû forcément négliger une foule d'essais, d'articles d'une nature plus transitoire, d'appréciations critiques des livres publiés en France, en Allemagne, en Angleterre et ailleurs, et qu'on trouvera dispersés en si grand nombre dans les *bulletins bibliographiques*, dans les *revues littéraires* de la collection; nous avons dû négliger aussi les articles de polémique nés des circonstances, les *Chroniques politiques de la quinzaine*, qui, réunies par un lien commun, présentent un tableau varié et piquant d'histoire contemporaine qu'on chercherait vainement ailleurs. Pour faire une table analytique et raisonnée des matières de cette collection, pour y faire tout entrer par ordre de questions et de dates, il aurait fallu un volume. En résumant l'ensemble, comme nous l'avons fait, nous avons voulu seulement donner une idée de l'esprit d'investigation qui n'a cessé d'animer la *Revue* dans les branches les plus diverses des connaissances humaines. Cette curiosité éveillée sur tous les points, cet esprit d'examen et d'étude sachant tout embrasser et tout comprendre, ne répondent-ils pas aux instincts mêmes de notre époque? La *Revue des Deux Mondes* a voulu justifier son titre : du sein de la politique et de la littérature française, elle s'est fait un devoir de juger sans prétentions systématiques la politique comme la littérature étrangère. En gardant le sentiment national, elle n'a pas repoussé l'esprit cosmopolite; elle a cru que les gouvernemens et les institutions des autres peuples devaient, comme les monumens de l'intelligence, être appréciés en raison des lieux et des temps; en un mot, il lui a semblé qu'il n'y avait pas de frontières pour les idées, et que la première condition de la critique en toute chose, c'était l'impartialité et l'étendue.

La *Revue des Deux Mondes* s'est aussi donné une autre tâche, élevée et difficile, nous l'avouons, mais qui a toujours été son premier désir, son but le plus cher : elle a voulu être non pas un Recueil qu'on feuillette seulement à mesure de la publication et qu'on consulte çà et là ensuite, mais plutôt un livre qu'on puisse relire. Y a-t-elle réussi? Si on consulte la table de chacun des 68 volumes qu'elle a publiés depuis 1831, si on compte les noms illustres qui ont enrichi cette collection, peut-être la réponse ne se fera-t-elle pas attendre. L'honneur en revient tout entier, du reste, aux notabilités que la *Revue* a su grouper autour d'elle : le seul titre dont la direction de ce Recueil aime à se prévaloir, c'est l'appui

bienveillant et tout amical qu'elle a toujours trouvé auprès de tant d'hommes éminens; le concours qu'ils lui ont constamment prêté depuis plus de dix-sept ans fait de la *Revue* une institution littéraire qui, par cela même, ne peut manquer à sa loi de développement.

Les révolutions qui jettent dans le monde tant de systèmes armés les uns contre les autres sont d'ailleurs de nature à fortifier plutôt qu'à décourager une entreprise fondée sur la discussion et la liberté de la pensée. Il y a la cause des lettres et du bon sens à soutenir; il y a les droits et les vrais principes de la société à défendre; il y a les intérêts de la France et de l'Europe intellectuelles à suivre. Une Revue sérieuse ne peut faillir à ce devoir.

Outre ce devoir et ces considérations de premier ordre, d'autres raisons nous soutiendraient, s'il en était besoin. La littérature se transformera, se dégagera des fausses vocations, des fâcheuses tendances, qui ont pu l'égarer. Les prétentions chimériques de ces dernières années, les situations exceptionnelles qu'on s'était créées un moment par une production incessante, mais au fond à peu près stérile, appartiennent maintenant à un passé déjà bien loin de nous. Il faudra se résigner à cultiver un peu les lettres pour elles-mêmes.

C'est à la saine littérature de reprendre sa place, de conserver le champ libre qu'on lui laisse La tâche est assez belle Dieu merci, le public lettré ne manquera jamais aux œuvres honorables et consciencieuses. En quel temps d'ailleurs fut-il plus nécessaire d'avoir un Recueil sérieux, où les hommes d'imagination, les hommes de discussion et de savoir, les opinions sincères, les lecteurs éclairés, puissent trouver un refuge et peut-être un appui contre les orages et les agitations de la vie politique? Quand tant d'autres se jettent dans les rêves maladifs qui peuvent ébranler la base même de l'ordre social, qui menacent de ruiner le sentiment sacré du devoir et de la famille, il sera bien permis à quelques-uns de tempérer la violence de ces assauts par les œuvres salutaires du penseur et du poète, par les méditations du philosophe et de l'économiste.

Telle nous paraît être la ligne que doit suivre la *Revue* dans l'ère nouvelle où nous fait entrer la Providence: elle doit de plus en plus provoquer les travaux calmes et bienfaisans de l'esprit, qui honorent toujours un grand peuple en adoucissant les mœurs, en élevant les ames. Si nous sommes bien décidés à ne faire défaut à aucune des graves questions qui agitent l'Europe, à ouvrir même une porte plus large à la science et à l'économie politique, la *Revue* s'attachera à rester un centre littéraire en gardant sa place à tout ce qui lui a fait un passé qui n'est pas sans gloire: aux œuvres d'imagination, — aux recherches et aux récits de l'historien, — à la critique, — aux découvertes de la science, au mouvement des arts et de l'industrie, à toutes les productions enfin du génie moderne tant en France que dans les pays étrangers.

Dans la période utilitaire qui s'annonce de toutes parts, nul organe ne doit non plus se soustraire aux préoccupations générales du pays, nobles préoccupations qui tiennent au progrès du premier des arts, au développement de l'agriculture, d'où peuvent jaillir tant de sources abondantes de bien-être pour les

classes laborieuses. La *Revue* s'associera à ces efforts; elle fait, dans cette intention, un appel aux agronomes, aux sociétés agricoles, qui peuvent lui donner un utile concours.

A l'étranger, notre tâche s'agrandit aussi. La situation de l'Europe ouvre un nouveau champ d'observations, en donnant une physionomie nouvelle à la vie publique en Italie, en Allemagne, dans les pays scandinaves, en Autriche et chez les populations des deux rives du Danube. La pensée peut désormais s'y produire librement, et, sollicitée par mille passions et mille intérêts, elle promet un mouvement intellectuel dont la *Revue* suivra de près toutes les phases. L'Allemagne, désormais constitutionnelle, dégagée des liens de la censure, dessinera d'une façon plus précise ses vœux et ses tendances. Le Danemark et la Suède réforment aussi leurs lois, et tendent de jour en jour littérairement et politiquement à se rapprocher en vertu de l'idée de race. Cette idée agite toute l'Europe orientale. Les Magyars, qui ont, avec la Pologne et la Grèce, contribué puissamment au réveil des races opprimées, entrent dans la famille des peuples actifs avec une littérature abondante et de riches inspirations auxquelles ils pourront donner un libre cours. Les Valaques, les Bohêmes, les Slaves de la Turquie, ne sont plus condamnés à parler à mots couverts, et leur pensée prendra de l'ampleur en devenant plus féconde. La *Revue*, qui a pris à leur origine ces questions, aujourd'hui si graves, les étudiera dans leurs nouveaux développemens avec cet esprit impartial et calme qui tient d'abord à donner aux faits leur véritable signification, à les montrer animés, vivans, pour dégager ensuite sans effort les principes généraux et les conclusions philosophiques.

Nous n'étudierons pas avec moins de soin le mouvement pacifique de la Grande-Bretagne au milieu des convulsions de l'Europe. L'Amérique du Nord, qui continue avec régularité et succès cette grande expérience démocratique commencée à la fin du XVIIIe siècle, fixera d'une façon plus spéciale encore notre attention. L'Amérique du Sud et l'extrême Orient s'ouvriront davantage pour nous, nous l'espérons, au moyen de relations nouvelles que nous avons réussi à nous y créer, et que nous chercherons à étendre.

Aucune occasion, enfin, ne sera négligée de rattacher à ce recueil les écrivains français et étrangers, les explorateurs et les hommes de savoir, qui peuvent ajouter à ses forces et lui apporter des sources d'enseignemens. Que le mouvement actuel imprimé à la société produise aussi des talens nouveaux, expression d'une situation nouvelle: non seulement nos pages leur sont ouvertes, mais nous nous promettons de ne rien oublier de ce qui peut activer, favoriser leurs efforts, et en servir le développement régularisé.

En s'efforçant d'ajouter ainsi à l'attrait et à la variété de son cadre, la *Revue des Deux Mondes* croit pouvoir compter sur une adhésion, sur un accueil plus sympathique encore du monde lettré, juge si compétent des entreprises qui peuvent exercer une heureuse influence sur l'esprit public. F. B.

Imprimerie de GERDÈS, rue Saint-Germain-des-Prés, 10.

LES

ATELIERS NATIONAUX.

L'Europe est aujourd'hui gouvernée par l'imprévu, et bien fou celui qui prétendrait lire dans l'avenir; mais, si les événemens sont impénétrables, les tendances sont manifestes, et, quand l'arbre est en fleurs, il n'est pas nécessaire d'être un grand astrologue pour prédire quels fruits il portera. A observer ce qui se passe à Paris et dans nos principales villes manufacturières, nous emploierons les années 1848 et 1849 à mettre en lumière, à nos dépens, l'impuissance et la fausseté des systèmes économiques que voudraient naturaliser de force parmi nous des cerveaux frappés par le soleil de février. L'alchimie socialiste fit-elle, en cherchant une autre pierre philosophale, les découvertes les plus inattendues, nous sortirons de ses creusets affaiblis, ruinés, ridiculement *distancés* par nos rivaux dans la carrière de l'industrie. Cependant, puisque le calice ne saurait être détourné de nos lèvres, avalons-le le plus vite possible, et tâchons au moins que le spectacle instructif que nous donnons aux étrangers ne soit pas perdu pour nous. Nous y payons les places assez cher pour nous permettre cette prétention.

Dans la série des épreuves que nous avons à subir, les ateliers nationaux ne sont pas celle dont le souvenir sera le moins utile à conserver. Ce n'est pas que l'invention soit nouvelle. A toutes les époques, lorsqu'une calamité subite a frappé des populations, l'administration s'est appliquée à mettre à leur portée des travaux accessibles aux bras les moins exercés, et si, dans de pareilles circonstances, elle cherchait plutôt à soulager des souffrances qu'à réaliser d'utiles entreprises, du moins le recours à ces remèdes ruineux était essentiellement tempo-

raire. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les ateliers nationaux tendent, en principe, à prendre rang parmi nos institutions, et en pratique à s'étendre comme une plaie dévorante sur toute la surface de notre pays. L'établissement de ces ateliers est une conséquence juste, logique, forcée, de doctrines économiques qui, depuis quatre mois, envahissent l'administration. Il est, en effet, des misères engendrées par les vices des individus, il en est qui sont causées par des calamités naturelles, et, si graves qu'elles soient, la responsabilité des unes ni des autres ne pèse sur les gouvernemens; mais lorsque ceux-ci, par la précipitation de leurs actes, la témérité de leurs engagemens ou les erreurs de leur politique, éloignent eux-mêmes la confiance, paralysent les capitaux, suspendent le travail privé, il leur serait difficile de refuser des ateliers nationaux aux ouvriers sortis des ateliers particuliers qui ont été mis dans l'impuissance de fonctionner. En nous résignant aux maux qu'a déjà faits cette institution, disons bien haut que la permanence des ateliers nationaux et l'extension qui en deviendrait la suite inévitable suffiraient à la ruine des finances et de l'industrie de la France, et travaillons à les empêcher de s'enraciner davantage.

Il serait injuste d'attribuer toutes les souffrances, toutes les difficultés qui pèsent sur l'universalité des travailleurs de notre pays, à l'inexpérience des mains où sont tombées les affaires de l'état. Ceux que la Providence a jetés sur les décombres d'une monarchie qui s'écroulait n'étaient point préparés au rôle de régénérateurs; ils n'avaient mesuré ni leurs forces, ni le poids qu'ils auraient à soulever, et, malgré tout le mal qu'ils ont fait ou laissé faire, il est dû aux uns de l'estime pour la droiture de leurs intentions, aux autres plus de pitié que de colère pour la présomption avec laquelle ils ont embrassé une tâche qu'ils étaient incapables de remplir. Aujourd'hui que le bon sens public fait justice d'ambitions mal justifiées, que l'assemblée nationale marche si loyalement au rétablissement de l'ordre, le moment serait mal pris pour refuser de tenir compte aux personnes des difficultés des temps. Les mêmes ménagemens ne sont point dus aux fausses doctrines; celles-ci ont envenimé des plaies qu'il était possible de guérir, et c'est à les démasquer qu'il faut aujourd'hui aider le pouvoir. Il ne suffit pas de la répression des abus impudens dont les ateliers nationaux ont été le théâtre; il faut remonter aux sources mêmes des vices de l'institution pour les tarir, et moins chercher à lui donner une organisation supportable qu'à la rendre inutile.

En faisant une large part aux besoins extraordinaires créés par l'ébranlement profond de tous les travaux du pays, en distinguant l'usage de l'abus, on peut attribuer la funeste extension qu'ont reçue les ateliers nationaux :

Aux idées fausses et subversives qui, dès le lendemain de la révolution, se répandaient parmi les ouvriers, sous le patronage du gouvernement;

A l'intervention de l'autorité dans des transactions entre travailleurs qui ne sauraient être durables et fécondes qu'à la condition d'être complètement libres;

Aux atteintes portées à la liberté de travailler par le gouvernement lui-même;

A la servitude honteuse, quoique volontaire, à laquelle la masse des ouvriers honnêtes se soumet vis-à-vis de meneurs qui le sont rarement, et à l'absence de la protection que l'autorité doit aux ouvriers opprimés contre leurs oppresseurs;

Aux mesures financières prises par le gouvernement;

Enfin, et plus qu'à tout le reste, à l'action funeste du voisinage des ateliers nationaux sur les ateliers particuliers et sur la cité tout entière.

Le gouvernement provisoire, qui, le 25 février, ne demandait que deux jours pour rendre au peuple *le calme qui produit le travail* et lui faire *avoir son gouvernement* (1), inaugurait le 28, à la place, sa commission pour les travailleurs. Était-ce un expédient pour déporter au Luxembourg deux de ses membres les plus compromettans? Les événemens qui ont suivi permettraient de le soupçonner; mais le procédé faisait retomber sur le pays bien plus d'embarras qu'il n'en ôtait à l'Hôtel-de-Ville. Traiter d'*iniques souffrances* la condition des ouvriers, *aviser à garantir au peuple les fruits légitimes de son travail* (2), c'était déjà lui dire faussement qu'il était spolié, et exciter la colère, quand il fallait inspirer l'union. Fidèle à son origine, la commission, à peine installée, semait, au lieu du *calme qui produit le travail*, l'agitation qui l'arrête; possédée d'un désir immodéré de popularité, elle se plaisait à enivrer ses auditeurs d'espérances chimériques, et, quand elle leur avait fait maudire l'ingratitude de leurs travaux, n'était-il pas naturel qu'ils les abandonnassent pour aller attendre dans les ateliers nationaux la réalisation de l'avenir qu'on leur promettait? Qui pourrait dire combien de pauvres familles, ulcérées contre de prétendus oppresseurs et alléchées par le mirage qu'on faisait miroiter à leurs yeux, ont, en sortant du Luxembourg, repoussé le pain qu'elles gagnaient honorablement, et pris le chemin du Champ-de-Mars pour se venger des injustices de la société! Ces impressions funestes ne seront de longtemps effacées; elles ont ôté au pauvre des biens précieux dans toutes les conditions, la patience et la résignation; elles lui ont rendu son sort insupportable sans lui apprendre l'art de s'en faire un meilleur, et l'espoir d'exploiter son irritation console peut-être ses instituteurs du malheur d'avoir empoisonné sa vie.

Les ateliers sont aussi devenus le refuge des ouvriers dont les travaux étaient suspendus par suite de prétendues transactions imposées à des

(1) Proclamation du gouvernement provisoire. (*Bulletin des Lois*, n° 1.)
(2) *Ibid.*, n° 2.

chefs d'industrie qu'elles plaçaient dans l'impossibilité mathématique de satisfaire à leurs engagemens. A Paris, la commission du Luxembourg décidait du prix de main-d'œuvre de la fabrication des machines ou des voitures, et remédiait, par l'augmentation des salaires des ouvriers, aux inconvéniens de la réduction des prix de vente et du défaut d'écoulement des marchandises. Les fabricans, n'osant pas user de leur liberté, ne sachant pas se résoudre à des sacrifices immédiats, souscrivaient à des conditions ruineuses, les membres de la commission remontaient dans leurs voitures aux acclamations des ouvriers; mais, quelques jours plus tard, les ressources des établissemens étaient épuisées, les travaux s'arrêtaient, et les ouvriers errans venaient demander l'exécution des promesses du 25 février (1). Dans les provinces, chaque ville manufacturière a eu quelque commissaire, excitant l'agitation parmi les ouvriers, et arrangeant ensuite les choses d'après les principes et les calculs de la commission, qui pourtant semblait ne devoir s'occuper que de Paris. Les résultats ont été partout les mêmes. Beaucoup de patrons ont été ruinés sans que les ouvriers en fussent pour cela plus riches, et beaucoup d'entreprises qui eussent été continuées par d'autres ont été abandonnées; à plus forte raison n'en a-t-on point commencé de nouvelles. Cette succession des individus, ce renouvellement des capitaux qui constituent une si grande partie du mouvement industriel, ont été interrompus; on s'est pressé de sortir d'une carrière où l'on n'était plus maître de sa direction, où s'introduisait, parmi les chances inévitables, une cause permanente de perte, et personne ne s'est présenté pour y entrer. Parmi les mesures de la commission du Luxembourg qui, suivant M. Émile Thomas, ont concouru à augmenter si rapidement le personnel des ateliers nationaux, cette intervention a certainement été l'une des plus efficaces, et *l'effet de ces mesures se manifestait immédiatement par l'arrivée de plusieurs milliers d'ouvriers dont l'industrie était brusquement arrêtée* (2). Les départemens répondaient, comme toujours, à l'appel qui leur était fait de Paris : *le 6 mars, il y avait huit à dix mille ouvriers dans les hôtels garnis du département de la Seine; il y en avait, le 19 mai, de trente à quarante mille;* ils n'étaient pas venus pour chercher du travail, et *la majeure partie profitait pour vivre des facilités que procurait l'établissement des ateliers nationaux.*

La commission du Luxembourg ne rendait pas de pareils services sans qu'il en coûtât rien, et, malgré les exemples de tant d'autres enquêtes faites gratuitement, il a fallu ouvrir, les 3 et 19 avril, pour son

(1) « Le gouvernement provisoire de la république française s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail.

« Il s'engage à garantir du travail à tous les citoyens. » (*Bulletin des Lois*, I, 18.)

(2) Rapport de la commission instituée par décision ministérielle du 17 mai 1848, pour l'examen des diverses questions relatives aux ateliers nationaux.

service pendant moins de deux mois, deux crédits extraordinaires, l'un de 30,000, l'autre de 38,000 francs (1).

Toutefois cette influence malfaisante était passagère, et elle a trouvé son terme dans la clôture des travaux d'apparat de la commission. La plus funeste et la plus ridicule mesure qu'elle ait conseillée lui survit, et le recrutement permanent des ateliers a été décrété, le 2 mars, sur sa proposition, dans la suppression d'une heure de travail par jour pour tous les ouvriers de France. Le droit à l'admission dans l'atelier national est devenu le corrélatif de l'interdiction de travailler au-delà d'une certaine limite. Tant que cette interdiction sera maintenue, l'état devra des dédommagemens à ceux qu'elle frappe; l'anéantissement de plusieurs branches d'industrie entraîne l'obligation d'élargir le refuge des ouvriers qu'il prive de moyens d'existence.

De toutes les flagorneries empoisonnées qu'on a depuis quelque temps prodiguées aux ouvriers, la plus détestable est celle qui a conduit à leur dénier la liberté de travailler. Cette liberté est celle de vivre, et, quand le gouvernement la refuse ou la limite, une impitoyable logique le condamne à combler le déficit fait par sa faute dans les ressources des familles laborieuses. Tant qu'un décret désorganisateur de l'industrie mettra nos manufactures hors d'état de soutenir la concurrence étrangère, tant qu'il sera interdit à l'ouvrier valide de mettre la durée de son travail au niveau de ses forces, de ses besoins, de ceux de sa famille, de quel droit refuserait-on des secours à sa femme, à ses enfans, à lui-même? On l'exproprie d'une partie de l'usage de ses bras, on lui doit une indemnité. Le maintien du décret du 2 mars implique l'élargissement indéfini des ateliers nationaux, et, si l'assemblée prétend les faire fermer, qu'elle commence par abroger le décret. Elle discutera dans peu de jours le projet de constitution : il fait consister la liberté dans *le droit d'aller et de venir, de s'assembler, de s'associer, de pétitionner, d'exercer son culte, de manifester ses pensées et ses opinions;* la commission a omis, est-ce par courtoisie pour le gouvernement provisoire et la commission du Luxembourg? le droit de travailler : espérons que, plus généreuse, l'assemblée le rétablira.

Depuis l'abolition des maîtrises et jurandes, en 1790, le décret du 2 mars dernier est la première atteinte légale portée en France à la liberté du travail, car on ne saurait appeler ainsi les restrictions convenues dans l'intérêt de l'impôt ou dans celui de la sûreté et de la salubrité publiques. Malheureusement, quand la loi consacre la liberté, les ouvriers moins avancés s'assujétissent eux-mêmes à des usages qui constituent pour quelques-uns une véritable servitude. Parfois ils prononcent entre eux l'interdiction de tel travail, de tel atelier, l'exclusion

(1) Numéros 354 et 359 du 34e *Bulletin des Lois*.

de telles personnes. Quelques meneurs se mettent en tête de la coalition; le reste blâme, souffre, suit en gémissant, et n'ose pas braver cette tyrannie qui s'exerce au nom de l'égalité : la majorité la déteste; aucun ne sait s'y soustraire individuellement. Il est rare que les ouvriers qui font une grève soient seuls à en souffrir : si les maçons suspendent leurs travaux, les charpentiers, les couvreurs, les menuisiers, sont obligés de renoncer aux leurs. Certaines grèves d'ouvriers étaient justifiées lorsque la coalition pour l'augmentation des salaires était punie par la loi sans que la coalition pour l'abaissement le fût; mais il en est d'autres qui n'ont pour but que l'oppression la plus révoltante, et Paris vient d'être témoin de la formation d'une de celles-ci.

Les mécaniciens attachés aux chemins de fer reçoivent chacun 325 fr. par mois et ne montent sur les locomotives que de deux jours l'un; il leur est en outre alloué 5 francs quand ils marchent un jour de service sédentaire et 4 francs quand ils découchent. Ces avantages ne leur ont pas paru suffisans. Une association formée entre eux, sous le nom fort mal choisi de *Fraternelle*, a prétendu n'obéir qu'à des chefs de son choix, faire exclure du service tout ouvrier étranger, interdire aux administrations de chemins de fer la faculté d'admettre aucun Français qui ne serait pas présenté par elle et surtout de former des élèves mécaniciens : c'était doubler les abus des anciennes maîtrises, et faire des impérieuses nécessités d'un service public le moyen coërcitif de la cession d'un privilége. Si cette grève n'avait échoué, il serait venu des chemins de fer aux ateliers nationaux presque autant de monde que de la commission du Luxembourg. Une protection légale est due aux victimes que menacent de pareilles machinations; l'oisiveté par contrainte est une servitude aussi bien que le travail forcé, et quiconque prétend l'imposer doit être atteint par une répression énergique. Si la supériorité d'intelligence et de moralité qui distingue en général les mécaniciens des chemins de fer ne les met pas à l'abri de pareilles aberrations, est-il permis d'attendre davantage de corps d'état dont la pratique n'implique ni la même prudence ni la même instruction?

Cet abandon des droits des faibles s'est surtout manifesté dans les traitemens qu'ont subis, sous les yeux de l'autorité immobile, les ouvriers étrangers qui partageaient les travaux des nôtres. Les canuts de Lyon ont, les premiers, exigé, la menace à la bouche et les armes à la main, l'expulsion d'autres ouvriers, français par la naissance de ce côté des Alpes, par le langage, par les intérêts, par les sentimens, mais placés par les torts de la politique sous un drapeau différent du nôtre, en un mot des ouvriers savoyards. Ils ont cru remporter une victoire en leur arrachant, au nom de la fraternité, leur part de travail : ils n'ont pas fait autre chose qu'une émigration de manufactures françai-

ses. Déjà les capitaux qui alimentaient le travail de ces ouvriers les suivent en Savoie; des métiers se dressent, des ateliers s'organisent, des commandes étrangères dirigées sur Lyon se détournent sur Chambéry, et la Savoie va devoir à la brutalité des *Voraces* et des *Ventres creux*, comme la Suisse et la Prusse à la révocation de l'édit de Nantes, des manufactures de soie dont les nôtres rencontreront partout la concurrence. Ce ne sera pas la seule punition des ouvriers de Lyon. Leurs exemples ont été suivis à Paris et dans les environs : les ouvriers anglais ont été chassés des ateliers des chemins de fer, et l'Angleterre répond aujourd'hui à cette provocation insensée par l'engagement que prennent entre elles, la reine en tête, les plus hautes ladies et les plus humbles bourgeoises d'exclure de leur toilette et de leur intérieur tout objet de fabrication française. Nous ne sommes pas en mesure de rendre coup pour coup, car l'Angleterre reçoit pour plus de 70 millions de nos produits fabriqués et nous en vend à peine pour 14 des siens. La part de Lyon et de Paris sera considérable dans cette perte de travail. L'Angleterre a reçu de nous en 1846 pour 35,293,000 francs de tissus de soie, et ce chiffre comprend au-delà de 17 millions de main-d'œuvre. Quant à Paris, qui pourrait compter la multitude d'articles de modes, d'objets de fantaisie dont la fabrication sera paralysée par ces représailles? Ces familles d'ouvriers qui vont rester inoccupées n'auront-elles pas droit d'admission dans les ateliers nationaux, lorsque leur inaction viendra de ce que les hommes dont la mission était de prévoir et de protéger n'ont su faire ni l'un ni l'autre? N'y a-t-il pas d'ailleurs à l'étranger autant d'ouvriers français que d'ouvriers étrangers en France? Si les étrangers traitent nos compatriotes comme nous traitons les leurs, aurons-nous aucun droit de nous plaindre, et ce surcroît de bras oisifs ne retombera-t-il pas aussi par notre faute sur les ateliers nationaux? L'honneur encore plus que l'intérêt de notre pays veut que cet état de choses cesse. La solidarité qui règne dans le sein de la nation entre toutes les professions ne permet pas de laisser le bien-être et l'existence de classes nombreuses d'ouvriers à la merci des goûts des mécaniciens des chemins de fer de Paris pour le privilége ou des jalousies grossières des *Voraces* de Lyon. C'est au gouvernement, dont les inspirations se puisent à d'autres sources, de contenir ces passions basses, et, puisque ceux à qui s'adressait particulièrement son éloquente proclamation du 8 avril (1) n'en ont pas tenu plus de compte que du décret du 24 mars sur l'achèvement du Louvre, l'assemblée nationale ne refusera point les mesures nécessaires pour assurer aux ouvriers étrangers une sécurité dont les nationaux seront les premiers à recueillir les fruits.

(1) Proclamation relative aux travailleurs étrangers. (*Bulletin des Lois*, n° 31.)

Il semble que les finances de la république soient devenues le jouet de quelques écoliers malfaisans; ils nous ruinent avec leurs secrets d'enrichir tout le monde, et, grace à leur habileté, les ateliers nationaux seront bientôt les seuls où l'on offre aux ouvriers des salaires.

L'inquiétude de l'avenir, le discrédit du papier de commerce, entraînaient au mois de mars dernier la rareté du numéraire et l'interruption du travail; mais la solvabilité de l'état pouvait venir au secours de celle des particuliers compromise. Il existait dans la circulation pour 274,533.900 francs de bons du trésor; cette valeur était admise dans toutes les transactions; il ne s'agissait, pour lui faire faire temporairement l'office de la monnaie, que de la rendre plus acceptable et plus mobile. Bien loin de là, les décrets des 16 et 28 mars l'ont paralysée entre les mains de tous les détenteurs. Le premier les déclarait échangeables contre des rentes 5 pour 100 au pair, qui ce jour-là même étaient à 69, ou remboursables à six mois, ce qu'on savait bien ne pas pouvoir tenir; le second leur ôtait, au détriment des accepteurs, jusqu'aux garanties conférées par le droit commun aux moindres effets de commerce. Ainsi, au moment où il importait le plus de faciliter la circulation, un capital de 274 millions, qui, dans des circonstances si graves, pouvait en devenir le principal aliment, était frappé d'immobilité par le gouvernement lui-même. Au lieu de ces mesures inintelligentes, pourquoi ne pas offrir aux titulaires de bons nominaux de les changer contre des bons au porteur, fractionnés comme les billets de banque et portant avec soi leur intérêt? C'eût été la réalisation la plus simple et la plus acceptable d'un système accueilli du public avec une faveur marquée, et si le gouvernement, au moment où il augmentait toutes les dépenses, s'était abstenu de démolir, au profit d'une popularité passagère, le revenu public, aucune valeur n'aurait été plus recherchée que celle-ci. Aurait-on voulu ajouter au crédit qu'a toujours assuré aux bons du trésor la bonne administration des finances? Les moyens s'offraient en foule : on pouvait les admettre en compensation des dettes de certaines compagnies de chemins de fer envers le trésor, qui n'aurait rien perdu à ce mode de remboursement, puisqu'en l'état il ne saurait être payé; on pouvait les recevoir en paiement d'immeubles, tels que les fermes du domaine de la couronne, qu'il y aurait tant d'avantages à mettre dans le commerce; on pouvait enfin prévenir la dépréciation du capital par l'élévation temporaire de l'intérêt. Par ces mesures, et d'autres encore, toute la valeur des bons du trésor se serait maintenue, et l'entrée de fonds nouveaux dans la dette flottante aurait balancé la sortie des remboursemens demandés.

Il est permis de croire, malgré la personne en qui l'on devait le moins s'attendre à rencontrer un détracteur des bons du trésor, que le crédit de cette valeur importe encore plus à la masse des travailleurs

que le remboursement même des fonds des caisses d'épargne. Les dépôts que fait le pauvre dans ces caisses sont, en effet, pour lui un placement, une réserve, et non pas un moyen de travail. Ce fonds ne lui revient que par un long circuit, tandis que l'aliment de son activité, son instrument de travail, est le capital qui circule dans l'industrie. La disponibilité immédiate de l'un lui importe donc beaucoup moins que celle de l'autre. Il n'y aurait toutefois eu que de l'avantage à offrir aux créanciers des caisses d'épargne qui l'auraient souhaité les mêmes conditions qu'aux porteurs de bons du trésor, et à retenir leurs fonds par un accroissement du taux de l'intérêt. Cela était à la portée de tout le monde. Le gouvernement provisoire a préféré déclarer le 7 mars, AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS, que, *de toutes les propriétés, la plus inviolable et la plus sacrée, c'est l'épargne du pauvre;...* que *ce n'est point par des paroles, mais par des actes, que le gouvernement veut répondre à la confiance des créanciers de l'état;* que *garantir la propriété que les travailleurs ont acquise à la sueur de leur front ne suffit pas,* qu'*il faut* LUI DONNER UNE PLUS GRANDE VALEUR (1)..... et, le surlendemain de ces promesses, on a fait connaître que sur 355,087,717 francs déposés aux caisses d'épargne, il restait disponibles 65,703,620 francs, et que quant aux 286,348,097 francs restans, ils pourraient être REMBOURSÉS partie en bons du trésor déjà frappés d'une énorme dépréciation, et partie en rentes 5 pour 100 au pair, quand le cours en était à 72 (2). Cette acception du mot *rembourser* n'est pas celle du Dictionnaire de l'Académie, et les travailleurs, charmés des paroles du 7 mars, ne comptaient probablement pas sur cette manière de *donner une valeur plus grande* à leur propriété. Cependant, à ne considérer la mesure que sous le point de vue financier, elle impose au trésor, par les ateliers nationaux, bien plus de charges que n'en eût imposé le maintien du crédit des caisses d'épargne. Depuis que les sociétés sont constituées et que les hommes travaillent, l'année a ses temps de labeur et ses temps de repos; les ouvriers tiennent, aussi bien que les laboureurs, compte de la durée des jours et de la température des saisons.

> Venturæque hyemis memores, æstate laborem
> Experiuntur...

Tel est l'ordre de la nature; les travaux de l'été subviennent aux besoins de la morte saison; les intermittences d'activité et de stagnation se compensent, et la caisse d'épargne est le réservoir qui reçoit ou qui donne suivant la prépondérance des ressources ou des besoins. Le discrédit que jette sur l'institution le décret du 9 mars est fait pour envoyer tel jour de l'année, sur la place publique, l'ouvrier qui, faute

(1) Arrêté du gouvernement provisoire. — *Bulletin des Lois*, n° 6.
(2) Décret du gouvernement provisoire du 9 mars. — *Ibid.*, n° 8.

d'un gardien fidèle pour ses économies, les aura dévorées ou perdues. Dans une des courses que j'ai faites aux ateliers nationaux, j'ai entendu une pauvre femme, tenant deux enfans par la main, s'écrier douloureusement, à la vue des distractions auxquelles on s'y livrait : « On ferait bien mieux de nous rendre l'argent que nous avons mis aux caisses d'épargne que de le donner à tous ces fainéans! » Ce cri exprimait une vérité profonde, et contenait plus de vraie science économique que beaucoup de décrets anciens et nouveaux.

Il n'a pas manqué, depuis quatre mois, de journalistes et de parleurs excitant le peuple contre les riches qui cachent leur argent. Nous avons aujourd'hui infiniment moins de riches et de richesses qu'au commencement de l'année : les fortunes fondées sur le crédit, celles qui alimentent immédiatement le mouvement industriel, se sont évanouies, et nous faisons l'expérience qu'avec toute la bonne volonté du monde de se les partager, on ne peut que les anéantir; mais, indépendamment de cette triste vérité, il est constant qu'une masse énorme de capitaux s'est resserrée ou a émigré. Ce dernier parti est celui qu'ont notamment pris les capitaux étrangers qui affluaient sur la place de Paris. La loyauté dont fit preuve le gouvernement en 1814 et en 1815 les attira de tous les coins de l'Europe, et depuis lors ils ont repris le même chemin toutes les fois que nous avons ouvert des emprunts ou construit des chemins de fer. Ils s'engageaient avec une égale sécurité dans une multitude d'entreprises particulières. Si ce mouvement s'est arrêté, si les capitaux français se sont éclipsés, si la confiance s'est retirée du gouvernement et par suite des individus, à qui la faute? Pour répondre, il n'est pas même nécessaire de recourir aux discours insérés au *Moniteur;* il suffit du *Bulletin des Lois*. En soixante-neuf jours de durée, indépendamment d'une quantité de mesures créant des dépenses indéterminées, dont quelques-unes, celles des colonies, par exemple, se compteront par centaines de millions, le gouvernement provisoire s'est ouvert, sur le seul exercice de 1848, pour 206,183,035 francs de crédits extraordinaires. Une pareille assertion a besoin d'être justifiée. Voici, par numéros d'ordre et par dates, le détail de ces crédits insérés au *Bulletin des Lois*.

10.	Février	24.	Dégagement des effets déposés aux monts-de-piété pour prêts de 10 fr. et au-dessous.	Mémoire.
19.	—	26.	Adoption des enfans des combattans morts en février. .	Id.
20.	—	25.	Vivres. — Pain pour la garde nationale.	Id.
21.	—	25.	Vivres. — Viande et vin pour la garde nationale et les citoyens dans le besoin.	Id.
62.	Mars	5.	Allocation de 25 fr. par jour à chaque représentant. . .	Id.
77.	—	7.	Élévation de l'intérêt des caisses d'épargne de 4 à 5 pour 100.	Id.
113.	—	7.	*Guerre*. Fortifications de Paris et constructions diverses.	2,260,000

120.	Mars 16.	*Finances*. Comptoirs nationaux.	60,000,000
146.	— 22.	*Travaux publics*. Construction de la salle de l'assemblée nationale.	250,000
147.	— 22.	*Travaux publics*. Conservation des bâtimens de la couronne.	500,000
155.	— 24.	*Intérieur*. Suppression du travail dans les prisons. . .	Mémoire.
206.	— 30.	*Intérieur*. A-compte sur les dépenses de la garde mobile.	4,500,000
207.	Avril 3.	*Travaux publics*. Ateliers nationaux.	3,000,000
210.	Mars 28.	*Intérieur*. Création de dix-huit cents hommes de garde civique.	Mémoire.
213.	Avril 4.	*Commerce*. Commande de cent trente mille écharpes et de quarante-trois mille drapeaux à la fabrique de Lyon.	Id.
223.	— 7.	*Instruction publique*. Création de onze chaires au Collége de France.	Id.
229.	— 12.	*Intérieur*. Dépenses de sûreté générale.	500,000
242.	— 4.	*Guerre*. Achat de 15,865 chevaux.	9,659,000
258.	— 15.	*Affaires étrangères*. Fonds secrets. . . . , . . .	150,000
259.	— 15.	*Commerce*. Dépenses des manufactures des Gobelins, de Beauvais et de Sèvres.	495,000
272.	— 23.	*Travaux publics*. Ateliers nationaux.	3,000,000
286.	— 24.	*Guerre*. Dépenses urgentes et imprévues.	19,887,000
287.	— 24.	*Guerre*. Dépenses urgentes et imprévues.	4,280,000
288.	— 26.	*Travaux publics*. Travaux à la colonne de juillet. . .	29,000
292.	Mars 24.	Achèvement du Louvre.	Mémoire.
296.	Avril 27.	*Marine*. Abolition de l'esclavage dans les colonies, sauf indemnité.	Id.
297.	— 28.	*Intérieur*. Cérémonie du 20 avril.	75,000
298.	— 29.	*Intérieur*. Dépenses des musées.	798,000
302.	— 27.	*Marine*. Vieillards et infirmes des colonies.	Mémoire.
303.	— 27.	*Marine*. Instruction publique aux colonies.	Id.
305.	— 27.	*Marine*. Ateliers nationaux dans les colonies. . . .	Id.
306.	— 27.	*Marine*. Ateliers de discipline dans les colonies. . . .	Id.
322.	Mai 2.	*Finances*. Pensions d'employés réformés.	Id.
328.	— 3.	*Finances*. Nouveaux coins des monnaies.	Id.
329.	— 3.	*Finances*. Démonétisation et refonte des monnaies de cuivre.	Id.
332.	— 3.	*Finances*. Pensions militaires.	1,850,000
333.	— 3.	*Guerre*. Dépenses urgentes et imprévues.	80,119,419
340.	— 3.	*Marine*. Substitution des capitaines de frégate aux capitaines de corvette.	Mémoire.
346.	— 3.	*Finances*. Liquidation de l'ancienne liste civile. . . .	500,000
347.	— 3.	*Finances*. Dépenses du domaine privé.	500,000
351.	Mars 25.	*Finances*. Dépenses du gouvernement provisoire. . .	10,000
352.	— 28.	*Finances*. Perception de l'impôt de 45 centimes et remboursemens.	11,500,000
353.	— 29.	*Finances*. Secours aux combattans de février. . . .	10,000
354.	Avril 3.	*Finances*. Commission du Luxembourg. Personnel. .	30,000
355.	— 4.	*Finances*. Liquidation de l'ancienne liste civile. . . .	400,000
356.	— 6.	*Finances*. Dépenses de l'ancienne chambre des députés.	18,743
357.	— 19.	*Finances*. Idem. . . .	56,257
358.	— 19.	*Finances*. Dépenses de l'ancienne chambre des pairs.	30,000

359.	Avril 19.	*Finances.* Commission du Luxembourg. Matériel. . .	38,000
365.	Février 29.	*Finances.* Emprunt grec.	522,019
369.	Avril 22.	*Marine.* Création d'un tribunal musulman à Saint-Louis.	Mémoire.
370.	— 29.	*Finances.* Dépenses des forêts de la couronne. . . .	178,616
416.	Mai 2.	*Finances.* Restitutions d'amendes.	1,077,000

Si le gouvernement provisoire faisait, en compensation, quelques économies insignifiantes, il désorganisait, dans le seul intérêt de sa popularité, témoin sa suppression des exercices en date du 25 mars, sur laquelle il a déjà fallu revenir, et son abolition de l'impôt du sel prononcé le 2 mai pour l'année 1849, il désorganisait, disons-nous, le revenu public. Le chemin sur lequel il a marché conduit droit à la banqueroute, et la circonspection des capitalistes a dû se mettre au niveau de son imprudence. Il a détruit, par ses projets sur les chemins de fer, le peu de confiance qui pouvait rester. Ces grandes entreprises se sont exécutées par le large concours des capitaux étrangers, et lorsque, sur la foi promise, ces capitaux se sont immobilisés sur notre sol, nous sommes peut-être à la veille de voir toutes les conventions violées pour satisfaire l'avidité des demandeurs de places de la révolution de février. Quand le crédit public est si audacieusement attaqué par ceux qui devraient en être les gardiens, il ne suffit pas, pour rappeler le crédit particulier, de demander confiance dans des proclamations, et la seule chose qui pût étonner, ce serait que l'industrie reprît ses travaux et la consommation son cours ordinaire. A qui profite un pareil système d'administration? Quelles folles pensées cache-t-il? Nous ne saurions le dire et nous frémirions peut-être de le deviner; mais, s'il tend à réduire les ouvriers à l'atelier national pour toute ressource et au désespoir pour dernière issue, il atteindra infailliblement son but.

Enfin, ce qui tend surtout à faire de l'atelier national une plaie permanente, ce sont les habitudes et les désordres qui naissent inévitablement de la constitution qu'il a reçue. Si l'on n'y prend garde, aucun ouvrier sorti de ces écoles de paresse et de révolte ne sera plus admis dans aucun autre atelier. A Paris, pas plus qu'à Rouen et Lyon, on ne s'est mépris sur le véritable caractère des ateliers : nulle part ils n'ont été acceptés comme des lieux de travail; si ce n'est que l'aumône y était déguisée, chacun y est venu comme à la porte des anciens couvens de l'Espagne, et ils n'ont, par le fait, introduit parmi nous qu'une nouvelle espèce de mendicité. Mettre cette vérité en relief par des calculs irrécusables aurait dû être le premier acte de la nouvelle administration des ateliers de terrasse de Paris. En rapprochant pour chacun d'entre eux le volume des terres remué des dépenses faites, on aurait fait rougir les ouvriers honnêtes qui ont eu le malheur d'y entrer et soulevé l'indignation de ceux que leur travail, leur prévoyance ou

leurs sentimens en ont tenus éloignés. Après les peines infructueuses qu'a prises le ministre des travaux publics pour obtenir à cet égard, de l'ancienne administration, les renseignemens les plus élémentaires, de simples citoyens seraient mal venus à se plaindre de n'avoir pas les secrets de cette dérisoire organisation du travail. Cependant, en la voyant en fonction, on a pu calculer que sur divers points, où le mètre cube de terrasse devait revenir à 40 centimes, il a coûté 8 francs, et qu'une journée de 2 francs rendait pour 10 centimes d'ouvrage. Un atelier qui, placé dans le service du génie militaire, a été complétement affranchi d'un certain ordre d'abus, celui du Champ-de-Mars, a déplacé environ 120,000 mètres cubes de terre; ce travail aurait coûté, fait par des soldats, 45,000 francs, et, fait à l'entreprise par des ouvriers civils, 80,000 francs : à compter le temps qu'il a duré et les 3,000 hommes employés, la dépense effective ne peut pas être au-dessous de 400,000 francs. Il est juste de dire que cet atelier, indépendant de la direction de Monceaux, n'avait de jeux de loto ni de dominos en permanence, qu'on n'y prenait pas d'autres distractions que le chant, le tabac et les exercices gymnastiques, qu'il était difficile au même individu d'y figurer à la fois dans trois ou quatre chantiers, et que ce n'était pas celui où s'inscrivaient de préférence les amateurs de cumul occupés ailleurs. A Lyon, les abus ont été plus révoltans. Les ateliers n'ont rien fait, que servir de repaire à des associations qui ont porté la désolation dans toute la cité.

Des hommes réunis dans de pareilles conditions ne peuvent pas se croire appelés à travailler. Quelques-uns s'imaginent avoir à défendre la république, et leur pensée se manifeste dans des œuvres telles que la réponse que tout Paris a vu placarder, le 30 mai, à une opinion émise dans le sein de l'assemblée nationale sur les salaires qu'on obtient en ne travaillant pas; d'autres, ennemis par système de tout ordre et de toute société, prêchent leur science funeste à des hommes simples dont ils pervertissent les instincts honnêtes, et la masse, se soumettant à des meneurs qui l'abusent pour l'exploiter, les suit partout où il leur convient de les conduire. C'est ainsi qu'on a vu, parmi les auteurs de l'attentat du 15 mai, des groupes sortis des ateliers nationaux marcher bannière déployée, sans que la plupart des hommes qui les composaient se doutassent du but vers lequel on les poussait; c'est ainsi que les agitateurs de tous les ordres ont considéré les ateliers comme un instrument docile toujours disponible sous leur main, et l'ont témoigné par les réclamations qu'ont soulevées tous les projets de dissémination des travaux.

Si habitués que nous devions être aux manifestations turbulentes, elles suspendent le travail dans la cité, en éloignent les étrangers, et la part qu'y prennent les ateliers nationaux ôte de la main des véritables

ouvriers le pain qu'ils gagnent à la sueur de leur front. Ceux qu'y conduisent leur mauvais sort et l'interruption de leurs occupations ordinaires y contractent bientôt des habitudes de paresse, et chaque addition que reçoit l'atelier stérile entraîne la désorganisation d'un travail productif. Un salaire médiocre obtenu dans l'oisiveté a pour la plupart des hommes plus d'attrait qu'un salaire élevé gagné par un labeur réel. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on déserte l'industrie laborieuse, qui ne reçoit de la société qu'à la condition de lui rendre l'équivalent, pour l'industrie parasite, qui s'alimente de la substance d'autrui, et que, tandis que l'atelier national est surchargé, il ne soit pas une seule des branches de travail dont subsiste habituellement Paris qui ne demande des ouvriers : chacun peut faire à ce sujet une enquête auprès de son tailleur, de son bottier, de son chapelier, et, quant aux ateliers qui fabriquent pour le dehors, un grand nombre sont obligés, faute d'ouvriers bien plus que de capitaux ou de crédit, de refuser les commandes et de les renvoyer en Angleterre.

A Lyon, on se poste dans l'atelier national pour exiger des salaires inconciliables avec les prix de vente des étoffes; entre les mains de l'association dévastatrice sous laquelle est courbée la ville, l'atelier est devenu une tranchée d'où l'on bat en brèche toutes les manufactures. Cette guerre a plein succès; les fabriques tombent, les capitaux qui les alimentaient s'anéantissent bien plus qu'ils ne s'éloignent; vendue à moitié prix (1), la récolte de soie de cette année passera presque tout entière à l'étranger, et avec elle les quatre-vingts millions de main-d'œuvre nécessaires pour la façonner. Ainsi l'atelier national d'aujourd'hui promet de grossir celui des saisons qui vont suivre.

Des résultats analogues se produisent déjà de tous côtés, et, à mesure que nous avancerons dans cette carrière funeste, on verra la désorganisation des travaux féconds correspondre à l'organisation des travaux stériles et s'étendre comme une lèpre, jusqu'à ce que le pays épuisé ne puisse plus soutenir aucun de ces derniers. Il ne saurait en être autrement. Un atelier d'où il ne sort aucune valeur échangeable, qui ne crée aucun capital reproductif pour la société, dans lequel le revenu public s'anéantit au lieu de s'immobiliser, a pour effet inévitable de tarir autour de lui toutes les sources de prospérité, et les ouvriers qui le peuplent ressemblent à ces moines qui ne faisaient d'autre travail que de creuser leur tombe. Toute la différence est que les moines savaient ce qu'ils faisaient, tandis que les ouvriers l'ignorent.

Les ateliers nationaux pouvaient apprendre aux ouvriers une chose

(1) Le kilogramme de cocons, qui vaut ordinairement 4 francs 50 cent., s'est vendu cette année 2 francs 10 centimes.

bonne, une seule, c'était l'avantage de la vie en commun. La complication de misères amenée par la mauvaise récolte de 1846 et par la désastreuse inondation qui suivit fit établir, pendant l'hiver, des ateliers de secours sur diverses routes du département de la Loire : ces ateliers n'étaient pas dirigés par un socialiste, régénérant le monde avec sa plume, mais par un socialiste pratique, M. Boulangé, aujourd'hui ingénieur en chef du Bas-Rhin. Il résolut de nourrir les ouvriers comme les soldats, avec de bon pain, de la viande, et, grace à l'économie du ménage commun, ils vécurent beaucoup mieux et à meilleur marché qu'isolés. Une meilleure exécution des travaux, un bien-être passager, ont été les moindres résultats de cette mesure : la véritable utilité de cette expérience a consisté dans les idées nouvelles qu'elle a semées parmi ceux qui l'ont faite. Il ne paraît pas que, dans le nombreux et savant état-major des ateliers de Paris, il se soit trouvé personne pour conseiller d'en faire autant.

Avant d'indiquer succinctement quelques-uns des moyens de dissoudre de si malfaisantes associations, il n'est pas inutile de dire encore un mot des ateliers nationaux de Paris. A la différence de ceux de Lyon, de Rouen et d'une multitude d'autres villes, qui ne ruinent qu'elles et les réduisent, par l'impossibilité de pourvoir aux dépenses municipales, à la misère, à l'insalubrité et au désordre des villes du moyen-âge, ils sont à la charge du trésor public et en tirent 180,000 fr. par jour. Le système suivi aura bientôt élargi cette plaie; 50,000 autres ouvriers demandent la solde, on va voir pourquoi nous ne disons pas l'entrée des ateliers. En attendant mieux, ils coûtent, sur le pied actuel, un peu plus que tout le personnel administratif et militaire de la marine (1), absorbent presque le produit brut de la taxe

(1) En voici le détail d'après le budget de 1848 :

Chap. I.	— Administration centrale, déduction faite des colonies.	803,810 fr.
III.	— Officiers militaires et civils.	7,614,857
IV.	— Maistrance et gardiennage.	1,767,321
V.	— Solde des équipages et des troupes (49,277 hommes).	29,864,020
VI.	— Hôpitaux.	1,738,240
VII.	— Vivres.	11,959,646
VIII.	— Justice maritime.	91,710
IX.	— Salaires d'ouvriers.	10,300,000
XIII.	— École navale.	103,400
XVII.	— Dépenses diverses.	641,900
XVIII.	— Dépenses temporaires.	100,000
XIX.	— Sciences et arts maritimes.	481,960
	Total. .	65,466,864 fr.

des sels (1), et personne ne peut dire combien de temps les départemens se soumettront à payer des contributions pour l'entretien de pareils établissemens.

Il est résulté du recensement des ateliers nationaux de Paris, fait au milieu du mois de juin, que nous soldions à ce moment 103,500 individus : l'on n'a encore aucuns détails précis sur la division par âges, par origines, par professions, par état civil, de cette masse d'hommes. On paie, cela suffit. Sur ces 103,500 hommes, 8,000 seulement sont employés à des travaux de terrasse sur un espace qui n'en admettrait pas plus de 2,000 dans des ateliers bien dirigés, et ces 8,000 travaillent comme 200. Un atelier de cordonniers fait des souliers qui reviennent à 8 francs, qu'on a revendus 4, puis 6, et, par conséquent, prive de travail son équivalent d'ouvriers libres. Tout le reste reçoit une solde de 8 francs par semaine chez soi, sans autre dérangement que celui d'aller la chercher chaque jour. Le mot d'*ateliers nationaux* est donc à Paris un mensonge, et il couvre l'organisation d'une troupe soldée on ne saurait dire au profit de qui.

Cette troupe est organisée par escouades, brigades, compagnies, bataillons, services et arrondissemens.

« L'escouade est de 10 hommes commandés par un chef, total 11 hommes;

« La brigade comprend cinq escouades et obéit à un chef, total 56 hommes;

« Chaque compagnie, composée de quatre brigades, a un lieutenant, total 225 hommes;

« Pour quatre compagnies, il y a un bataillon commandé par un chef, total 901 hommes;

« Un service comprend trois bataillons ou douze compagnies, total 2,704 hommes en comptant le chef;

« Chacun des arrondissemens, suivant les douze circonscriptions territoriales de Paris, a un chef et comprend un nombre de services variables.

« La banlieue ne forme qu'un seul arrondissement.

« La direction centrale nécessite à elle seule plus de 250 employés de bureaux, installés dans le domaine de Monceaux (2). »

Voilà les faits dans toute leur nudité, et il serait superflu de cher-

(1) La taxe sur les sels a rendu en 1847 :

Perception des douanes.	56,777,000 fr.
— des contributions indirectes. . . .	13,657,000
	70,434,000 fr.

(*Développemens à l'appui du budget des recettes de* 1849, page 100.)

(2) Rapport du 19 mai au ministre des travaux publics.

cher à devancer les réflexions qu'ils suggéreront à chacun. Toute personne un peu au fait, non pas des mystères, mais des misères de Paris, peut affirmer hardiment que sur ces 103,500 individus il s'en trouve au moins 18,000, gens de sac et de corde, repris de justice de tous les degrés, depuis le voleur de la maison de Poissy jusqu'à la plus hideuse écume des bagnes de Brest et de Toulon. Ceux-là sont les dominateurs des travaux, les *moniteurs* de leurs camarades; ils entraînent les ouvriers honnêtes, sont en tête de toutes les émeutes qu'on décore du nom de manifestations, et s'imaginent être les grenadiers d'une armée d'occupation jetée au milieu de la capitale. Il est triste de dire qu'ils ont osé plus d'une fois recevoir, comme s'ils étaient à leur adresse, des témoignages de satisfaction partis de très haut.

La conclusion de ce rapide aperçu, c'est que les plaies dont les ateliers nationaux commencent à couvrir notre territoire ne peuvent être fermées que par des mesures de gouvernement dont tout le régime économique du pays ressente les effets. Quand une lésion locale du corps humain vient des vices ou de l'appauvrissement du sang, la médecine la combat par des remèdes généraux; mais, en attendant ces remèdes, il est une mesure énergique, immédiate à prendre: c'est la dissolution ou tout au moins la dissémination des ateliers de Paris. La chose est peut-être moins difficile qu'il ne semble.

J'ai peine à croire, je l'avoue, à la réalité de l'effectif de 103,500 travailleurs. Quand le général Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie, il constata que les revues sur lesquelles s'effectuait la solde comprenaient 16,000 hommes de plus que les rangs. De semblables dilapidations ont eu lieu dans d'autres temps et d'autres pays, et, sans affirmer que l'administration des ateliers nationaux ait quelques membres aussi peu scrupuleux qu'en comptait l'administration militaire du directoire, il est permis de regarder après elle; elle est entourée de trop de subalternes qu'elle n'a pas choisis pour se croire à l'abri de toute tromperie, et, quand on considère comment s'est fait le recrutement des ateliers et ce qu'il a produit, un peu de défiance est légitime. Une multitude d'infortunés, dont beaucoup sont très respectables, ont été admis à la solde; mais on sait que des brigadiers, lieutenans ou autres agens, ont été chargés de former eux-mêmes leurs brigades ou leurs compagnies. Ils ont enrégimenté leurs hommes, et leurs erreurs sur la moralité du personnel qu'ils sont allés chercher pourraient s'être étendues à la distribution de la solde; bien des gens seraient capables de saisir de pareilles occasions de faire des économies, sous la réserve d'en employer le produit au triomphe de ce qu'ils appellent la bonne cause. Des indices nombreux feraient soupçonner qu'il couve dans le sein des ateliers des mystères dont ceux qui les dirigent avec loyauté n'ont pas la clé.

Il ne s'agit pas d'ailleurs de disperser à l'instant une association de plus de cent mille hommes. Qu'on expulse sans pitié les quinze ou vingt mille misérables qui la déshonorent et l'infectent; ceux-là ne sont pas difficiles à reconnaître; la plupart ont eu affaire à la police, et, quand il ne restera dans les ateliers que de véritables ouvriers, la conduite en sera sans danger, et la dissolution en sera prompte.

L'établissement sévère du travail à la tâche arrêtera, à lui seul, un gaspillage effréné. Le premier effet de cette mesure sera de chasser les oisifs et de rendre à leurs travaux habituels une multitude de braves ouvriers que retiennent des engagemens de camaraderie ou de partis. Malheureusement, il y a loin, par le temps qui court, des paroles aux actes, du décret à l'exécution. On allègue la difficulté de trouver des travaux de terrasse à Paris : on aurait achevé ceux du chemin de fer de ceinture, que recommandaient vivement MM. Marie et Arago, et qui conduisaient à faire, d'une gare à l'autre pour 75 centimes, le transport de la tonne, qui coûte aujourd'hui 4 francs, si l'on n'avait craint de blesser par là les camioneurs de Paris. D'ailleurs, quand il ne se trouve pas d'entreprises rapprochées, l'état ne doit pas plus hésiter à employer au loin les bras qui réclament son secours, que les ouvriers les plus recherchés ne craignent eux-mêmes de franchir de longues distances pour aller, comme ils le disent, *où l'ouvrage commande*. Les chemins de fer fournissent de singulières facilités pour la pratique de ce mode salutaire de dissémination, et il suffit de promener les yeux sur le rayon d'approvisionnement de Paris pour reconnaître mille moyens de féconder notre territoire, réalisables par l'emploi de la pioche, de la bèche et de la brouette, et également profitables aux provinces et à la capitale. Si aucune arrière-pensée politique ne s'était mêlée à l'organisation des ateliers de Paris, si la double condition de la dissémination des travailleurs et de l'utilité des travaux avait prévalu dès le principe, les sommes actuellement dépensées auraient suffi pour vivifier ici la navigation maritime, là pour assainir et rendre à l'agriculture d'immenses étendues de terrain.

Indépendamment des précautions de détail à prendre pour sortir du pas difficile où nous nous sommes fourvoyés, il est indispensable, pour prévenir la ruine dont l'institution des ateliers nationaux menace l'industrie et les finances, d'y régler le prix du travail de manière à ne jamais attirer des hommes réclamés par d'autres occupations; ces ateliers doivent être des refuges contre les calamités publiques, et non des asiles ouverts aux exigences mécontentes.

Résumons-nous :

La révocation du décret du 2 mars et la réparation de l'atteinte stupide qu'il porte à la liberté de travailler;

Une protection énergique étendue sur les ouvriers opprimés par

leurs camarades, sur les ateliers et les établissemens interdits, et particulièrement sur les ouvriers étrangers;

La reconstitution des caisses d'épargne, si malencontreusement détruites par le décret du 9 mars, et des autres établissemens de prévoyance et de secours, tous plus ou moins gravement ébranlés par la marche de l'administration des finances;

Le rétablissement dans le code pénal de l'ancien article 44, qui, au lieu d'interdire au forçat libéré la résidence d'un lieu déterminé et de le laisser libre de parcourir le reste de la France, permettait de l'obliger à une résidence fixe et prévenait l'affluence des condamnés à Paris;

La colonisation de l'Algérie, qui, dès qu'on dotera ce beau pays d'un véritable gouvernement, s'effectuera presque d'elle-même;

Telles sont les premières mesures générales à prendre pour désobstruer les ateliers nationaux.

Les améliorations à introduire dans l'éducation populaire, dans l'économie publique du pays et dans son régime financier, exigent de plus longues méditations. Faisons d'abord les réformes les plus simples; elles nous donneront le temps d'examiner la portée de *l'engagement de garantir le travail à tous les citoyens*, pris le 25 février par le gouvernement provisoire, qui peut-être n'attachait pas à cette promesse si mal tenue et si malheureusement commentée par les faits, plus d'importance qu'à sa déclaration du 7 mars, de n'*exiger* des citoyens *aucun sacrifice extraordinaire*, si promptement suivie du décret de l'impôt des 45 centimes et de celui des créances hypothécaires. Nous reconnaîtrons peut-être alors qu'indépendamment de l'impossibilité de la tenir partout, et de l'injustice de l'appliquer partiellement, la garantie du travail ne serait autre chose qu'une prime à l'incurie, à l'imprévoyance et une dégradation de la dignité de l'ouvrier. Les gouvernemens ne doivent aux individus que la protection et la liberté du travail : tout le reste est chimère, ruine et déception.

Post-scriptum. — Ces pages étaient écrites lorsque les événemens du 23 juin ont éclaté. L'auteur, qui les a suivis pendant cent vingt longues heures dans les rangs de la garde nationale, était loin d'en prévoir toute l'horreur, et, tout en se croyant à peu près au fait des plaies cachées de ce Paris, la tête et l'amour du monde civilisé, il n'imaginait pas que ses flancs recelassent des bandes de bêtes féroces, professant comme une religion le pillage, le viol et l'incendie. Ah! sans doute, un pareil état de choses appelle les méditations du philosophe, de l'homme d'état, du chrétien : malheur à qui sortirait d'un pareil spectacle sans autres sentimens que ceux de la vengeance! mais honte et mépris à qui, cherchant une basse popularité, fléchirait devant la gravité de ses devoirs, et laisserait, après cette leçon, Rome exposée à redevenir la proie des hordes d'Attila!

J.-J. BAUDE.

PUYLAURENS.

QUATRIÈME PARTIE.[1]

XVI.

Antoine de L'Age prenait les choses de haut en voulant rentrer en grace par la seule volonté du roi et malgré l'opposition du cardinal. Ce jeu-là était dangereux; mais, dans les cabales de ce genre, le péril devient un attrait par la grandeur qu'il donne à l'entreprise. Louis XIII aurait tout de suite rappelé son frère, si le ministre, substituant l'intérêt de l'état à ses rancunes, n'eût fait sentir au roi que cette querelle de famille deviendrait le prétexte utile d'un envahissement de la Lorraine. On feignit à la cour de France plus de colère qu'on n'en avait de la fuite de Monsieur, et les troupes reçurent l'ordre de marcher sur Nancy, où elles entrèrent sans rencontrer d'obstacle.

Gaston d'Orléans et ses amis s'étaient retirés à Bruxelles. L'infante d'Espagne les y reçut avec plus de magnificence encore qu'à leur premier voyage. Le prince eut quinze mille livres par mois pour l'entretien de sa maison, ce qui était alors une somme considérable. On distribua aux gentilshommes français des chaînes d'or avec des médailles au portrait du roi d'Espagne. Le trésorier de l'infante donna des secours aux officiers nécessiteux. Ces libéralités mirent en joie la petite cour de Monsieur. N'ayant point de présens à faire en retour de cette géné-

(1) Voyez les livraisons des 15 mai, 1er et 15 juin.

rosité, les réfugiés payèrent en monnaie de galanterie. Le prince donna l'exemple en se déclarant le serviteur de la fille du comte Colonia. Il n'y eut bientôt pas une fille d'honneur de l'infante qui n'eût un adorateur dans la suite de Monsieur, et, pour obéir à cette mode, Puylaurens rendit ses hommages à la beauté de Mlle de Chimay. Depuis le premier séjour de Gaston d'Orléans à Bruxelles, les dames espagnoles avaient appris à parler français. Les vers, le phébus, les violons, allaient grand train, et il ne se passait pas de nuit sans une quantité de sérénades.

L'étiquette d'Espagne étant la plus sévère du monde, l'infante ne craignait rien pour ses filles d'honneur. Grace à la hauteur des murs du palais, l'amour se faisait à distance, et les soupirans ne causaient avec leurs belles qu'aux heures de réception devant tant de témoins que les mères pouvaient dormir en toute sécurité. Une demi-douzaine de duels animèrent ces galanteries. Hormis le baron de Vaucelas, qui se laissa vendanger par un coup de maladresse, il n'y eut que des égratignures, et les rivaux firent amitié ensemble après ces différends, dont la moitié furent accommodés par Monsieur. L'infante s'amusait de ces folies, et, si M. le cardinal eût voulu rabattre un peu de sa raideur, il aurait pu profiter des succès de la jeunesse française en pays étranger pour faire sa paix avec l'Espagne par l'entremise de Monsieur.

Mlle de Chimay, toute fraîche débutante, avec une grande beauté et un cœur neuf, où les émotions commençaient à remuer comme des oiseaux éclos de la veille, s'essayait doucement à causer avec Puylaurens. La princesse sa mère, personne de sens et d'esprit, demeurait en tiers dans les conversations. Comme elle voyait bien que ces amours n'étaient qu'un badinage, elle ne s'en inquiétait point, et son indulgence reposait sur une amitié dont Puylaurens lui avait trop de reconnaissance pour songer à la tromper. Les violons que le favori de Monsieur envoyait le soir sous les fenêtres jouaient pour elle comme pour sa fille. Sauf trois ou quatre bouquets et autant de rubans que la demoiselle jeta par une jalousie élevée de trente pieds, Puylaurens ne tira d'autre profit de ses promenades nocturnes que du froid sur les épaules et la satisfaction de se dire favorisé par une belle personne; mais il n'en souhaitait pas davantage.

Au milieu des délices de Bruxelles, la discorde trouva le moyen de se glisser parmi les ennemis du cardinal. La reine-mère, qui commençait à vieillir, ne se gouvernait plus que par les conseils du père Chanteloup, le plus étrange confesseur qu'ait jamais pris une femme dévote. Ce prêtre, perclus de la goutte, était cependant plein de violence, avec une ame scélérate et une physionomie forcenée. Marie de Médicis et son directeur, dont la haine ne voulait point d'accommodement avec le cardinal, accusèrent Puylaurens de négocier sans leur participation, et ils ne se trompaient pas, car Monsieur entretenait secrètement une

correspondance avec le roi son frère. Le père Chanteloup envoya en France un estafier à ses gages avec la commission peu chrétienne d'assassiner le cardinal. Cet homme manqua son coup, et l'on sut à la cour de France que Gaston d'Orléans s'était brouillé avec sa mère pour s'être opposé à ce guet-apens. Mme de Phalsbourg, qui ne pardonnait pas à Puylaurens le tour pendable qu'elle lui avait joué, ni les mensonges qu'elle lui avait faits, se joignit au père Chanteloup. Le duc d'Elbeuf l'y accompagna, et Le Coigneux, jaloux de l'autorité d'Antoine de l'Age, passa dans le parti de la reine-mère.

De leur côté, les Espagnols murmuraient. Monsieur, disaient-ils, s'apprêtait, pour prix des libéralités de l'infante, à ne laisser en Flandre que ses vieux habits. Un soir, on tira sur Puylaurens un coup d'espingole qui ne l'atteignit pas, mais dont une personne de sa suite fut blessée. Le marquis d'Aytone, gouverneur de Bruxelles, tout en faisant grand bruit de cette affaire, ne rechercha point l'assassin, qui était payé par le père Chanteloup. La police secrète de M. le cardinal porta ces nouvelles en France, et l'explosion de cette espingole eut un retentissement favorable jusqu'au château de Saint-Germain.

Un jour, Gaston d'Orléans reçut une lettre entièrement écrite de la main du roi : « Mon frère, écrivait Louis XIII, j'apprends avec effroi qu'il n'y a plus de sûreté pour votre personne chez les étrangers. Revenez auprès de vos véritables amis. Je ferai grace à vos serviteurs, et je vous rends dès à présent la tendresse que je vous dois. Le chevalier d'Elbeine vous portera des conditions acceptables. »

Le même courrier remit à Puylaurens une lettre de M. le cardinal ainsi conçue :

« Le roi ayant oublié ses sujets de mécontentement, vous pouvez pénétrer jusqu'aux genoux de sa majesté, à couvert sous l'amitié dont Monsieur vous honore. Je suis aise de vous savoir séparé d'une cabale qui ne doit plus espérer de pardon, et je vous félicite d'avoir échappé aux tentatives criminelles de cette cabale contre votre personne. Je vous montrerai peut-être, de façon à vous toucher le cœur en un point sensible, que dans la réconciliation comme dans l'inimitié je ne fais pas les choses à demi. »

Au-dessous de la signature du ministre, Mlle de Pont-Château avait écrit ces mots :

« Mon oncle cherche son bâton de cire d'Espagne et son cachet. Il ne les trouve point, parce que je les ai dans ma poche. Je profite de ce moment pour vous faire savoir que M. le cardinal vient de me prendre par l'oreille en me demandant si je serais bien aise de vous revoir, et si j'aurais pour agréable que vous me fissiez votre cour. Fuyez cet affreux pays où l'on vous tire des coups d'espingole. Signez, promettez, jurez aveuglément, si vous ne voulez que je meure d'ennui, d'inquiétude

et..... Voici M. le cardinal qui m'appelle : je vous dirai plus tard ce dernier mot qu'il ne m'a pas laissé le temps d'écrire. »

Ce n'était pas la crainte des coups d'espingole qui faisait souhaiter à Antoine de l'Age de rentrer en France. L'amour lui soufflait mille raisons plus persuasives que celles de l'ambition. Marguerite de Pont-Château s'ennuyait de cette vertu de tragédie qui tenait son amant à cent lieues d'elle. Puylaurens attendit le projet de traité de M. le cardinal, résolu à le signer sans discussion. Quels furent son étonnement et sa joie en y découvrant des conditions plus douces qu'il ne devait raisonnablement l'espérer! Une estafette, qui le réveilla au milieu de la nuit, lui remit un papier sur lequel il trouva ces clauses dictées à M. de Chavigny par le ministre :

Traité secret entre son éminence Armand Duplessis, cardinal, duc de Richelieu, et Antoine de L'Age, marquis de Puylaurens, premier chambellan de son altesse royale Monsieur.

1° M. le cardinal, ayant à cœur de témoigner à Puylaurens sa bonne volonté et le plaisir qu'il éprouve de la réconciliation complète et définitive ménagée par ledit Puylaurens entre le roi et Monsieur, lui rend son amitié sans aucune réserve.

2° En signe de cette amitié, M. le cardinal promet à Puylaurens de le faire nommer duc et pair du royaume, au premier service qu'il rendra au roi.

3° Puylaurens, ayant exprimé en diverses rencontres une inclination tendre pour mademoiselle de Pont-Château, la cadette, cousine de son éminence, M. le cardinal approuve ce penchant et permet audit Puylaurens d'en espérer des suites favorables à ses désirs.

4° En retour de ces graces signalées, Puylaurens s'engagera, sur sa vie et son honneur, à découvrir au roi, sans qu'on ait besoin de l'y inviter, ce qui pourrait être entrepris contre le service de sa majesté et le bien de l'état; enfin, ledit Puylaurens promet de faire tout ce qui sera honnêtement possible pour déterminer Monsieur à laisser rompre son mariage avec la princesse Marguerite de Lorraine, à moins que le roi ne vienne à se relâcher de sa sévérité sur cet article.

Sans tarder d'une minute, Antoine de l'Age écrivit au bas de ce traité son acceptation dans les termes suivans :

« Pénétré de reconnaissance des graces du roi et des faveurs de M. le cardinal, je demande pardon à sa majesté de mes fautes passées. Je m'engage sur ma vie et mon honneur à remplir scrupuleusement les conditions de l'article 4, en insistant sur ces deux mots qui s'y trouvent consignés : c'est *au roi lui-même* que je découvrirai ce qui pourra être médité contre son service, et je tenterai ce qui sera *honnêtement* possible pour la rupture du mariage de son altesse royale. »

Puylaurens venait, tout palpitant d'aise, d'apposer sa signature, lorsque Monsieur l'envoya chercher. Ce prince, à demi chaussé, bondissait au milieu des ténèbres. Son traité avec le roi n'était pas moins favorable que celui de Puylaurens. On lui rendait sa position à la cour, ses apanage, pensions et gouvernemens; on accordait grace entière à tous ses serviteurs, excepté Le Coigneux. La seule condition imposée était que Monsieur souffrirait patiemment une consultation de docteurs en Sorbonne sur la validité de son mariage, dont le roi promettait de ne poursuivre la nullité que dans les formes accoutumées pour les autres sujets du royaume.

Il ne fallait plus à Gaston d'Orléans qu'un peu de discrétion et de prudence pour se tirer des mains des Espagnols; mais les gens faibles agissent toujours d'une façon imprévue à chaque rencontre. Au lieu de se tenir en repos et d'attendre l'occasion de rentrer en France, Monsieur voulut aller chez le gouverneur de Bruxelles pour y étudier les dispositions des autorités à son égard. Le bon papier qu'il avait dans sa poche lui donnant une émotion qu'il ne pouvait dissimuler, sa langue ne se contenait plus. Il débuta par faire cent plaisanteries contre le cardinal et le roi. Effrayé de sa propre imprudence, il voulut prendre un ton plus sérieux, et s'avisa de parler d'une nouvelle guerre; il s'engageait, si le roi d'Espagne le voulait aider, à pénétrer jusqu'à Paris, à renverser M. le cardinal et reléguer Louis XIII dans un couvent. Les regards défians des vieux politiques espagnols le troublant davantage à mesure qu'il s'égarait, la peur le poussait plus avant dans le précipice. Il en vint jusqu'à proposer de signer, séance tenante, un traité avec l'infante. Le marquis d'Aytone saisit aussitôt l'occasion, offrit la plume à Monsieur, et le pria de mettre lui-même par écrit les clauses de ce traité. Le prince, pris au piége, n'osa point reculer. Il se plaça devant le bureau du gouverneur, et se mit à écrire un projet de traité si violent, que sa majesté catholique n'aurait pu rien souhaiter de mieux. Il demandait douze mille fantassins et trois mille cavaliers, deux compagnies de maîtres volontaires, la somme d'un demi-million de livres pour le jour de l'entrée en campagne, et promettait en échange des avantages qui auraient causé la ruine de la France, si cette folie n'eût pas été d'une exécution impossible. Puylaurens arriva par hasard chez le marquis d'Aytone au moment où Monsieur accordait sans difficulté la renonciation de la couronne de France à ses droits sur une partie du Roussillon, ainsi qu'à ses prétentions nouvelles sur la Lorraine. Il demeura stupéfait en écoutant ces sottises incohérentes, et le prince, tout honteux d'une faute aussi grossière, regardait son favori avec des yeux égarés.

— Vous venez à propos, dit le gouverneur à Puylaurens; il manque dans ce traité une clause qui vous concerne. Le roi, mon maître, saura

votre passion pour Mlle de Chimay, et vous fera de belles conditions pour vous fixer dans ce pays.

Puylaurens demanda la permission de jeter un coup d'œil sur le projet de traité. A peine l'eut-on remis entre ses mains, qu'il le déchira sans s'émouvoir.

— Tout ceci, dit-il, n'est pas assez mûrement réfléchi, et surtout ne doit pas être écrit de la main de Monsieur.

Le gouverneur échangea quelques mots en espagnol avec les seigneurs qui l'entouraient, et puis, s'adressant à Gaston d'Orléans :

— Votre altesse, lui dit-il, a reçu de bonnes nouvelles de France, à ce qu'il paraît. Je me réjouis de la savoir réconciliée avec le roi son frère.

Monsieur eût voulu, dans ce moment, se jeter tout armé dans un abîme pour y cacher sa confusion. Il allait protester de sa bonne foi et se plonger encore dans le mensonge; mais Puylaurens le saisit par le bras et l'emmena malgré lui. Le soir, la police espagnole rôdait autour du palais de Monsieur, et l'ordre était envoyé à la poste de ne donner de chevaux à aucun Français. Trente estafiers payés par Le Coigneux, Chanteloup et Mme de Phalsbourg, cherchaient Puylaurens, résolus à le poignarder en place publique, partout où ils le rencontreraient. Tel était l'heureux effet des finesses de Gaston d'Orléans.

Une fuite précipitée devenait donc absolument nécessaire, et la faute que Monsieur venait de commettre rendait ce parti difficile et périlleux. Le 8 octobre au matin, le prince envoya proposer au gouverneur de chasser le renard avec lui. Le marquis d'Aytone n'osa refuser de laisser sortir les équipages de chasse; mais il répondit qu'il avait affaire à son gouvernement, et qu'il tiendrait compagnie à Puylaurens, tandis que Monsieur serait à la campagne; autant eût valu dire que M. de L'Age demeurerait à Bruxelles pour y servir de caution. Gaston embrassa son favori, persuadé qu'il ne le reverrait jamais, et partit enchanté de montrer ses talons à la capitale des Flandres espagnoles.

Dès neuf heures du matin, le bruit courait déjà de l'évasion des Français. Cependant le capitaine La Pistole vint à la hâte avertir Puylaurens qu'on pouvait tenter de sortir de la ville à la faveur d'une parade militaire. Antoine de L'Age monta à cheval, suivi du capitaine seulement, et traversa de l'air le plus tranquille tout le beau quartier de Bruxelles. Devant l'hôtel de Chimay, il salua les dames, qui étaient sur leur balcon. La princesse lui fit signe de la main de ne point s'arrêter et de s'enfuir bien vite; Mlle de Chimay lui jeta un mouchoir garni de dentelles, qu'il ne manqua pas d'attacher à son épaule, selon la mode de ce temps-là.

A la porte de Namur était le régiment de royal-infant qui faisait des manœuvres. Les Espagnols remarquèrent parmi les curieux deux per-

sonnes à cheval qui, à la faveur des mouvemens de troupes, passaient devant le front des soldats. Un officier reconnut M. de L'Age et s'écria : — Voilà Puylaurens qui s'échappe!

Il n'y avait plus à hésiter : Puylaurens et La Pistole tournèrent par un sentier de traverse et s'enfuirent au galop. Deux gendarmes du royal-infant cherchèrent à couper le chemin en courant à travers une prairie. Comme le premier de ces gendarmes s'apprêtait à sauter un fossé, Puylaurens lui lâcha un coup de pistolet dans le visage. Le second gendarme, voyant son compagnon tomber le nez en terre, s'arrêta au bord du fossé. Les fugitifs gagnèrent sans autre accident la route de France, et, après une course de cinq minutes à franc étrier, le capitaine La Pistole, hors de danger, arrêta son cheval barbe pour regarder de loin les clochers de Bruxelles en s'écriant : — Hospitalité espagnole, ratafia de Hollande, et vous, blondes servantes des aimables cabarets de Flandre, salut! recevez mes tendres adieux!

XVII.

A partir de ce moment, le destin d'Antoine de L'Age s'élève, et je n'aurais pas entrepris d'écrire son histoire, sans les événemens qu'il me reste à raconter.

Le 21 octobre, Monsieur fut reçu à Saint-Germain par le roi, qui l'accueillit d'un air glacial et ennuyé, en lui disant des paroles qui, dans une autre bouche que la sienne, auraient paru assez tendres. Puylaurens était à Ruel, où l'on attendait Monsieur pour l'heure du dîner. Le prince s'y rendit avec douze de ses gentilshommes, que le ministre avait invités. Quelle journée pour notre héros! D'abord M. le cardinal l'embrasse cordialement et le mène promener dans son jardin. Les grandes eaux jouent, des tables de rafraîchissemens sont dressées sous les grottes, et la symphonie se fait entendre. Avant de passer dans la salle à manger, M. le cardinal dit à Puylaurens avec un sourire amical :

— Vous comptez vos brebis, comme Polyphème, et vous voyez qu'il vous en manque. Je vais faire appeler mes nièces.

Trois jeunes filles, conduites par leurs gouvernantes, s'avancent en rougissant.

— Monsieur, dit le ministre au frère du roi, voici trois minois pour qui je réclame vos bontés. La plus âgée de ces enfans, Mlle Du Plessis-Chivray, n'a pas encore vingt-deux ans. C'est une personne de grande sagesse, comme on le voit à cette bouche en cœur, à ces yeux doux et à ces appas philosophes. M. le comte de Guiche veut lui enseigner quelque chose comme l'art d'aimer, et paraît être un assez bon docteur, puisqu'elle l'écoute patiemment. Mlle Marie de Pont-Château, l'aînée des deux autres, est une dévote qui a voulu rester au couvent jusqu'à

cette heure pour y manger des confitures et apprendre la musique. Son austérité se remarque à ce goût exquis qu'elle met dans ses ajustemens. M. de La Valette, qui l'aime depuis long-temps, lui enseigne un catéchisme de son invention. Quant à la dernière, c'est ma favorite. Avec ses dix-neuf ans, cet œil fripon, ce corsage de guêpe, ces cheveux blonds et cette mine espiègle, elle en sait plus long que moi. Je n'oserais me jouer à vouloir une chose qui ne lui convînt pas, et ne m'aviserais point de lui choisir un mari. Qu'elle s'arrange à sa guise. Si Puylaurens veut bien la mener à table et s'asseoir auprès d'elle, je le prie de lui donner quelques avis sur le choix d'un époux, car je le crois d'excellent conseil en ces matières. Maintenant, allons dîner. Votre altesse aime le bon vin; je lui offrirai le meilleur de ma cave.

Le luxe est fort grand dans la maison du cardinal-duc. La table est servie avec une magnificence royale, et les maîtres-d'hôtel, tout galonnés d'or, le bâton à la main et l'épée au côté, marchent devant les viandes, comme chez les princes du sang. Monsieur se récrie de la richesse des surtouts et de la vaisselle.

— Je ne suis, dit-il, qu'un pauvre diable auprès de votre éminence, et, quand je m'en retournerai dans mon village, on m'appellera un menteur, si je raconte ces merveilles à mon curé.

Deux coups de vin dans la tête du père Joseph ont disposé le saint homme à la contrition. Il demande capucinalement pardon à son altesse d'avoir entretenu le cardinal dans son obstination à ne rien céder, et voudrait que le dîner fût achevé pour baiser les mains d'un prince qu'il a toujours chéri. Monsieur raille le bon père avec ménagement sur cette tendresse qui vient de se retrouver soudain au fond d'une bouteille. Pendant ce temps-là, Antoine de L'Age cause tout bas avec sa voisine, et, comme il s'attendrit par excès de bonheur, la jeune fille lui demande malignement s'il a bu au même flacon que le père Joseph. Puylaurens s'aperçoit que la beauté de Mlle Marguerite s'est épanouie comme une fleur. Il admire avec ravissement les plus fraîches joues du monde, des lèvres de carmin et des bras d'ivoire.

— Ce sont, dit la jeune fille sérieusement, des objets politiques, puisque je suis l'article troisième de votre traité de paix; il faut les considérer avec respect. Cet article troisième a mis pour vous sa plus belle parure. Le trouvez-vous coiffé à votre goût?

— Il est charmant; je ne vis jamais de beauté si parfaite.

— Oh! mon oncle l'a rédigé avec soin. Cette troisième clause est son chef-d'œuvre. Ne vous dissimulez pas que le quatrième article nous donnera du souci. M. le cardinal se prépare à vous tourmenter un peu. Cette fois, nous abandonnerons les sentimens héroïques pour faire parade de notre complaisance. Vous feindrez d'engager Monsieur à rompre son mariage; le vôtre s'en trouvera mieux. Le chemin par

Bruxelles est trop long pour arriver jusqu'à moi; ne le prenez plus. Si mon oncle devient trop exigeant, l'article troisième est là, qui veillera sur vous. Il sait le moyen d'apprivoiser les prélats. Les rubans roses que vous voyez sur son épaule vous sont destinés.

— Il me semble, dit M. le cardinal, que les enfans s'égaient.

— Laissez, laissez, répond la jeune fille; nous discutons sur les conditions d'un traité politique.

Le soir, les comédiens du Marais viennent représenter une des plus jolies pièces de Colletet dans laquelle le poète Chapelain a mis une tirade admirable en l'honneur du frère du roi. Monsieur fait appeler l'auteur de ce morceau. On lui présente un pauvre homme avec des habits râpés, une perruque mal peignée, une fraise décousue et des bas noirs devenus roux par les intempéries des saisons: mais, sous cette enveloppe malpropre, est le génie du grand Chapelain, et Monsieur tire de son doigt un diamant qu'il offre au favori d'Apollon.

Les rebelles réconciliés sont attendus au Louvre le lendemain, car la reine veut aussi donner une fête à son beau-frère. La foule se presse autour du carrosse de Monsieur dans les rues de Paris. Le peuple regarde avec curiosité ce prince qu'il a vu cent fois, mais dont la gloire a grandi pendant ses malheurs. Combien il faut que Monsieur ait de courage et de force de caractère pour résister si long-temps à la tyrannie d'un ministre inflexible! C'est un héros qui ne souffrira plus qu'on le moleste, et M. le cardinal va rabattre de son despotisme.

Au dîner de la reine, on place Puylaurens auprès de Mme de Chevreuse, qui le félicite de son bonheur et de ses succès avec une grace, une liberté d'esprit et un dégagement parfait de toute arrière-pensée. Les nièces du ministre arrivent au Louvre pour l'heure des violons. Les fiancés ouvrent le ballet, et Puylaurens mène danser Mlle de Pont-Château. A la fin du menuet, les trois jeunes filles détachent leurs rubans et les offrent à leurs galans. Puylaurens se pare des couleurs de sa maîtresse, et il lui est interdit de quitter le rose jusqu'à son mariage. La reine s'amuse de cette cérémonie. Elle sourit au minois espiègle et naïf de l'aimable Marguerite, et, à la fin du bal, sa majesté distribue aux trois jeunes filles des agrafes et des bracelets de diamans.

Monsieur a repris son logement au palais du Luxembourg. Puylaurens, en rentrant dans la chambre qu'il a jadis habitée, y retrouve les souvenirs du temps de son début à la cour. Il s'apprête à se mettre au lit lorsqu'on gratte à la porte, et il voit paraître la figure jaune de Lopez.

— Seigneur, dit l'Abencerrage, un petit mot seulement de la part de son éminence : on vous a régalé, hébergé, caressé depuis deux jours sans interruption. Vous courtisez à loisir une jolie fille que vous aimez et dont la main vous est promise. A ces signes évidens vous re-

connaissez que M. le cardinal vous rend l'affection d'un ami. En retour de ces bontés, il attend de vous un service. Demain commence l'attaque au sujet du divorce de Monsieur; son éminence compte sur votre appui. Si l'affaire réussit, vous êtes époux heureux, et, de plus, duc et pair avant huit jours. Quelle réponse porterai-je à M. le cardinal?

— Tu lui diras que je vais faire ce qui sera *honnêtement* possible pour le satisfaire.

— Recevez mes complimens, monsieur le duc; la semaine qui vient, vous aurez le fauteuil à dos au parlement. Je vous souhaite une bonne nuit.

— Attends un peu, Lopez : voilà trois ans que je te dois cent écus...

— Ne parlons point de cela, monsieur le duc. Je vous ai promis de les venir chercher la veille de votre arrestation; mais, si vous êtes complaisant à M. le cardinal, je vous demanderai mes cent écus le jour où votre fortune touchera si haut que vous serez en un lieu inexpugnable.

Lopez s'évade et laisse Puylaurens dans le trouble et l'inquiétude, comme s'il était possible de prévoir ce que l'avenir renferme.

XVIII.

Si Catilina eût empaillé des oiseaux, ou formé des musées de statues, on peut croire qu'il eût donné moins de peine au sénat romain, et qu'il eût épargné à Cicéron de grands frais d'éloquence. Monsieur et son favori devisaient innocemment, dans le cabinet des médailles, sur la figure de l'empereur Constantin, lorsqu'on annonça l'arrivée des sept docteurs envoyés par le cardinal pour démontrer au prince la nullité de son mariage. Monsieur, un petit balai à la main, secouait la poussière de sa collection. Il fit ouvrir la porte, et les savans à mines orthodoxes exécutèrent leur entrée solennelle comme des médecins en consultation. En tête du cortége était le capuchon politique du père Joseph, puis l'habit noir de M. de Boutillier, puis les visages dévots et argumentateurs des pères Gondrin de l'Oratoire, Maillard, jésuite, Rabardeau, professeur en théologie, Lescot et Isambert, docteurs en Sorbonne.

On apporte des siéges, et ces graves discoureurs forment un arc de cercle menaçant, tendu par les cordes de la logique et du droit écrit. Monsieur, toujours enclin à prendre le côté bouffon des choses, s'assied sur une table, et, se tâtant l'abdomen comme un patient :

— Vous venez à propos, dit-il, car je sens ici des douleurs sourdes, et les secours de la science vont m'être nécessaires. Avez-vous au moins des apothicaires à votre suite?

— C'est à l'esprit de votre altesse, répond le père Joseph d'un air

confit, que nous allons appliquer ce petits remèdes qui le mettront en repos et le soulageront des péchés qui le gênent.

La séance est ouverte : le révérend capucin se jette dans les considérations de haute volée sur les mariages des princes en général, et celui de Monsieur en particulier. Selon lui, la sûreté de l'état est compromise, l'Europe en danger, la chrétienté entière succombe, si le mariage n'est rompu à l'instant. La cour de Rome en comprendra la nécessité; le saint-père ne peut refuser une bulle d'urgence.

M. de Boutillier prend la parole. A son compte, le frère du roi ne saurait contracter une union légitime et valable sans le consentement et l'approbation de sa majesté, surtout lorsqu'il n'existe point de dauphin, et que le susdit frère est l'héritier du trône. Dans ce cas, Monsieur se trouve revêtu des droits du dauphin lui-même, et par conséquent soumis à la même surveillance, assujetti aux mêmes devoirs et à la même obéissance. Le roi conserve sur lui l'autorité d'un père. Or, Monsieur ayant manqué à ce chef de la famille et contracté des engagemens que la tutelle ne lui permettait point d'accepter, ces engagemens sont nuls de droit.

A la suite s'ouvre une admirable dissertation en quatre points avec exorde, proposition, confirmation, preuve et péroraison, d'où il résulte que le mariage de Monsieur est *mariage encombré*, puisque la dot de la princesse n'est point clairement établie, ou qu'elle a été dissipée dans les dépenses de la guerre. Le mariage mérite encore le titre accablant de *présumé*, frappé du blâme d'Honorius III, jusqu'au moment de la seconde célébration, et par conséquent entaché de concubinage aux yeux de l'église durant l'espace d'une année. Il est encore mariage à *la Gomine*, c'est-à-dire sans bénédiction nuptiale authentique, jusqu'à ladite seconde célébration; mais cette seconde célébration a été incomplète, puisqu'il n'y a point eu publication de bans : elle ne saurait donc en faire un mariage *réhabilité*. Bien plus, ce mariage, accablé déjà par tant d'épithètes, ne mérite pas même un nom, et n'a jamais existé, puisque Monsieur était, à cette époque, criminel de lèse-majesté, selon édit du roi vérifié au parlement. Son altesse pourrait dès demain contracter une autre alliance, si elle n'avait pas commis l'imprudence d'écrire au pape pour lui déclarer faussement ce mariage non-existant. Il suffira donc que le prince approuve d'un mot de sa main la lettre que le roi et M. le cardinal enverront *in curià*, pour que le saint-père se prête volontiers à briser ces prétendus liens qui ne sont pas sérieusement formés. On dira par cette lettre que son altesse, étant aujourd'hui dans sa famille et son pays, parle, pense et raisonne librement, tandis qu'elle n'avait point sa liberté en pays étranger, au milieu des ennemis du roi, et dans l'état de rébellion, contumace et lèse-majesté, dont elle est à présent purgée par actes de grace en

bonne forme: et par ainsi ce mariage *encombré*, à la *Gomine*, etc., deviendra immédiatement mariage nul, politiquement, civilement et canoniquement.

— Messieurs, répondit Gaston, je viens d'entendre de si belles choses, que je ne saurais rétorquer tant d'argumens, d'exemples et de démonstrations à la fois. Je réfléchirai sur ces importantes matières. Je me tâterai pour voir si cette purgation que je dois aux actes de grace du roi n'a point suffi à soulager ma conscience, et si je trouve cette conscience *encombrée*, comme mon mariage, il faudra bien avaler les drogues que vous me proposez. C'est à quoi je vais songer avec mon conseiller Puylaurens, qui me servira de garde-malade en attendant l'opération.

Les sept docteurs, enchantés de cette bonne parole, rompent l'arc de cercle, se lèvent, saluent le prince et défilent en procession, s'imaginant déjà porter au cimetière les sentimens et l'amour d'un époux, ensevelis dans son contrat comme dans un linceul. Monsieur ne voulait pas même donner de réponse à cette consultation, qu'il traitait de mascarade; mais Puylaurens le détermina à prendre la chose au sérieux pour contenter le cardinal. Il fut convenu que Monsieur irait respectueusement supplier le roi de ne point exiger son adhésion à une supplique en cour de Rome, qui serait de nature à le déshonorer gratuitement, et qui d'ailleurs était contraire au cri de sa conscience. Puylaurens se chargea de porter la réponse du prince au cardinal. Monsieur et son favori partirent ensemble pour Saint-Germain. Arrivés à Ruel, Gaston poursuivit sa route, tandis que Puylaurens entrait chez le ministre. On ouvrit les portes toutes grandes. M. le cardinal accueillit son futur neveu avec un sourire et lui prit familièrement le bras pour le conduire sur une terrasse.

— Votre éminence, dit Puylaurens, n'espère pas que je lui apporte des soumissions aveugles de la part de Monsieur. Voici d'abord la réponse officielle que je dois prononcer textuellement : « Malgré tout son désir de complaire au roi son frère, Monsieur, en examinant avec scrupule sa conscience, se regarde comme bien et dûment lié à la princesse Marguerite de Lorraine et la considère comme son épouse légitime, jusqu'à ce que son mariage soit déclaré nul par un jugement régulier et canonique. »

— Cela n'est point mal, dit le ministre. Voyons maintenant ce que nous pouvons attendre de l'influence du favori.

— Je m'engage d'abord à empêcher que Monsieur n'agisse en opposition aux demandes du roi au saint-siége. Il vous laissera faire et s'occupera de ses médailles ou de ses plaisirs.

— Fort bien, reprit le cardinal. Il faudra, dans peu de jours, l'amener à écrire quelque petite apostille sur nos dépêches.

— Je ne puis répondre qu'il y consente, mais j'ai obtenu de lui un point important, c'est de traiter l'affaire sérieusement et d'en parler au roi avec respect; car Monsieur allait se moquer des consultations et tourner la chose en dérision, si je l'eusse laissé faire.

— Vous nous rendez un grand service, mon ami, s'écria le cardinal. Comme le capuchon de Joseph et les bavardages des docteurs prêtent au ridicule, nous étions perdus, si Monsieur eût employé cette arme terrible auprès du roi. Je tremble encore qu'il n'aille faire le bouffon.

Ce que M. le cardinal craignait venait d'arriver. Monsieur, oubliant les recommandations de Puylaurens, était entré chez son frère en se tenant l'estomac à deux mains.

— Ah! sire, avait-il dit, ayez pitié d'un pauvre malade à qui vos docteurs ont administré sept potions noires, toutes plus épaisses et plus amères les unes que les autres. Je sens là, sur le côté droit, la médecine du mariage *encombré* qui travaille mes entrailles; de cet autre côté, le mariage *à la Gomine* me fait souffrir mort et passion. Ouf! secourez-moi. De l'eau, des sels, par charité, où je m'en vais rendre l'ame par encombrement et suffocation.

Le roi éclata de rire des grimaces du malade, et Monsieur, encouragé par le succès, commença la représentation fidèle de la scène entière. Il exécuta l'entrée solennelle des docteurs, imita la voix nasillarde du père Joseph, le bégaiement de l'un, le fausset de l'autre, le faux-bourdon d'un troisième, mêlant ensemble les grands mots, les termes de théologie, de droit et d'histoire, de manière à en former un amalgame si incohérent que le roi s'en tenait les flancs de plaisir. Enfin, au moment de la péroraison, le prince, s'adressant au roi lui-même, s'écria :

— Vous voyez donc bien que vous n'êtes point marié, et, si vous persistez à vous croire affligé de la maladie du *conjungo*, nous vous administrerons ces potions à forte dose, tant et si bien que vous en creverez, et alors on verra si vous serez encore le mari de dame Marguerite. Nous démarierons vous, vos parens, vos amis et toute votre cour, si vous murmurez; et que le roi y prenne garde, car nous sommes capables de lui administer une cuillerée de notre médecine dans son potage, et alors adieu son alliance avec la maison d'Espagne! Madame la reine devient demoiselle et vierge par autorité de la science politique, théologique et médicale.

Louis XIII passait sa vie dans une mélancolie silencieuse, dont les accès devenaient tous les jours plus longs : ni la musique, ni les ballets, ni les farces italiennes ne le déridaient, et cependant il eût donné un million à qui aurait réussi à le divertir un instant. Qu'on juge s'il sut bon gré à son frère de l'avoir amusé! La nouvelle de cette scène fut un coup de foudre à Ruel. Le ministre accourut, muni de ses airs

les plus graves et les plus sévères; mais le roi riait en imitant lui-même les mines du père Joseph et de Bontillier.

— Tenez, monsieur le cardinal, dit-il, je suis désarmé. Quelle grace aurais-je à vouloir faire le méchant après avoir applaudi la comédie de mon frère? Laissons cela et n'y pensons plus. C'est chose jugée. Monsieur a gagné son procès à la manière de Gros-Guillaume.

— On ne gagne pas ainsi des procès de cette importance, répondit le cardinal.

— Eh bien! reprit le roi, jugez donc la chose vous-même. Je vous en laisse le soin et vous donne mes pouvoirs. Faites en sorte que je n'aie plus besoin de m'en mêler.

— Je me charge de tout; votre majesté n'aura plus qu'à mettre sa signature sur un écrit.

En retournant à Paris, Puylaurens gronda Monsieur au sujet de sa bouffonnerie, mais le prince répondit que cette scène de tréteaux l'avait élevé de cent coudées.

Le lendemain, le père Joseph arriva au Luxembourg de si grand matin, qu'il trouva Puylaurens au lit.

— Mon cher fils, lui dit-il, M. le cardinal et moi nous avons passé la nuit à écrire. Voici le résultat de nos travaux; c'est une supplique de six pages adressée au pape, et qui fera voir à Monsieur si les consultations des docteurs sont des pantalonnades. La signature du roi et celle du ministre y sont apposées. Le succès dépend de vous à présent. Obtenez de Monsieur qu'il approuve ce mémoire par trois lignes de sa main, et, dans deux mois, son mariage est rompu.

— Vous me supposez, répondit Puylaurens, une autorité que je n'ai point. Si je pouvais changer d'un jour à l'autre ses sentimens du blanc au noir, Monsieur ne serait plus qu'un automate sans volonté, ou un enfant à confier à des gouvernantes.

— Aussi, reprit le capucin, nous regardons l'affaire comme difficile, et c'est pourquoi nous avons recours à vous. Mettez-y le temps. Usez de patience et de ruse. Je vous laisse le mémoire, et vous saisirez le moment propice.

— Je ne vous dissimule pas que je n'espère point réussir.

— Il le faut pourtant. Vous savez que M. le cardinal tient fort à ses idées. Votre fortune, votre mariage, votre duché-pairie, tout dépend de cette entreprise.

— Mais enfin, si je ne réussis point?

— Le cardinal vous en saura mauvais gré. Adieu fortune, mariage et duché!

— Vous avouerez que cela est injuste et cruel.

— Prenez les gens comme ils sont. Service pour service, c'est la devise de M. le cardinal. Adieu, mon enfant; appliquez-vous à cette négocia-

tion; vous touchez au moment solennel où votre étoile doit briller ou disparaître.

Le capucin laissa Puylaurens fort troublé de ces menaces doucereuses. Le mémoire était de la dernière rigueur. A moins de réduire Monsieur au rôle d'un lâche, on ne pouvait espérer de lui faire approuver cet écrit. La perplexité du pauvre Puylaurens fut horrible. Il n'est pas besoin de redire quels intérêts l'engageaient à seconder les vues du ministre.

Monsieur, mauvais gardien de son honneur, l'avait confié depuis si long-temps à son favori, qu'on pouvait abuser de ce dépôt sacré. A force de malice et d'importunités, on aurait pu arracher sa signature, sauf à perdre plus tard sa confiance et son amitié, quand la honte et le regret lui seraient venus; mais, en agissant ainsi, Puylaurens aurait posé sa fortune sur une base infame, et son ame se révoltait à cette pensée; il rougissait en face de lui-même, et finalement, lorsque son parti fut pris de renoncer à cette manœuvre coupable, ses espérances s'envolant une à une, il se mit à pleurer comme un enfant.

Cependant Louis XIII, qui avait pris goût aux plaisanteries de son frère, l'envoya chercher par un écuyer de la petite écurie. Monsieur partit pour Saint-Germain, résolu à se servir amplement de cette arme nouvelle. Le mémoire du cardinal, que Puylaurens lui remit au moment où il montait en carrosse, changea ses dispositions. Le roi s'attendait à des badinages, et, lorsqu'il vit son frère sombre et irrité, cette déception fit tourner sa mauvaise humeur contre le cardinal.

— Ne vous inquiétez point des violences de ce fâcheux, dit-il à Monsieur. Je ne souffrirai plus qu'il nous sépare. Jetez ce mémoire sur ma table; j'aurai soin de l'y oublier. Causons librement en bons frères.

Dans cet instant, la porte s'ouvrit, et M. le cardinal entra. Le roi parut ému; ses joues maigres se colorèrent d'une imperceptible couche de vermillon. Il baissa les yeux devant le regard scrutateur de son ministre. Si le cardinal eût sondé prudemment le terrain, il aurait pu remporter une victoire subite, et, en présence de ces deux caractères faibles, il dépendait de lui que Monsieur passât sous les fourches caudines; mais il se laissa emporter par un mouvement de dépit.

— J'arrive mal à propos, dit-il, et je dérange sans doute Monsieur, lorsqu'il me rendait de bons offices auprès de votre majesté.

L'embarras du roi devint aussitôt de la colère :

— Monsieur se plaint de vous avec raison; je voulais l'entretenir gaiement, comme hier, et, grace à vous, sa gaieté s'est envolée. Faites qu'en venant me voir, il n'apporte pas ici cette noire tristesse; c'est assez de la mienne. Gardez ce gros portefeuille que vous avez sous le bras. Je ne travaillerai point ce matin.

— Je laisse donc votre majesté à ses gais entretiens, répondit le mi-

nistre d'un ton piqué. J'attendrai dans l'appartement de Boutillier qu'il plaise au roi de me recevoir.

— Allez chez Boutillier, dit le roi d'un ton bourru.

Après le départ du cardinal, Gaston d'Orléans fit tous ses efforts pour amuser son frère, et, comme il réussit à le faire sourire deux ou trois fois à grands frais d'esprit, le roi s'écria :

— Qu'il est bon de causer, tandis que M. le cardinal est chez Boutillier!

Au bout d'une heure, on envoya enfin dire au ministre qu'il pouvait venir travailler; mais le capitaine des gardes revint seul, et annonça que M. le cardinal était parti pour Ruel.

— Fort bien, dit le roi en se frottant les mains; il me boude. Vous verrez qu'il aura demain une attaque de goutte. Je connais ces manéges de coquette. Il croit me faire peur, mais il serait bien étonné s'il savait que je prends sa bouderie comme une récréation.

M. de Servien, qui arriva au château, vint dire qu'en passant à Ruel, il avait appris du père Joseph que M. le cardinal s'était mis au lit avec la goutte et un accès de fièvre.

— Bon cela! s'écria le roi, notre récréation durera huit jours. Il faut en profiter. Monsieur mon frère, revenez me voir demain de grand matin, et amenez avec vous Puylaurens. Il n'aime point M. le cardinal; nous nous régalerons tous à médire de lui. Je vous mènerai à la chasse dans les bois de Versailles pour avoir plus de liberté. Ne dites mot de ceci à personne.

XIX.

Le lendemain fut un jour mémorable dans les annales des courtisans. On remarqua au lever du roi un certain mystère, un trouble dans l'étiquette, qui bouleversa les plus fortes cervelles. Hormis M. de Saint-Simon, personne n'avait reçu d'instructions, et le roi s'était mis au lit en feignant d'oublier de donner ses ordres. Étant déjà couché, Louis XIII avait fait appeler le fauconnier, et lui avait commandé de partir pendant la nuit pour Versailles avec ses tiercelets, sans parler de ce projet de chasse. Chose inouie, *le coureur du vin*, chargé des provisions de bouche, n'avait point reçu d'avertissement. Quand Monsieur arriva de Paris avec Puylaurens, le roi, qui s'était habillé et chaussé dans les petits appartemens, après avoir mis en présence de la cour ses habits ordinaires, descendit avec Saint-Simon, au grand dépit de messieurs les porte-manteaux, qui devaient l'accompagner jusqu'au carrosse. On avait attelé les chevaux sur un avis secret du valet de chambre de Nyert. M. de Saint-Simon aurait dû porter sur un coussin le couteau de chasse et les éperons, en sa qualité de grand-écuyer; cependant, par

un scandale incroyable, ces éperons et ce couteau se trouvaient déjà attachés aux talons et au côté du roi. On ne sait comment un pareil désordre avait pu s'introduire dans le service. Monsieur lui-même, tout prévenu qu'il était, demeura stupéfait en voyant son frère sur le perron lui faire signe de rester dans son carrosse, et monter en voiture accompagnée de Saint-Simon seulement. Aux fenêtres du château paraissaient des visages décomposés par l'étonnement et l'indignation. Monsieur était à un quart de lieue de Saint Germain, suivant à toutes brides l'équipage du roi, quand le coureur du vin, averti par de Nyert, faillit s'évanouir en apprenant ce brusque départ. Le malheureux assemblait à la hâte les objets prescrits par son bréviaire : les huit pains, les biscuits, les conserves, le fruit, les quatre pâtés de viande, les serviettes et les flacons de vin. Il pleurait et soupirait en mettant tout cela dans le baudrier de drap rouge. Le *coureur du gobelet* perdait la tête en préparant l'argenterie, les couteaux, les verres et les plats de vermeil. Au lieu de poser son bagage sur la haquenée de la petite chasse, il partit avec un chariot à six chevaux en tremblant d'arriver trop tard pour la collation en plein air.

Le roi était dans les bois de Versailles depuis une heure, et on avait déjà pris, avec les tiercelets, une douzaine de pies et de corneilles, quand les officiers et leur chariot parvinrent au rendez-vous de chasse. L'émotion de ces pauvres gens mit le roi en belle humeur. On servit la collation sur un petit pré. Les convives étaient au nombre de quatre, et il se trouva qu'on avait apporté des provisions pour quinze personnes. Monsieur présenta la serviette à son frère, et ce fut un valet qui goûta les vins, l'échanson chargé de l'*essai* étant demeuré à Saint-Germain. Au dessert, le roi fit un geste de la main, en disant aux officiers de la bouche : — Messieurs, vous pouvez aller.

On comprit alors pourquoi tout ce désordre, et les gens se retirèrent au loin sous un arbre pour se livrer aux conjectures.

— Que de peine il faut se donner, s'écria le roi, si l'on veut dire quatre mots en liberté! Depuis que j'ai à parler en confidence à mon frère, je m'aperçois de mon esclavage. Il y a tant de monde autour de moi, tant d'huissiers ou de gardes derrière les portes, que dans toute ma maison je n'ai pas un endroit pour confier un secret avec sûreté. Cette fois, à moins que les corneilles ne nous écoutent, je crois avoir trouvé le lieu qui nous convient. Savez-vous, Monsieur, qu'il est fort divertissant de conspirer? Je goûte aujourd'hui un plaisir dont vous avez bien souvent joui, vous et Puylaurens. J'ai voulu vous consulter tous deux sur un parti extrême devant lequel j'hésite encore. M. le cardinal se donne les airs de me mettre au défi, en restant à Ruel. Il semble qu'on ne puisse vivre sans lui. Je n'aime point ces façons de maire du palais, et je lui prouverai, s'il continue ce jeu, que je ne suis

pas un roi fainéant. Écoutez bien, mon frère : lors de l'affaire de la succession de Mantoue, mon cousin et allié le duc de Nevers me fit demander mon appui pour soutenir ses droits. J'assemblai le conseil. MM. de Schomberg et de Châtillon étaient de braves capitaines, qui ne reculaient pas devant une guerre sérieuse; cependant tout le monde, dans ce conseil, me détourna d'entreprendre une dépense fort coûteuse et une guerre difficile au-delà des monts pour un état aussi petit et un allié d'aussi peu d'importance que le duché de Mantoue et M. de Nevers. Une seule personne osa me déclarer que l'honneur de ma couronne m'obligeait à tout sacrifier plutôt que d'abandonner un allié fidèle et un prince injustement dépouillé. M. le cardinal est cet homme de cœur qui prit les véritables intérêts de ma gloire. Pensez-vous qu'on puisse se défaire d'un ministre aussi courageux?

— S'il n'y avait besoin que de courage, répondit Monsieur, c'est une vertu commune en France. L'habileté de M. le cardinal sera plus difficile à remplacer.

— Vous voyez pourtant que sans lui j'aurais manqué de courage et de fermeté.

— Sire, demanda Puylaurens, M. le comte de Soissons était-il de votre conseil?

— Non, répondit le roi. M. le comte boudait contre le cardinal et se tenait dans son gouvernement.

— Il vous aurait conseillé la guerre; et MM. de Guise et de Bouillon étaient-ils de ce conseil?

— Pas davantage : le premier se cachait en Provence, l'autre à Sédan.

— Et M. de Montmorency?

— M. le cardinal l'avait envoyé à l'armée.

— Votre majesté remarquera que le ministre a soin d'éloigner les hommes de cœur, aussi avides que lui de gloire et d'éloges. Le duc de Montmorency, avec sa tête chaude, vous aurait engagé à la guerre; MM. de Bouillon et de Guise vous auraient donné le même conseil, en termes plus modérés. M. le cardinal ne voulait point jouer seulement le rôle du sage qui dirige et refroidit les gens passionnés; il s'est arrangé pour être à la fois le conseiller courageux et le modérateur; mais écartez ce jaloux, et votre majesté verra la force, la fermeté, la prudence des gens que ce prélat sait tenir à distance du trône. Un ministre tout-puissant aura toujours cet inconvénient d'attirer à lui les petits et les faibles pour en faire des instrumens, et de briser ou d'éloigner tous ceux qui ne veulent pas s'abaisser devant lui, et qui pourraient rendre par eux-mêmes des services dont la gloire et le profit ne lui reviendraient pas.

— Tu penses donc, reprit le roi, que si nous le laissons à Ruel, nous

trouverons, pour le remplacer, des gens de mérite qu'il étouffe sous sa puissance?

— N'en doutez pas, sire.

— Eh bien! gardez-moi le secret; je vais réfléchir à tout ceci.

Saint-Simon alla chercher messieurs de la bouche et du gobelet. Le service et l'étiquette se remirent peu à peu de leurs malheurs, et au retour à Saint-Germain l'ordre s'était rétabli dans la maison.

Quand M. le cardinal avait la goutte, il dictait, du fond de sa retraite, des ordonnances à Boutillier. Tout à coup les travaux cessèrent. On ne vit plus le père Joseph; aucun écrit ne sortit de Ruel; aucun serviteur de l'éminentissime ne parut au Louvre ni au château. Les flatteurs du cardinal trouvèrent les portes closes. Bois-Robert et Bautru eux-mêmes, ces indispensables témoins de la toilette de leur maître, ne furent plus introduits. On ne savait rien ni de la santé, ni des projets, ni des résolutions de son éminence; une terreur morne régnait sur les visages de tout son domestique. Ses amis se cachaient, et le bruit des cascades d'eau vive troublait seul le silence de sa maison de campagne.

Un matin, en allant au jeu de paume, Puylaurens rencontra Lopez au coin d'une rue. Le More baissait la tête et voulait passer sans être aperçu.

— Tu ne m'échapperas pas, lui dit Puylaurens. Réponds-moi : d'où vient cette étrange immobilité de M. le cardinal?

— Que sais-je, monsieur? peut-être est-il fort malade. Je ne le vois pas plus que les autres.

— C'est impossible. Tes petites confidences ne sont pas interrompues dans ces momens de bouderie.

— Quand son éminence a de l'ennui ou du chagrin, elle n'écoute plus avec goût mes historiettes. Monsieur le marquis, ce serait plutôt mon tour de vous demander des nouvelles. Dit-on au château qui sera premier ministre? Aurez-vous l'un des titres de M. le cardinal? L'amirauté générale de France, par exemple; on ne peut pas vous donner moins.

— Tu me railles, coquin; mais, au moins, tu ne me demandes point mes cent écus, et je n'ai rien à craindre, à ce qu'il paraît.

— Vous êtes plus fort que nous; le roi tient conseil avec vous en plein vent sur l'herbe de Versailles. Nous abaissons le pavillon devant votre crédit. Préparez-vous à voir M. le cardinal aussi noble, aussi éclatant dans sa disgrace que durant son pouvoir... Et la petite Marguerite, vous ne l'aimez donc plus? Elle sera sacrifiée comme son pauvre oncle.

— Ah! Lopez, que dis-tu là? je l'aime plus que jamais. Que n'ai-je assez de puissance pour en faire une princesse! Que ne suis-je assez redoutable pour capituler avec le ministre! Je rendrais à M. le cardinal

la faveur du roi en lui demandant la main de sa nièce; mais, s'il vient à tomber, dis-lui que jamais je n'abandonnerai ma maîtresse. Dis aussi à cette aimable fille qu'au fond c'est pour elle seule que j'expose ma vie; c'est à elle seule que je pense, et je prouverai que la vengeance n'a pas été mon guide.

— La petite saura cela, répondit Lopez. Adieu, monsieur le marquis. J'ai le mal du pays; je vais retourner en Espagne.

Le drôle fit un rire sardonique et s'enfuit en courant.

M. Du Hallier, capitaine des gardes, était un gentilhomme d'une belle stature. Un soir le roi le regarda en face, et, se tournant vers Monsieur :

— Voilà, dit-il, un beau garçon qui ne serait point embarrassé pour mettre un prélat en carrosse et le mener à Angoulême.

— J'y mènerais, répondit Du Hallier, tout un conclave, si votre majesté m'en donnait l'ordre.

— Nous avons de bons serviteurs, dit le roi en passant.

Le même soir, au petit coucher, Monsieur présentait la chemise. Le roi demanda si on avait des nouvelles de Ruel. Saint-Simon répondit que M. le cardinal faisait le mort.

— A force de le faire, murmura le roi, il le pourrait devenir tout-à-fait.

Au moment où le valet de chambre de service dressait son lit-de-camp au pied du lit royal, Louis XIII pressa la main de son frère, et, après lui avoir souhaité le bonsoir à haute voix, il ajouta tout bas : Venez demain à mon lever; il est temps que nous prenions des mesures.

Le roi était toujours, à son lever, dans un état de malaise et d'engourdissement qui ne lui laissait ni volonté ni mémoire. Monsieur ne manqua point de lui rappeler le mot de la veille. Louis XIII s'en souvint à peine, demanda des sels, de l'eau glacée, s'inquiéta du temps, se plaignit du froid, puis du chaud, et ne voulut parler que des sornettes dont on amusait sa mélancolie. Dans le courant de la journée, les forces commençant à revenir, le roi dit à Monsieur : — Nous avons des mesures à prendre. Il faudra nous entendre à ce sujet aussitôt que je serai en meilleure santé.

L'occasion était perdue; mais de temps à autre le roi lançait quelques railleries dures sur la goutte et la solitude de M. le cardinal. Ses plaisanteries allaient jusqu'à l'injure; les défauts et les incommodités corporelles du ministre excitaient des rires pleins de cruauté : tantôt c'était l'odeur de musc dont il se parfumait et qu'on ne pouvait souffrir, tantôt c'était sa toux sèche dont le bruit insupportable attaquait les nerfs, et puis il se mouchait d'une façon malséante et ne nettoyait pas ses ongles avec assez de soin; enfin, la conclusion de tous ces griefs, c'était qu'on se trouverait heureux et soulagé de n'avoir plus à tra-

vailler avec un personnage aussi déplaisant. Deux semaines s'écoulèrent au milieu de ces discours menaçans et de ces projets vagues.

Un matin, Monsieur, qui guettait toujours l'occasion, saisit le moment où le roi entrait seul dans l'appartement des chiens pour se glisser à sa suite.

— Sire, dit-il, prenons une détermination. Rompez avec le cardinal et montrez une bonne fois que vous savez vous faire servir.

— Depuis huit jours, je ne songe à autre chose, répondit le roi; mais j'y vois de grands obstacles. Si j'offre un portefeuille au petit De Noyers, à Boutillier, à Bullion, à Servien, le premier pas qu'ils feront sera pour courir à Ruel communiquer mes ouvertures au cardinal. Cet homme-là exerce un ascendant que je ne puis nier; il viendra, et, si je le vois, je ne lui résisterai point.

— Eh bien! sire, ne le voyez pas. Appelez De Noyers, Boutillier, Servien et Bullion dans votre cabinet; composez un ministère et un conseil nouveau; que tout soit terminé en deux heures. Donnez-moi l'ordre de faire en votre nom les premières ouvertures; je saurai commander le silence.

— Je vous le donne.

— C'est bien convenu : n'allez pas vous dédire. Je parlerai ce soir à De Noyers, Boutillier, Bullion et Servien. Quand voulez-vous nous recevoir tous ensemble et conclure?

— Demain, à ma sortie de la chapelle.

— A demain donc. Vous serez affranchi de votre joug, et, si M. le cardinal arrivait à la traverse, fermez-lui votre porte.

— C'est convenu; je ne m'en dédirai plus.

XX.

Lorsque Gaston d'Orléans rentra dans le salon des jeux du château de Saint-Germain, un œil exercé aurait pu lire sur son visage la sentence du cardinal, tant ce visage trahissait le triomphe intérieur. Le premier soin de Monsieur, à son retour à Paris, fut de réunir chez lui les nouveaux ministres. Le roi, avec ses nerfs de petite maîtresse, attachait de l'importance à tant de bagatelles, que la cabale avait choisi à dessein pour chef du cabinet M. Servien, homme fort propre de sa personne et d'agréables manières; Monsieur le rencontra au parvis de Notre-Dame et le mena au Luxembourg. M. de Bullion, qu'un des secrétaires du prince poursuivait de maison en maison, arriva le dernier. Quant à M. Boutillier, comme il habitait Saint-Germain, on avait le temps de penser à lui. On introduisit les futurs ministres dans le cabinet des médailles. Monsieur, qui avait la parole à la main, leur exposa nettement les résolutions du roi, et leur distribua les hauts emplois

auxquels on les appelait. M. De Noyers, d'une dévotion outrée, parut se résigner aux faveurs qui tombaient sur lui comme un bon chrétien au martyre. Bullion ne pouvait dissimuler sa joie. Les trois élus demeurèrent au Luxembourg jusqu'au souper, où l'on but au succès de leur gouvernement. De cette façon, aucune indiscrétion ne pouvait être commise. Cependant il y a toujours, dans les airs, on ne sait quel souffle révélateur qui annonce les grands événemens. Au coucher de Monsieur vinrent soixante figures qui n'y paraissaient point à l'ordinaire. On faisait la cour à Puylaurens, on épiait l'occasion de lui dire une flatterie. Des ducs, des gouverneurs de province, se recommandaient à lui. C'était comme un pressentiment public; mais on ignorait que le changement dût s'opérer le lendemain. Monsieur ne dormit guère, et Puylaurens ne dormit point; tous deux passèrent la nuit à faire des châteaux en Espagne plus grands que ceux de Pychrocole. Le jour se leva enfin et fort tard, car on était alors au 11 novembre. Il y avait tout juste quatre ans que M. le cardinal s'était si bien joué des cabales à la journée des dupes. Cet anniversaire parut d'un augure favorable. Une revanche était due aux victimes du ministre.

Le ciel commençait à pâlir, quand le carrosse de Monsieur s'avança devant l'escalier du Luxembourg. Les roues brûlèrent le pavé. En moins d'une heure et demie, on conduisit le prince à Saint-Germain. M. Le Coudray-Montpensier, que Monsieur y avait laissé la veille, attendait à cheval au bas de la montagne. Il agita son chapeau en l'air du plus loin qu'il vit le carrosse.

— M. le cardinal est-il venu? lui demanda Monsieur.

— Ame qui vive n'est venue de Ruel, répondit Le Coudray; le cardinal dort en paix.

— Que son sommeil soit profond! s'écria le prince.

M. de Boutillier ne se doutait de rien. Monsieur le prit au saut du lit, et, le tirant par ses chausses, lui dit gaiement :

— Il faut vous habiller à neuf, l'ami; ce ne sont pas là vêtemens dignes d'un ministre.

— Comment l'entend votre altesse? répondit Boutillier.

— Faites-moi donner du vin, pour que je vous apprenne en échange une heureuse nouvelle, car je suis encore à jeun, tant j'avais hâte de vous voir.

On apporta une collation, et, tout en mangeant, Monsieur raconta ce qui s'était passé depuis vingt-quatre heures.

— Voilà une affaire bien menée, s'écria Boutillier. Rien n'y manque, pas même le secret, qui est si difficile à obtenir. Adieu la puissance du plus grand ministre du monde! Son héritage sera lourd à porter, mais nous serons trois au lieu d'un.

Six gentilshommes des plus confidens de Monsieur arrivèrent l'un

après l'autre chez M. Boutillier. C'étaient Le Coudray, Charnisay, Goulas, les deux frères Senantes et Duplessis. Le roi devait entendre la messe à dix heures. Neuf heures venaient de sonner, quand on appela Puylaurens dans l'antichambre pour parler à un homme de figure bizarre qui disait avoir un avis important à lui communiquer. Cet homme était le capitaine La Pistole. Il avait les cheveux en désordre et paraissait fort essoufflé.

— Monsieur le marquis, dit le capitaine, quoique vous ne m'ayez pas confié vos desseins, je devine que vous exécutez aujourd'hui quelque grande entreprise. Sans avoir reçu vos ordres, j'ai imaginé de faire le guet devant la maison de son éminence au village de Ruel; j'ai vu tout à l'heure mettre les chevaux au carrosse. J'ai reconnu de loin M. le cardinal avec sa robe et sa calotte. Il vient au château, et c'est à peine si j'ai sur lui un quart d'heure d'avance. Faites ce que vous voudrez de cet avertissement.

Puylaurens rentra dans le salon avec les traits si bouleversés, que M. de Boutillier dit en le voyant :

— Regardez cette mauvaise nouvelle qui vient à nous.

— Messieurs, dit Puylaurens, ne nous troublons point. M. le cardinal sera au château dans dix minutes. Il va tenter de parler au roi. Si la porte lui est fermée, notre procès est gagné; mais s'il est reçu par sa majesté...

— Nous sommes perdus! s'écria Monsieur. Je ne reste pas ici. Fuyons en Lorraine. Holà! mes gens! mes chevaux!

— Un moment! reprit Puylaurens. Il faut au moins attendre que M. le cardinal soit entré chez le roi.

— Attende qui voudra, criait le prince hors de lui; je ne veux point mourir à Vincennes. Partons sans différer.

— Eh! monsieur, répondit Puylaurens, c'est moi qui serai mis à Vincennes, et non pas vous. Le roi est homme de parole; il ne recevra point M. le cardinal. Descendez dans la cour du château, et ne reculons pas devant un danger incertain. Au point où nous en sommes, il faut succomber honorablement. On nous prendrait pour des écoliers qui s'enfuient à l'approche d'un pédagogue armé du martinet. Qui vous dit que l'éminentissime ne va pas être arrêté par Du Hallier? Peut-être est-il plus effrayé que vous. J'aime mieux mourir à la Bastille que d'abandonner honteusement une partie si belle. Descendons, messieurs, et montrons la face à l'ennemi.

Les six gentilshommes s'unirent à Puylaurens pour entraîner Monsieur dans la cour du château. Au bout de cinq minutes, le carrosse de M. le cardinal passa. Au lieu d'aller au grand escalier, le cocher tourna sur la gauche, et s'arrêta au pied des petits degrés, par où l'on montait aux appartemens secrets. Monsieur pâlissait et roulait ses yeux

dans leur orbite. Son éminence avait jeté un regard calme sur le groupe des cabaleurs.

— Ne bougez d'ici, dit Puylaurens au prince et à ses amis. Je vais essayer de pénétrer à la suite de M. le cardinal pour savoir quel accueil il reçoit, et qui est en danger de lui ou de nous.

Comme Puylaurens montait les premières marches, il entendit au-dessus de lui le bruit des pas du ministre. Le cardinal avait l'oreille fine : — On nous suit, dit-il à Cavoie; regardez qui est là.

Cavoie écouta et répondit : — Votre éminence se trompe; il n'y a personne.

La porte des petits appartemens s'ouvrit; le valet de chambre de service à cette porte, n'ayant point reçu d'ordres, laissa passer le ministre. Puylaurens se présenta ensuite. Par grand bonheur, ce valet de chambre était de Nyert. Il entraîna Puylaurens à l'intérieur en posant un doigt sur sa bouche pour recommander le silence. Puylaurens se glissa dans la garde-robe des habits de chasse, et de Nyert lui fit signe d'écouter. A travers une cloison de planches, on entendait la voix de M. le cardinal :

— Le voilà, sire, disait-il, le voilà ce maudit homme qui se parfume d'odeurs insupportables, qui tousse d'une façon déplaisante, et ne nettoie pas ses ongles avec assez de soin. Comment votre majesté a-t-elle pu souffrir aussi long-temps un ministre ainsi parfumé? Le siége de la Rochelle est imprégné de musc, le succès de la guerre de Lorraine en est tout gâté; les historiens à venir diront : « Le pauvre cardinal eût fait assez bien la campagne d'Italie et donné quelque gloire au roi, sans une toux sèche qui détruisait tout le mérite de ses actions et la sagesse de ses avis. »

— Ah! s'écria le roi en riant, je vois bien que Monsieur m'a vendu.

— Pour cela, non, reprit le cardinal. Monsieur veut régner à votre place, et Puylaurens gouverner à la mienne. Faisons retraite ensemble devant ces fortes têtes.

— Demeurez, demeurez; mais que ferons-nous de mon frère?

— Au château de Blois avec bonne garde!

— Et Puylaurens?

— A Vincennes, sire, en prison!

— Jamais, monsieur. Je suis son complice. Si je l'abandonne, il a droit du moins à ma pitié.

— Je n'en suis pas en peine; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain que ces gens-là épuiseront votre pitié, vos bontés et votre patience. Ils ne sauraient échapper à leur sort.

De Nyert fit signe à Puylaurens qu'il n'avait plus qu'à prendre la fuite, et puis il lui ouvrit les portes en lui disant tout bas :

— Adieu, je vous souhaite un bon voyage.

— Je ne suis point encore parti, répondit Puylaurens.

Monsieur et ses gentilshommes attendaient au bas de l'escalier. Le prince, comme il avait accoutumé de faire dans les circonstances périlleuses, parlait sans interruption, remuant son argent dans sa poche, avec des gestes sans but et des mines si étranges qu'il ressemblait plutôt à un habitant de Bicêtre qu'à l'héritier de la couronne de France.

— Mes amis, dit Puylaurens, le roi nous abandonne. On nous assure un sort dans ce moment : Monsieur ira dans son château de Blois sous bonne garde; je serai mis à Vincennes, et vous aurez tous des appartemens à la Bastille. Il convient de délibérer.

— Et quelle diable de délibération veux-tu faire? s'écria Monsieur. Le lièvre délibère-t-il devant les chiens qui le poussent?

— La partie n'est pas encore achevée. M. le cardinal va retourner à Ruel. Votre altesse arrivera au conseil secret après la messe, et nous pouvons reprendre l'avantage en sommant le roi de tenir sa parole. Quant à moi, j'aime mieux mourir dans un donjon que de courir une troisième fois les grands chemins. Je reste.

— Je reste avec Puylaurens, dit Le Coudray-Montpensier.

— Et moi de même, s'écrièrent l'un après l'autre Goulas, Charnisay, les deux Sénantes et Du Plessis.

— Malheureux! dit Monsieur d'un ton lamentable, vous allez me perdre avec vous. Grand Dieu! que faire? quel parti prendre?

— Tuer l'ennemi, dit une voix.

La Pistole, assis sur une borne et les jambes croisées, regardait paisiblement les cabaleurs en frottant avec sa manche le pommeau de sa rapière. Il y eut un moment de silence pendant lequel on voyait aisément qu'une idée terrible entrait dans toutes les têtes à la fois. Le Coudray-Montpensier s'approcha de Puylaurens et lui dit :

— Cet estafier a raison, la seule chance de salut qu'il nous reste est de tuer le cardinal, à cette place même, quand il va descendre.

— Il faut le tuer, s'écrièrent tous les confidens de Monsieur.

— Mes amis, dit Puylaurens, le ministre est mon ennemi mortel; cependant j'aime sa nièce, et je ne puis tremper dans un complot contre la vie de cet homme. Faites ce que vous voudrez, je ne m'en mêle point.

— Mettons la chose aux voix, reprit Le Coudray. Considérez que le cardinal sait notre cabale, et ne pardonnera jamais à aucun de nous. Le plus grand comme le plus petit succomberont, et sa vengeance nous poursuivra jusque dans la tombe. Monsieur y périra aussi bien que nous. Dans les cas désespérés, les remèdes extrêmes sont permis : je vote pour la mort.

— La mort! dirent en même temps Goulas et les autres conseillers.

— Insensés! s'écria Monsieur, c'est pour garder mon honneur que je

conspire depuis trois ans, et vous me réduisez au métier d'un coupe-jarret! Non, je ne puis consentir à ce crime abominable.

Le Coudray-Montpensier fronça les sourcils d'un air farouche.

— Si tel est, dit-il, la volonté de votre altesse, elle peut se retirer, comme Puylaurens, dont nous admettons les scrupules; mais, comme il y va pour nous de la vie, nous exécuterons le coup malgré vos défenses. La mort du cardinal a été mise aux voix, et elle a passé à la majorité de cinq contre un. L'estafier La Pistole complétera la demi-douzaine.

La Pistole s'avança, le sourire sur les lèvres et le corps civilement penché en avant :

— Voilà donc enfin ce beau jour venu, dit-il; je savais bien qu'on aurait recours aux seuls et vrais moyens de se défaire d'un ennemi. Tout le reste n'est que verbiage. Messieurs, donnez-moi le mot d'ordre, et je me charge de la besogne. Vous allez voir comme je m'en acquitte. Convenons, s'il vous plaît, d'un signal.

Monsieur se mit à courir jusqu'au milieu de la cour du château et revint ensuite auprès des conjurés :

— Vous le voulez absolument? dit-il. Eh bien! j'y consens. Tuons le cardinal, puisque c'est l'unique et dernier moyen de nous sauver; mais laissez-moi le soin de choisir le moment. Je veux donner le signal moi-même.

— Que votre altesse décide quand je devrai frapper, dit La Pistole.

— Écoutez, reprit Monsieur : je m'avancerai vers ce maudit homme, je lui reprocherai le mal qu'il m'a fait, ses persécutions, sa tyrannie, et, finalement, je lui pardonnerai ses méchancetés, et je lui présenterai ma main ouverte de cette façon. Aussitôt qu'il y mettra la sienne, vous le frapperez.

— Voilà qui est entendu, convenu et arrêté, répondit La Pistole. Aussitôt que sa main sera dans celle de votre altesse, il tombe mort.

— Tâchez, dit Le Coudray, de ne point manquer votre coup. N'allez pas le blesser de sorte qu'il en réchappe.

— Fi! mon gentilhomme, répondit La Pistole; ce sont les cabaretiers pressés d'argent, les buveurs avec qui l'on a querelle, que l'on blesse et qu'on manque. Mais un prélat! un premier ministre, dont la vie ou la mort entraînent des conséquences! ceux-là n'en réchappent jamais.

— N'oubliez point le signal, dit le prince : *sa main dans la mienne.* Je veux avoir le temps de lui faire connaître ma pensée avant qu'il meure. Je veux lui reprocher ses cruautés, afin qu'il sache bien pourquoi je le tue. Oui, j'aurai la satisfaction de soulager mon ame et d'assouvir ma vengeance. A présent que mon parti est pris, j'appelle ce moment décisif. Mon Dieu! soutenez-moi : je vais commettre un grand crime; mais il faut que cet homme périsse ou que je meure moi-même.

Les chevaux du cardinal piaffaient à vingt pas de là. Puylaurens se retira à l'écart. On entendit bientôt un bruit de portes qui s'ouvraient et se fermaient, puis les pas vifs de M. de Cavoie précédant le ministre pour appeler les gens. Dans son empressement, Cavoie passa devant les conjurés sans remarquer l'agitation que trahissaient leurs visages. Un pas plus lent et plus mesuré que le sien, accompagné d'un frôlement de robe, résonna dans l'escalier. Puylaurens sentit son sang et tous les rouages de sa vie comme précipités. Mille pensées à la fois se pressaient dans sa tête. Il murmura tout bas ces paroles :

— Adieu, Marguerite! vous n'épouserez point l'assassin de votre oncle.

En cet instant, M. le cardinal atteignit au bas des degrés. Son visage majestueux ne témoigna aucune surprise lorsqu'il se trouva en face des six personnes qui avaient le plus de sujets de le haïr. Les conjurés formèrent un demi-cercle autour de lui; La Pistole s'approcha doucement par derrière, et Gaston d'Orléans rompit le silence.

XXI.

L'acteur Mondory, qui représentait si bien les héros de l'antiquité, ne savait pas mieux que Monsieur prendre les airs et le ton du personnage qu'il voulait montrer. Les regards et l'accent de Gaston d'Orléans parurent tout à coup empreints d'un caractère de violence bien éloigné des mœurs de ce prince.

— Monsieur le cardinal, dit Monsieur, j'ai à vous parler, et prenez garde à vos réponses. Je sais que vous venez de me perdre encore une fois dans l'esprit du roi.

— Votre altesse se trompe, répondit le cardinal; je ne songe point à lui nuire, et je ne crois pas lui avoir donné sujet de me soupçonner.

— Prenez garde, vous dis-je, reprit Monsieur. Puylaurens vous a suivi tout à l'heure, et nous savons que vous avez demandé au roi mon exil et la ruine de mes amis.

Le cardinal tourna vers Puylaurens des yeux fulminans, et le rouge lui monta au visage.

— Je croyais, dit-il, que M. de L'Age avait de la répugnance pour le métier d'espion. Si votre altesse a fait épier mes démarches, il est inutile qu'elle m'interroge.

— Je n'interroge point, reprit Monsieur en élevant la voix; je commande, et je vous dicte vos aveux. N'imputez qu'à vous-même les suites terribles du nouvel éclat que vous préparez. Cette guerre ne sera pas de longue durée; mais, avant de vous en faire la déclaration, je veux apprendre de vous-même d'où vient cette haine éternelle que

vous m'avez vouée. Confessez hardiment pourquoi vous me détestez; je vous dirai à mon tour pourquoi je vous hais.

— Votre altesse m'embarrasse et m'offense, répondit le cardinal. Je n'ai point de haine. Dieu me préserve d'un sentiment aussi peu chrétien! Je suis ministre du roi, et, à ce titre, je combats les volontés contraires à l'intérêt du royaume, souvent malgré mes inclinations. J'aurais beaucoup de penchant à aimer votre altesse, si elle voulait bien témoigner plus de soumission au roi son frère.

— Ce sont là des paroles officielles, interrompit Monsieur. Épargnez-vous les discours menteurs dont on colore depuis cinq ans toutes les persécutions qui m'accablent. Ouvrez votre cœur, vous dis-je, ouvrez-le entièrement; cela peut vous être plus utile que vous ne l'imaginez. Confessez-moi les causes de votre haine et de votre mépris.

— Du mépris, grand Dieu! s'écria le ministre; si cela était, l'affection et le respect dont je fais profession pour votre altesse seraient donc une horrible hypocrisie?

— J'en ai peur, pour votre honneur et votre salut.

— Ah! Monsieur, reprit le cardinal, qu'avez-vous aujourd'hui? Je ne vous vis jamais si implacable. Cessez, je vous en prie, ces discours offensans. Laissez ce ton cruel qui me met au désespoir; je renonce à tout; je me retire des affaires plutôt que de donner lieu à des querelles si envenimées. Vos griefs contre moi étaient oubliés; ne les réveillez plus. Ne m'enlevez pas cette amitié que vous m'aviez rendue si généreusement. Restons en paix; je vous le demande et vous en conjure.

Le ministre fit un pas vers le prince en lui présentant sa main :

— N'approche pas de moi, s'écria Monsieur en reculant; n'approche pas, Satan! tu n'échapperas point à mes justes reproches.

— Qu'ai-je fait, dit le ministre étonné, pour être traité de la sorte?

— Puisque vous ne voulez pas confesser vos sentimens, reprit Monsieur, je vais vous les dire. Votre ambition ne me pardonnera jamais d'avoir représenté au roi les dangers du pouvoir excessif qu'il vous donne. Vous savez que, si je montais sur le trône, mon premier acte serait votre disgrace. Vous n'espérez donc rien de moi, et vous avez raison. Je suis la seule personne dans ce royaume qui puisse opposer quelque résistance à votre tyrannie, et vous ne vous croirez pas en sûreté tant que je serai debout; de là vient que vous employez les moyens les plus odieux pour ruiner ma réputation, flétrir mon caractère et détruire l'amitié qui m'attache à mon frère. Dès ma plus tendre jeunesse vous m'avez représenté comme un libertin perdu de mœurs, comme un prince lâche et faible, indigne du trône. Parce que, dans la fougue de l'enfance, j'ai couru les carrefours et brisé des enseignes de cabaret, vous m'avez charitablement dépeint comme une ame sans dignité. Grace à ces bons offices, la moitié du royaume pense que l'état serait

perdu si j'en prenais le gouvernement. Henri V, en Angleterre, a su montrer que la frivolité du jeune âge pouvait céder la place à des idées plus sérieuses quand la couronne apportait la sagesse sur le front où elle venait s'asseoir; mais vous vous êtes bien gardé de m'accorder cette ressource dernière dans l'estime du roi. A peine m'aviez-vous signalé comme un étourdi et un prince imbécile, que vous avez sonné l'alarme sur mon ambition et mon envie de régner; la haine seule était capable d'une contradiction aussi manifeste, et cependant on a fini par vous croire. Je suis à cette heure un brouillon, une mauvaise tête; je voudrais vendre la France à ses ennemis de colère de ce que je ne puis pas régner; je souhaite la mort de mon frère, et, s'il arrivait au roi quelque malheur, on m'accuserait peut-être de l'avoir empoisonné.

— Bonté divine! s'écria le ministre, qui donc vous a soufflé toutes ces idées?

— Que vos regards ne cherchent pas Puylaurens, reprit le prince avec impétuosité; ces idées ne viennent point de lui. Je les ai dans l'esprit depuis cinq ans. Aussitôt que j'ai témoigné de l'inclination pour la princesse Marie de Gonzague, vous vous êtes déclaré contraire à ce mariage. Vous m'avez cherché une femme que je ne connaissais point : double moyen de me plonger dans l'abîme de la désobéissance. Cependant, à votre grand regret, j'ai cédé aux volontés du roi; j'ai étouffé mes gémissemens et accepté pour épouse la princesse de Montpensier. Ce n'est pas dans le dessein de vous jouer un mauvais tour que je l'ai aimée; elle le méritait. Tant que la reine-mère crut avoir à se plaindre de moi, vous êtes resté son ami fidèle; après ma réconciliation avec cette reine malheureuse, vous devenez l'ennemi acharné de la mère et du fils. Sur ces entrefaites, je perds cette femme que vous m'aviez donnée par force. Je la regrette et je la pleure. Une seule princesse pouvait me consoler : Marguerite de Lorraine. Vous apprenez qu'elle me plaît; vous vous prononcez d'avance contre une alliance avec sa maison. C'est, à vous entendre, la seule personne au monde que je ne doive pas épouser. Tous les Guise tombent en disgrace, sans que j'aie encore déclaré ma passion pour leur sœur. Vous m'avez persécuté pour me marier à une princesse que je n'aimais point; vous me persécutez ensuite pour m'empêcher d'épouser celle que j'aime. Voyons maintenant quelle fut votre conduite à l'égard de mes amis.

— Eh! Monsieur, dit le cardinal; tout cela était oublié et pardonné. Ces récriminations...

— Vous épouvantent, n'est-ce pas? La liste de vos noirceurs est longue. J'avais un gouverneur sage, considéré de tous, homme de grand sens et d'une ame noble. Le maréchal d'Ornano se plaignit au roi de la dureté dont on usait envers moi; il m'avait vu pleurer de douleur.

Sa pitié devint un crime. On l'arrête sous mes yeux; on le jette dans un cachot, et quelle y a été sa fin? dites le vous-même.

— Nous ne savons pas la véritable cause de sa mort, dit le ministre en hésitant : les uns l'attribuent à un ragoût de champignons, les autres à l'humidité de l'appartement qu'il occupait au donjon de Vincennes. Je fus aussi surpris que fâché de cet accident.

— Oui, votre surprise égala vos regrets, car vous aviez ordonné cette mort ténébreuse.

— Monsieur, dit le cardinal, ménagez-moi : je suis homme d'église.

— Point de ménagemens, reprit le prince. Tant pis pour votre chapeau s'il a éclos un crime dans votre tête! Vous avez fait mourir mon gouverneur; mais ce n'était que votre début. Mon frère, le grand-prieur de Vendôme, avait de l'amitié pour moi, et il vous donnait de l'ombrage. On le saisit, on l'enferme à Vincennes, et quelle y a été sa fin? dites-le vous-même.

— M. de Vendôme, répondit le cardinal, fut logé par mégarde dans le même appartement que le maréchal d'Ornano.

— En sorte, dit Monsieur, qu'il y meurt sans qu'on sache le nom de sa maladie. Le public ne s'y trompe pas, et fait un proverbe de vos vengeances occultes; lorsqu'il soupçonne un empoisonnement quelque part, il ne manque pas de dire : Cet homme aura mangé des champignons du bois de Vincennes. Passons à d'autres sacrifices. Parmi mes amis, un pauvre garçon, étourdi comme moi, s'avise de cabaler, non pas contre l'état, contre un projet de mariage qui me contrarie. Qu'avez-vous fait du pauvre Chalais?

— M. de Chalais avait mérité la mort.

— On le traîne à vingt-cinq ans sur un échafaud, au milieu d'une ville en pleurs. Le bourreau s'enfuit pour ne pas assassiner un gentilhomme dont tout le monde a trop de pitié; mais vous, plus cruel que le bourreau, vous livrez ce malheureux à un boucher qui lui porte trente coups avant de réussir à l'achever, et vous pouvez dormir! Je vous en félicite : vous avez une conscience à toute épreuve. Je ne parle point de Boutteville et Deschapelles, mis à mort avec une rigueur abominable pour un simple duel, ni du maréchal de Marillac; ceux-là n'étaient pas attachés à ma personne. Quant à M. de Montmorency, il vivrait si je n'avais pas insisté pour obtenir sa grace. Comment avez-vous traité mes amis, mes créatures et ma maison? Chaudebonne, Barradas, Sauveterre, sont exilés pour m'être demeurés fidèles dans mes disgraces. Mes officiers ont perdu tous leurs biens. M. de Vaugelas, un savant occupé d'études sur les beautés de notre langue, voit sa fortune confisquée, parce qu'il touche une pension sur ma cassette, car vous ne me pardonnez pas même de faire un peu de bien. Je ne dis rien de

votre amour insolent pour la reine, ni des incroyables projets que votre ambition en délire avait formés sur sa personne; les dédains de cette grande princesse en ont tiré vengeance. Mais comment avez-vous traité le pauvre Puylaurens? On l'a poursuivi et chassé comme une bête fauve, parce qu'il refusait le beau rôle d'espion de votre éminence. Le succès vous encourage. Jusqu'à présent ce sont mes serviteurs que vous accablez; mais aujourd'hui vous en voulez à ma vie et à ma liberté, vous demandez au roi qu'on m'enferme au château de Blois sous bonne garde. La mesure est comblée; il n'y a plus de paix à espérer entre nous.

— Jamais, interrompit M. le cardinal, jamais je ne renoncerai au bonheur de reconquérir les bonnes graces et l'amitié de votre altesse. Puisqu'elle l'ordonne, je confesse mes torts; j'avoue que mon zèle pour le bien de l'état a été poussé jusqu'à la cruauté. Je ne nie point que j'aie demandé tout à l'heure l'éloignement de votre altesse; mais j'abjure cette mauvaise pensée. Je suis prêt à tous les efforts imaginables pour obtenir mon pardon. Disposez de moi, dictez-moi les excuses que vous voulez entendre sortir de ma bouche; je donnerai satisfaction pleine et entière, à vous et à vos amis. Encore une fois, faisons la paix. Laissez-moi presser votre main.

Le cardinal s'avança, les deux bras étendus, croyant que Monsieur allait s'adoucir. Le cercle des conjurés se resserra. Le Coudray-Montpensier porta la main à la garde de son épée, et le capitaine La Pistole tirait déjà son poignard du fourreau. Monsieur fit un bond en arrière.

— Va-t'en, traître, s'écria-t-il hors de lui. Porte ailleurs tes baisers de Judas!

Le ministre parut stupéfait; il n'avait jamais vu le prince dans cet état de violence et d'exaltation; il croyait avoir perdu la clé de ce caractère versatile, et ne savait plus à quelle conjecture se rattacher.

— Au nom du ciel! dit-il en s'avançant toujours, apaisez-vous. Croyez à mon respect et à mon dévouement.

Et puis il se tourna vers les conjurés, et prenant un ton suppliant :

— Messieurs, leur dit-il, joignez vos prières aux miennes; vous vous en trouverez bien. Faites que son altesse me pardonne. Il n'y aura pas de faveurs ni de graces trop chères pour un service aussi important. Parlez pour moi; j'ai à cœur de mettre fin à toutes nos querelles.

— Laissez-vous fléchir, Monsieur, dirent les conjurés. Donnez votre main à M. le cardinal.

— Non, s'écria le prince; retire cette main, homme sans pitié, tyran que je déteste; retire cette main; elle est tachée du sang de mes amis, je ne la toucherai pas. Va-t'en, ou je te frappe, pour éviter tes odieux embrassemens.

M. le cardinal s'arrêta, et, relevant la tête avec fierté :

— C'est assez, dit-il, j'ai poussé l'humilité à ses dernières limites. Votre altesse se repentira peut-être de cette rigueur extrême. Le ciel est témoin de mes bonnes intentions; mais, puisqu'on repousse mes avances et qu'on veut absolument la guerre, je vais pourvoir à ma légitime défense. Adieu, messieurs, je vous sais gré de votre entremise.

Le carrosse s'avança, et les chevaux, marchant vers le groupe des conjurés, les obligèrent à se disperser. Cavoie se glissa derrière son maître en écartant du coude l'indiscret La Pistole. M. le cardinal monta dans son carrosse et partit sans comprendre à quel danger il échappait. Les conspirateurs se regardaient entre eux; Monsieur sifflait et mettait son chapeau de travers; il n'eût tenu qu'à lui d'être accablé de confusion, mais, afin de couper court aux reproches, il conserva le ton impérieux qu'il avait adopté pour jouer sa comédie.

— Messieurs, dit-il, j'ai mes raisons pour agir comme je viens de le faire. Suivez-moi : je vous apprendrai plus tard mes desseins. N'oubliez pas que le roi m'attend à la sortie de la messe.

Dix heures sonnaient. Gaston courut à la chapelle. Les huissiers, écartant la foule, criaient : Place au roi! Louis XIII passa en baissant les yeux, sans vouloir regarder son frère. Monsieur suivit jusqu'à l'entrée de la chambre à coucher; mais à peine le roi eut-il franchi le seuil, que Du Hallier, fermant la porte, prononça de sa voix de Stentor ces paroles significatives :

— Messieurs, vous pouvez aller. C'est l'ordre.

— J'ai rendez-vous avec le roi, lui dit Monsieur.

— Le roi ne recevra personne aujourd'hui, ajouta le capitaine des gardes. C'est l'ordre.

— Mais il y a exception pour moi, reprit son altesse.

— Il n'y a point d'exception, répondit Du Hallier. C'est l'ordre.

Paul de Musset.

(La cinquième partie au prochain n°.)

MARILHAT.

Quelque temps après la révolution de juillet, vers 1833 à peu près, une petite colonie d'artistes, un campement de bohêmes pittoresques et littéraires menait une existence de Robinson Crusoé, non dans l'île de Juan Fernandez, mais au beau milieu de Paris, à la face de la monarchie constitutionnelle et bourgeoise, à cet angle du Carrousel laissé en dehors de la circulation comme ces places stagnantes des fleuves où ni courans ni remous ne se font sentir.

C'est un endroit singulier que celui-là : à deux pas du roulement tumultueux des voitures, vous tombez tout à coup dans une oasis de solitude et de silence. La rue du Doyenné se croise avec l'impasse du même nom et s'enfonce au-dessous du niveau général de la place par une pente assez rapide; l'impasse se termine par une espèce de terrain fermé assez peu exactement d'une clôture de planches à bateaux noircies par le temps. Les ruines d'une église, dont il reste une voûte en cul de four, deux ou trois piliers et un bout d'arcade contribuent à rendre ce lieu sauvage et sinistre. Au-delà s'étendent, jusqu'à la rue des Orties, des terrains vagues parsemés de blocs de pierre destinés à l'achèvement du Louvre, entre lesquels poussent la folle avoine, la bardane et les chardons.

Les maisons qui bordent ces deux rues sont vieilles, rechignées et sombres, elles frappent par un air d'incurie et d'abandon. On ne les répare pas, les ordonnances de voirie le défendent , car elles doivent disparaître dans un temps donné, lorsque les travaux du Louvre seront repris. On dirait que ces pauvres logis ont la conscience de l'ar-

rêt qui pèse sur eux, tant leur physionomie est morose. A la crainte de l'avenir peut se mêler le regret du passé, car c'étaient pour la plupart de respectables demeures honorablement habitées par des gens d'église et de robe.

J'habitais deux petites chambres dans la maison qui fait face à l'arcade qui mène au pont suspendu. Camille Rogier, Gérard de Nerval et Arsène Houssaye occupaient ensemble, dans l'impasse, un appartement remarquable par un vaste salon aux boiseries tarabiscotées, aux glaces à trumeaux, au plafond décoré de moulures délicates et capricieuses; ce salon chagrinait beaucoup le propriétaire et avait long-temps empêché le logis de se louer, car en ce temps-là le goût que nous appelons bric à brac, faute de meilleur nom, n'était pas inventé encore.

Cette pièce, garnie de quelques meubles anciens brocantés à vil prix, rue de Lappe, aux Auvergnats de la bande noire, avait quelque chose d'étrange et de fantastique qui nous plaisait, et souvent le regret de ne recevoir personne dans une si belle pièce nous préoccupait douloureusement, mais pour rien au monde nous n'y eussions admis des bourgeois en chapeau rond et en habit à queue de morue, à moins que ce n'eût été un éditeur venant nous proposer dix mille francs pour un volume de vers ou un Anglais curieux de se composer une galerie de tableaux inédits.

Gérard trouva un moyen de tout concilier, c'était de donner dans ce salon Pompadour un bal costumé; de cette façon, les personnages ne jureraient pas avec l'architecture : cette opinion paradoxale nous surprit un peu, car nos finances étaient dans l'état le plus mélancolique; mais, poursuivit Gérard, les gens qui manquent du nécessaire doivent avoir le superflu, sans quoi ils ne posséderaient rien du tout, ce qui serait trop peu, même pour des poètes. Quant aux rafraîchissemens, ils seront remplacés par des peintures murales qu'on demandera aux artistes amis; cette magnificence vaudra bien à coup sûr quelques méchans verres d'eau chaude mêlée de thé et de rhum : faire peindre un salon exprès pour une fête, c'est une galanterie digne de princes italiens ou de fermiers-généraux et qui nous couvrira de gloire.

Il n'y avait pas d'objection à faire à des raisonnemens si logiques : les camarades furent convoqués, on dressa des échelles, et chacun se percha le moins incommodément possible pour esquisser le trumeau et le panneau qui lui était destiné dans la distribution du travail. Aucun des noms qui concoururent à cette décoration improvisée n'est resté dans l'ombre qui les couvrait alors, et dans ces ébauches rapides l'on pouvait déjà pressentir le talent et le caractère futur de chacun.

Un jeune homme aux yeux noirs, aux cheveux ras, au teint cuivré, peignit sur une imposte des ivrognes couronnés de lierre, dans le goût de Velasquez, et un autre jeune homme à l'œil bleu, aux longs che-

veux d'or, exécuta une naïade romantique : l'un était Adolphe Leleux, le peintre des Bretons et des Aragonais; l'autre Célestin Nanteuil, l'auteur du *Rayon*, un des plus charmans tableaux de l'exposition de cette année. Sur deux panneaux étroits, Corot logea en hauteur deux vues d'Italie d'une originalité et d'un style admirables. Théodore Chasseriau, alors tout enfant, et l'un des plus fervens élèves d'Ingres, paya sa contribution pittoresque par une Diane au bain, où l'on remarquait déjà cette sauvagerie indienne mêlée au plus pur goût grec d'où résulte la beauté bizarre des œuvres qu'il a faites depuis.

D'autres panneaux furent remplis de fantaisies orientales et hoffmaniques par Camille Rogier, qui, plus tard, réalisa ses rêves par un séjour de huit ans à Constantinople, d'où il a rapporté le plus curieux album. Alcide Lorentz fit aussi quelques Turcs de carnaval et des masques à la manière de Callot. Pour moi, je peignis dans un dessus de glace un déjeuner sur l'herbe, imitation d'un Watteau ou d'un Lancret quelconque, car, en ce temps-là, j'hésitais entre le pinceau et la plume. Gérard ne fit rien, mais il nous donna le conseil de nous couronner de fleurs, suivant l'usage antique.

Comme nous étions juchés sur nos échelles, la rose à l'oreille, la cigarette aux lèvres, la palette au pouce, chantonnant des ballades d'Alfred de Musset ou déclamant des vers d'Hugo, il entra un jeune homme amené par un camarade pour prendre sa part de nos travaux, et qui fit sur moi l'impression la plus vive.

Il avait une de ces figures qu'on n'oublie pas. Son teint naturel disparaissait sous une accumulation de couches de hâle et ressemblait à du cuir de Cordoue, quoiqu'aux pommettes on pût distinguer à travers le jaune des traces de couleurs assez vives; une fine moustache ombrageait sa lèvre supérieure, et son nez mince, un peu courbé en bec d'oiseau de proie, s'unissait à des sourcils noirs extrêmement marqués. Les yeux, agrandis par la maigreur, avaient une limpidité, un éclat et une expression extraordinaires : ils semblaient avoir gardé le reflet d'un ciel plus lumineux et la flamme d'un soleil plus ardent; le ton bistré de la peau en faisait encore ressortir l'émail étincelant : ces yeux étaient le résultat d'un voyage en Orient, car l'Orient, nous en avons fait la remarque depuis, lorsqu'il ne vous aveugle pas, vous donne des regards aveuglans.

Le nouveau venu promena sur tout ses prunelles d'épervier, prit un morceau de crayon blanc, et traça sur un coin resté vide trois palmiers s'épanouissant au-dessus du dôme d'une mosquée; puis, quelque affaire l'appelant ailleurs, il s'en alla et ne revint plus.

Ce jeune homme à physionomie d'icoglan ou de zébek, comme nous le sûmes plus tard, était Prosper Marilhat, qui revenait d'Égypte. Rien, à cette époque, ne le recommandait à l'attention que le feu de ses

yeux et le hâle de sa peau, car il n'avait encore rien exposé, et sa longue absence avait naturellement dérobé le secret de ses études et de ses progrès.

Au Salon suivant, un tableau étrange, marqué au cachet de l'originalité la plus naïve et la plus violente, attira l'attention des artistes et du public. On ne peut se faire aujourd'hui une idée de la surprise qu'excita cette révélation d'un monde inconnu. En ce temps-là, l'école romantique pittoresque commençait à peine à se produire, et le paysage historique florissait principalement. Ce superbe goût, qui règne encore sur les papiers de salle à manger des auberges de province. était cultivé avec succès par beaucoup de membres de l'Institut. Un arbre dans le coin, une montagne dans le fond, une fabrique à fronton triangulaire sur le bord d'une nappe d'eau formant cascade, un Ulysse, une Io ou un Narcisse pour animer la chose, tel était le programme. Aussi, à l'aspect de ce tableau exotique, les perruques traditionnelles se hérissèrent, les crânes beurre frais pâlirent d'horreur et dirent que l'art était perdu. Le public comprit tout de suite qu'un grand peintre était né. Sur le sable rouge du terrain, la brosse, comme un doigt qui trace un nom dans la poussière, avait écrit d'un jet fier et libre : Prosper Marilhat.

En voyant pour la première fois ce nom obscur la veille, et sur qui la lumière était à jamais fixée, le jeune homme aux yeux flamboyans me revint en mémoire, et il me sembla que lui seul avait pu faire cette œuvre si bizarrement puissante. En effet, c'était bien lui.

La place de l'Esbekieh au Caire! Aucun tableau ne fit sur moi une impression plus profonde et plus long-temps vibrante. J'aurais peur d'être taxé d'exagération en disant que la vue de cette peinture me rendit malade et m'inspira la nostalgie de l'Orient, où je n'avais jamais mis le pied. Je crus que je venais de reconnaître ma véritable patrie, et, lorsque je détournais les yeux de l'ardente peinture, je me sentais exilé : je le vois encore cet énorme caroubier au tronc monstrueux pousser dans l'air chaud ses branches entortillées comme des nœuds de serpens boas, et ses touffes de feuilles métalliques dont les noires découpures font briller si vivement l'indigo du ciel. L'ombre s'allonge azurée sur la terre fauve, les maisons élèvent leurs moucharabys et leurs cabinets treillagés de bois de cèdre et de cyprès avec une réalité surprenante; un enfant nu et bistré suit sa mère, long fantôme enveloppé d'un yalek bleu. La lumière pétille, le soleil darde ses flèches de feu, et le lourd silence des heures brûlantes pèse sur l'atmosphère.

J'ai raconté de quelle manière j'avais rencontré Marilhat pour la première fois. C'était à propos d'un bal. La dernière fois que je le vis, ce fut à propos d'un ballet; j'avais écrit pour Carlotta le livret de *la Péri*, et, dans cette œuvre muette, je voulais apporter toute l'exactitude ma-

térielle possible. J'allai donc chez Marilhat faire provision de couleur locale; une sincère admiration chaleureusement exprimée de ma part, une bienveillance reconnaissante de la sienne, avaient établi entre nous des rapports qui, pour n'être pas fréquens, n'en étaient pas moins cordiaux. Il m'ouvrit tous ses cartons avec une inépuisable complaisance, me dessina ou me permit de calquer les costumes dont j'avais besoin, et me prêta même une petite guitare arabe à trois cordes, au ventre en calebasse et au long manche d'ébène et d'ivoire, qui servit à la péri dans sa scène de séduction musicale; il est vrai de dire qu'aucune danseuse, à l'exception de Mlle Delphine Marquet, ne voulut se conformer aux indications de Marilhat, et que toutes, à mon grand désespoir, préférèrent s'habiller en sultanes du jardin Turc, ce qui me démontra la vanité de la couleur locale en matière chorégraphique.

Maintenant ces yeux si avides de lumière sont baignés par l'ombre éternelle, et lorsqu'on reporta la guitare, dont on avait fait une copie en carton, la porte de l'atelier était fermée pour ne plus se rouvrir. Marilhat n'était pas mort, mais déjà il était perdu pour les arts; la tête ne guidait plus cette main si habile, et deux ans il se survécut ainsi à lui-même. Lorsqu'après des alternatives de calme et d'exaltation il s'éteignit enfin, les journaux, préoccupés de quelques misérables tracasseries politiques dont l'opposition taquinait alors la royauté, se turent sur cette triste fin, et la tombe du grand peintre mort si jeune ne reçut pas même ces banales couronnes nécrologiques qu'on jette à toutes les médiocrités défuntes comme pour les remercier de s'en être allées. L'oubli vient si vite dans notre époque affairée! A peine se souvient-on de soi-même; d'ailleurs, les vivans réclament leur part de publicité avec une telle énergie, que les morts doivent en souffrir, et moi, dont aucun génie n'a trouvé l'admiration infidèle, je ne suis pas non plus sans quelques remords à l'endroit de la mémoire de Marilhat. Voici bien des mois déjà que l'annonce de l'article qui le concerne se reproduit sur la couverture de la *Revue des Deux Mondes;* mais la vie, comme dit Montaigne, est ondoyante et diverse, et la plus ferme volonté dévie à chaque instant; le labeur de chaque jour, les mille soins de l'existence, les chagrins et les découragemens d'un poète qui poursuit son rêve à travers les pesantes réalités du journalisme, une révolution, un deuil irréparable dans les circonstances les plus douloureuses, me serviront d'excuse, et mon hommage, pour être un peu tardif, n'en sera pas moins senti. Je n'oublie vite que les sots et les méchans.

Je n'ai pu m'empêcher de commencer cette esquisse biographique, sur laquelle la mort prématurée de celui qui en est l'objet jette d'avance comme un crêpe de tristesse, par les deux anecdotes frivoles et peut-être puériles qu'on vient de lire. Aujourd'hui les peintures du salon de la rue du Doyenné ont disparu sous une couche de badigeon,

car ces barbouillages auraient nui à la location, et la *guzla* rapportée du Caire par Marilhat, qui la prit des mains d'une *gawhasie*, après avoir résonné à l'Opéra sous les doigts frêles de Carlotta Grisi, se trouve dans un coin de l'atelier de Fernand Boissard, où son emploi est de *poser* pour les mandolines moyen-âge.

Prosper Marilhat fut d'abord élève de Roqueplan : ses premiers essais, quoique indiquant d'heureuses dispositions, ne rendent pas le genre de talent qu'il aura plus tard; c'est qu'il n'avait pas encore trouvé le véritable milieu de son talent. Chose remarquable, l'ame a sa patrie comme le corps, et souvent ces patries sont différentes. Il y a bien des génies pareils au palmier et au sapin dont parle Henri Heine dans une de ses chansons. Le palmier rêvait des neiges du pôle sous la pluie de feu de l'équateur; le sapin, frissonnant sous les frimas de la Norvége, rêvait de ciel bleu et de soleil brûlant. Ce qui arrive aux arbres peut arriver aux hommes. Quelquefois ils ne sont pas plantés dans leur pays réel; ces aspirations singulières qui font un Grec ou un Arabe d'un individu né à Paris ou dans l'Auvergne ont leur raison d'être. La mystérieuse voix du sang, qui se tait pendant des générations entières ou ne murmure que des syllabes confuses, parle de loin en loin un langage plus net et plus intelligible. Dans la confusion générale, chaque race réclame les siens; un aïeul inconnu revendique ses droits. Qui sait de combien de gouttes hétérogènes est formée la liqueur rouge qui coule sous notre peau? Les grandes migrations parties des hauts plateaux de l'Inde, les débordemens des races polaires, les invasions romaines et arabes ont toutes laissé leurs traces. Des instincts bizarres, au premier coup d'œil, viennent de ces souvenirs confus, de ces rappels d'une origine étrangère. Le vague désir de la patrie primitive agite les ames qui ont plus de mémoire que les autres et en qui revit le type effacé ailleurs. De là ces folles inquiétudes qui s'emparent tout à coup de certains esprits, ces besoins de s'envoler comme en sentent les oiseaux de passage élevés en captivité, ces départs soudains qui font qu'un homme quitte les jouissances d'une vie confortable et luxueuse pour s'enfoncer dans les steppes, les pampas, les despoblados et les saharah, à travers toute sorte de fatigues et de périls. Il va retrouver ses frères d'autrefois; on pourrait même indiquer aisément la patrie intellectuelle de chacun des grands talens d'aujourd'hui. Lamartine, Alfred de Musset et de Vigny sont Anglais; Delacroix est Anglo-Hindou; Victor Hugo, Espagnol, comme Charles-Quint avec le royaume des Flandres; Ingres appartient à l'Italie de Rome ou de Florence; la Grèce réclame Pradier; Dumas est créole, à part toute allusion de couleur; Chasseriau est un Pelage du temps d'Orphée; Decamps, un Turc de l'Asie-Mineure; Marilhat, lui, était un Arabe syrien, il devait avoir dans les veines quelque reste du sang de ces Sarrasins que Charles-Martel n'a pas tous tués.

Aussi, lorsque cette occasion se présenta de faire le voyage d'Orient en compagnie de M. Hugel, riche seigneur prussien, Marilhat comprit sa vocation, et l'avenir de son talent fut décidé. Ce voyage fut l'événement capital de sa vie, ou plutôt ce fut sa vie tout entière : l'éblouissement n'en cessa jamais pour lui, et les années qu'il vécut ensuite n'eurent d'autre emploi que de rendre les impressions reçues à cette époque bienheureuse. A part quelques rares études d'arbre qu'il peignait lorsqu'il allait l'été passer cinq ou six semaines chez ses parens en Auvergne, tous ses tableaux ne représentent que des sites et des scènes de l'Orient. Rentré dans les brumes du Nord, il garda toujours dans l'œil le soleil de là-bas. Il s'isola de la nature qui l'entourait, et, malgré les nuages gris, les terrains froids, les hètres, les frênes et les bouleaux, il fit toujours, avec l'exactitude de la vision rétrospective, s'épanouir l'étoile de feuilles du palmier dans l'implacable azur du ciel égyptien. Il n'aperçut pas le noir fourmillement des bourgeois dans nos rues crottées, il n'entendit pas le tumulte de nos voitures. Pour lui, la foule bigarrée des Fellahs, des Nubiens, des Cophtes, des Nègres, des Turcs, des Arabes, circulait toujours dans le pittoresque dédale du Caire avec ses armes et ses costumes bizarres; il y avait dans son imagination un perpétuel mirage de dômes d'étain, de minarets d'ivoire, de mosquées aux assises blanches et roses, de caroubiers trapus et de dattiers sveltes, de flamans s'enfuyant dans les roseaux, de vols de colombes égrenées dans l'air comme des colliers de perle; quoique son corps fût ici, il n'avait pas, à vrai dire, quitté l'Orient, et consolait sa nostalgie par un travail acharné. Decamps offre un exemple illustre de ce phénomène. Il n'a jamais pu non plus rentrer dans sa patrie, et il continue sa caravane orientale sans plus se détourner qu'un pèlerin musulman qui veut aller baiser la pierre noire à la Caaba.

Nous allons tâcher de faire, avec ce pauvre Marilhat, enlevé si malheureusement à la fleur de l'âge et du talent, ce voyage qui l'a rendu un des plus grands peintres de paysage de ce temps-ci et de tous les temps, il faut bien le dire. On a bien voulu nous confier quelques lettres qu'il écrivit à sa sœur dans les rares loisirs que lui laissaient ses études et ses excursions. Cette liasse de papiers jaunis, presque illisibles, usés à leurs angles, lacérés par les griffes de la santé, exhalant encore les âcres parfums des fumigations contre la peste, et que nous avons dépliés avec une précaution respectueuse et triste, nous permettra de comparer le récit au tableau, l'impression écrite à l'impression peinte.

Ce n'est pas un voyage complet que nous allons transcrire; ces lettres offrent beaucoup de lacunes; plusieurs se sont égarées en route, d'autres ont été perdues depuis. Une foule de détails sont omis, car Marilhat, en peintre qu'il était, se fiait plus au crayon qu'à la plume, et à plusieurs

reprises exprime cette opinion : qu'un bon croquis vaut mieux que toutes les descriptions imaginables; il avait plus que personne le droit d'émettre cet avis, mais chacun fait comme il peut. Si la description littéraire est moins exacte, elle a cet avantage, d'être successive, et Marilhat lui-même s'est donné tort par plusieurs passages charmans et pittoresques.

La première de ces lettres est datée du 16 mai 1831, à bord du brick *le d'Assas*, en rade de Navarin. Le jeune voyageur y parle de la Provence, qu'il vient de traverser « juste au moment des roses et des arbres de Judée, » de la route de Marseille à Toulon, si aride et si sauvage, du joli vallon chargé d'oliviers en fleur qu'on parcourt avant d'entrer dans cette dernière ville.

Il continue d'un ton badin en s'excusant de ne pas décrire d'une façon détaillée des choses si connues, et, s'adressant à sa sœur, « je te dirai seulement, comme dans *Plik et Plok :* Corbleu ! c'est un joli brick que le brick *le d'Assas !* Il est fin, léger, coquet, d'une propreté merveilleuse, et c'est, les marins en conviennent, le plus joli navire qu'on ait mis à l'eau depuis long-temps. Il n'a que dix-huit mois, ayant été lancé à Rochefort lors de l'expédition d'Alger, ce qui ne m'a pas empêché d'avoir le mal de mer. C'est une diable de chose que le mal de mer ! Veux-tu savoir ce que c'est ? On entre dans un navire, on est fort gai. Peu à peu les figures changent, l'une s'allonge, l'autre s'élargit, une autre devient rouge, une autre devient verte. Les plaisanteries cessent, on s'aligne entre les caronades, et.... »

Débarqué à Navarin avec ses compagnons, le jeune voyageur indique ainsi son itinéraire : « Nous irons voir l'ancienne Arcadie et quelques ruines grecques. Nous nous rembarquerons immédiatement pour Napoli de Romanie. De là nous nous dirigerons vers Athènes, Sparte et toutes les villes de Grèce que nous pourrons visiter; puis, nous embarquant de nouveau, nous gagnerons Candie, ensuite Alexandrie, d'où nous commencerons notre voyage en Syrie, dont je parlerai dans ma prochaine lettre. »

Cette excursion accomplie, Marilhat tient sa parole, et d'Alexandrie envoie à sa sœur la lettre suivante qui contient ses premières impressions orientales : « Tu dois savoir, ma chère amie, qu'il y a déjà huit jours que nous sommes à Alexandrie, et ces huit jours ne m'ont pas paru longs, je t'assure, quoique nous soyons assassinés par les cousins et les moustiques et quoique le soleil soit passablement ardent; mais il y a dans toute la ville quelque chose de si neuf pour moi, dans les habitans quelque chose de si original, que le temps se passe très vite à voir et à dessiner dans les bazars et les places publiques toutes ces figures si noblement déguenillées. Quelle différence avec notre froide et propre France ! »

« Je crois, continue-t-il en revenant sur ses pas, que je t'ai laissée à Navarin; je ne te raconterai pas notre petite incursion en Grèce. C'est si bête de raconter, surtout quand on parle de quelque chose que l'on a vu avec plaisir! Je me contenterai de t'apprendre que nous sommes allés de Navarin à Napoli de Romanie par mer, que là nous avons pris avec nous une escorte que nous a donnée le comte Capo d'Istria, que nous avons vu Argos, Corinthe, Mégare, Athènes et les lieux intermédiaires où il y avait des antiquités, que nous sommes restés trois jours dans cette dernière ville et qu'ensuite nous nous sommes embarqués pour Candie, que nous y avons relâché un jour et que nous voici au terme de notre voyage par mer, grâce au ciel. Je ne te dirai pas que la Grèce est un pays charmant, bien cultivé, bien boisé, peuplé d'habitans doux et hospitaliers : je mentirais; mais je te dirai que c'est un pays d'un caractère superbe, hérissé de rochers arides, mais d'une forme imposante, avec des plaines désertes, mais d'une grandeur et d'une beauté magnifique, et couvertes de broussailles, de lauriers-roses tout en fleurs, de myrtes et de thuyas, que les habitans y sont voleurs, canailles, mais qu'ils ont des têtes et des attitudes fort imposantes, qu'il y a des ruines superbes.....

« Cependant tout cela n'est rien comparativement à la partie de l'Égypte où nous sommes. Les ruines y sont peu importantes, mais les habitans sont la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue. Il y a des figures parmi eux qui sont absolument semblables à celles que les anciens Égyptiens cherchaient à imiter dans leurs sculptures. »

La Grèce et ses nobles sites obtiennent, on le voit, de notre artiste un légitime tribut d'admiration. Pourtant, dès qu'il met le pied sur le rivage d'Alexandrie, on sent qu'il aborde à sa terre natale, à la patrie réelle de son talent; il s'étonne, il se récrie et ne procède que par exclamations. La vue de cette foule si pittoresquement drapée, si sale et si brillante, si bariolée et si diverse, l'enchante et le ravit. Justement le pacha a convoqué son armée, et il y a là une collection de types à faire devenir un peintre fou de joie. Les Cophtes, tels encore que les couvercles des momies nous les représentent, les habitans du Sennâar et du Darfour, les Abyssins, les Gallas, les gens du Dongola, ceux de l'oasis d'Ammon, les Arabes de l'Hedjaz, les Turcs, les Maugrabins, posent tour à tour devant l'artiste. Autour de la ville, des cahutes basses en briques et couvertes de plusieurs doigts de poussière mamelonnant la plaine, comme autant de verrues, contiennent les familles des soldats. Des femmes fauves comme des statues de bronze, vêtues à peine d'une chemise bleue, entrent dans ces tanières ou en sortent portant quelque vase de terre et traînant quelque enfant tout nu. Quel plaisir et aussi quel regret pour Marilhat, qui voudrait dessiner des deux mains et quarante-huit heures par jour! mais laissons-le parler plutôt lui-

même. A travers là mauvaise humeur que lui cause quelque courbature perce le plus vif sentiment pittoresque.

« Dans le voyage que nous venons de terminer, nous avons rencontré une mauvaise saison : c'était au plus fort de l'été. Tu sens que, voyageant dans la plus grande chaleur du jour sous le soleil brûlant de Syrie, et surtout étant obligés de ne porter pour coiffure qu'un tarbouch ou bonnet grec, à cause du fanatisme des habitans contre les chapeaux, nous n'étions pas sans attraper force coups de soleil. Nos visages couleur d'écrevisse étaient impayables, et notre tournure... c'est à décrire! Représente-toi quatre ou cinq figures de différentes couleurs, selon l'effet du soleil sur chaque carnation : l'un avait la peau rouge, puis à côté brune et encore noire. C'étaient les trois couches différentes, les restes, par place, du premier et du deuxième coup de soleil, tout cela se pelant comme l'écorce d'un jeune cerisier et s'enlevant de temps en temps par larges rouleaux; l'autre avait sur le nez une immense vessie ou ampoule, et sur la figure autant d'autres petites, comme les enfans de la première. Pour moi, j'ai pelé au moins une demi-douzaine de fois. Nous voilà pourtant sur la route à dix heures, loin encore du lieu de la sieste, et tout cela parce que M. Hugel ne se leve jamais de bonne heure, chacun monté sur une mule immense, dessous lui tout son bagage et son matelas, cheminant gravement au milieu de la caravane, tantôt pestant contre la maudite mule qui ne veut pas avancer, tantôt, par un écart, roulant à terre, la tête la première, le bagage d'un côté, le matelas sur soi, sans avoir d'autre consolation que le rire de ses compagnons... Nous faisions comme cela douze ou treize lieues de France par jour, puis nous nous arrêtions dans un lieu habité ou sauvage, toujours à l'air; on étendait son matelas, on faisait décharger les mules, le cuisinier allumait son feu. S'il n'était pas encore nuit, je partais pour faire quelques croquis de mon côté; le naturaliste, du sien, chargeait son havresac, prenait son bâton et allait à la recherche... Au lieu de la halte, sur un tas de bagages mêlés de casseroles, de matelas, de bâts d'ânes, était juché le baron écrivant; puis, autour de lui, il y avait les deux ou trois cents Arabes de la caravane, occupés à le regarder. Alors, quand je revenais avec mon carton sur le dos, le naturaliste avec son chapeau hérissé d'insectes et de lézards, et tout autour du cou un immense serpent, nous trouvions la table mise sur une natte avec des matelas pour siéges, comme dans les festins antiques; au milieu, un immense plat de pilau; puis des poulets bouillis et des terrines de lait aigre pour compléter notre repas; quelquefois, surtout dans les derniers jours, de très beaux raisins de la couleur la plus agréablement dorée que l'on puisse voir. Là-dessus, nous étendions de nouveau nos matelas, nous etablissions une sentinelle, nous nous roulions dans nos manteaux, et je t'assure qu'hormis

l'heure de notre garde, nous n'ouvrions guère les yeux jusqu'au lendemain. Puis c'était à recommencer; alors on s'appelait, on chargeait de nouveau, et en avant!

« La Syrie, en grande partie, je t'assure, est terrible à traverser en été. C'est un pays aride et sec, qui fait mal à voir. Seulement, dans les montagnes du Liban, il y a une belle végétation, mais rien comme notre France. Si tu veux savoir au juste ce que c'est que la Syrie, c'est la partie aride de notre province (l'Auvergne) en laid... Les belles parties, qui sont extrêmement rares, sont mille fois plus belles que les jardins d Hyères, sans culture s'entend: cela se trouve seulement quand il y a de l'eau : alors c'est une place d'une lieue et souvent moins.... puis tout est désert. Je ne te parle pas de tout cela en artiste; j'ai mal à la tête, et je ne vois pas les choses en beau. »

Dans une autre lettre, où il félicite ironiquement son frère d'avoir été promu au grade de lieutenant de la garde nationale, à Thiers, nous retrouvons ce passage remarquable. Rassasié de palmiers et de végétations tropicales, il recommande, si l'on veut lui faire plaisir, de planter à Sauvignac, près de la serre du jardin, des *saules pleureurs*, et de faire nettoyer la petite allée du bois. « .... Lui, il est là, continue-t-il en parlant de son frère avec une vivacité d'images qui le met en présence des objets, il va se promener de bonne heure par une de ces journées d'automne si agréables, où le brouillard du matin vous enveloppe comme un songe, où l'on parcourt, sans penser où l'on va, les charmans sentiers des bois, où l'on respire, en gonflant sa poitrine, cette atmosphère fraîche et mélancolique, où l'on n'entend que les feuilles mortes qui tombent avec un léger frôlement comme un regret des beaux jours, et de temps en temps le cri saccadé et moqueur du merle qui s'enfuit; alors son chien fera quelques pas brusquement en avant, et puis, après avoir interrogé son maître, il retournera à sa place accoutumée reprendre son allure trottinante. Je me souviens de tout cela; je me rappelle tout jusqu'au *Pli-des-Grives*, jusqu'au cigare fumé tranquillement sur les *Tertres de Bontest*, en face de cette nature douce et calme et de cet horizon si gai et si plein de bonheur. Dis-lui qu'ici tout est grand, haut, sublime, mais tout est aride; c'est dénudé de végétation, encore plus pelé et plus monotone que les vastes bruyères de nos montagnes. Ici (je veux dire en Syrie), toute la végétation semble avoir été comme brûlée et réduite en cendre, sans perdre sa forme, par le souffle empesté d'un mauvais génie. La seule variation, c'est des chemins étroits et tortueux taillés sur une base de craie blanche ou quelques éboulemens de terrains, comme si la nature n'y était pas encore assez nue et qu'on ait voulu lui arracher par force son dernier vêtement en lambeaux. Partout la même misère. Quand ce ne sont pas des bruyères, des chardons, ce sont des pierres tombées là

comme la grêle et qui ont sablé ces vastes contrées d'une teinte uniformément gris-noir comme la peau raboteuse d'un crapaud; toujours une ligne droite ou régulièrement ondulée de collines arides; quelquefois, dans le lointain, les pics majestueux et nus du Liban, comme un gigantesque squelette qui paraîtrait à l'horizon; toujours un ciel pur et d'un azur foncé vers le haut, vers le bas d'un ton lourd et écrasant, plus terreux et plus livide à mesure qu'on approche davantage du désert. Qu'on se figure au milieu de cette désolation trois ou quatre mille chameaux blancs, roux et noirs mangeant gravement les herbes sèches et dispersés dans la plaine comme autant de petites taches; un camp de Bédouins, composé de vingt ou trente tentes noires, toutes noires, en poil de chameau, agglomérées sans ordre; quelques femmes ayant pour tout vêtement une chemise bleue et une ceinture en cuir; puis près de vous, si vous voyez un homme poussant ses chèvres ou ses moutons, c'est quelque chose de sec et de fier, couleur de pain bis, avec une chemise, autrefois blanche, serrée d'une ceinture de cuir, recouverte d'un manteau en laine à trois larges raies bleues du haut en bas, la tête enveloppée d'un mouchoir de soie jaune et entourée d'une corde en poil de chameau. C'est là l'habitant de la partie déserte de la Syrie et de la Judée. — Plus près de la mer, ce sont des villages blancs en terre avec des terrasses pour toits et pour maisons des carrés de dix pieds et des portes de trois pieds de haut. Là dedans logent les paysans... Tout cependant n'est pas comme cela. Quelquefois on trouve une belle source, grosse à l'endroit d'où elle sort comme votre Durolle; alors à ses alentours se déploie la plus riche végétation qu'on puisse imaginer. Sur un rideau d'un vert brillant et pur, formé par les vignes et les orangers qui se mêlent et s'entrelacent, on voit scintiller le rouge sémillant de la grenade, qui s'ouvre pour offrir, la coquette! ses charmes aux voyageurs, et s'étaler la feuille large et luisante de la banane avec ses longues grappes de fruits, et dans le fond, plus loin, le gris vert de l'olivier, placé là comme pour reposer les yeux de tant d'objets splendides.

« Sous ces charmans fouillis de végétation, une halte de Turcs avec leurs chevaux arabes attachés aux arbres. Les hommes sont assis à leur manière sur leurs tapis et fument gravement la pipe ou le narguilhé. Nous faisons quelquefois partie du tableau. Moi armé de mon carton à dessiner, le cuisinier en train de faire cuire une mauvaise poule et un peu de riz, et là-bas, dans la campagne, le docteur prussien avec son havresac passé derrière le dos et attaché si court, qu'il semble faire l'office de collet; de ce havresac sortent des pinces, des marteaux, un voile à papillon. Quant à la tête, elle est coiffée d'un chapeau de paille hérissé de lézards, de mouches, de scarabées, d'insectes de toute sorte; pour les jambes, elles s'engloutissent dans d'immenses

bottes turques rouges à pointes recourbées assez grandes pour faire un justaucorps. La main balance un énorme bâton. Représente-toi tout cela, et, pour prendre ton point de vue, place-toi sur un tas de matelas, de caisses, de casseroles et de bâts, et tu auras une idée de ce que c'est qu'un naturaliste en Syrie et un campement de voyageurs arrêtés pour dîner dans un lieu commode. »

Une autre lettre, écrite à son père, contient des détails sur l'itinéraire suivi en Palestine par la petite caravane artistique et botanique. « Tu dois sans doute, mon cher père, avoir reçu la lettre que je t'ai envoyée de Beyrouth. Dans le cas contraire, je te dirai que nous n'avons pu faire le voyage de Palmyre comme nous l'espérions, à cause des Bédouins, qui, justement à cette époque, étaient agglomérés pour faire paître leurs troupeaux près de Homs, ville située au bord du désert, et d'où nous devions partir pour notre expédition. Nous sommes allés de là à Balbek, puis dans le Liban, où nous avons passé quelque temps. Ce que je ne t'ai pas dit, de peur de t'effrayer, c'est que M. Hugel y est tombé malade d'une fièvre nerveuse qui lui a duré quinze jours à Tripoli, puis à peu près autant à Beyrouth, où nous étions allés par mer. De Beyrouth, nous sommes allés par mer à Saïde (Sidon), puis à Sour (Tyr), ensuite à Acre, par terre; de là à Nazareth, puis au Thabor, à Tibériade, près la mer de Galilée. Nous sommes retournés à Nazareth, puis de là nous avons dirigé notre voyage vers la grande cité de Jérusalem par Samarie (Naplouse aujourd'hui). Nous y sommes restés huit jours, tu penses à quoi faire: à visiter toutes les places... à recueillir toutes les traditions... pas moi, car je n'écris rien, et je préférerais du reste un bon croquis (malheureusement les bons croquis sont rares!) à toutes les relations de voyages imaginables. A Jérusalem, je me suis fourni d'une bonne provision de chapelets, reliques, etc., que j'ai fait bénir au Saint-Sépulcre. Cela peut être agréable à quelques personnes de nos connaissances. Nous sommes allés voir Bethléem et la mer Morte, et tous les points importans; puis nous avons fait route sur Jaffa, où nous nous sommes embarqués pour Alexandrie. Notre traversée a été de quarante-huit heures seulement. Tu sens que, tout en voyant des lieux si anciennement illustres, les souvenirs de nos vieilles armées de la république m'ont souvent occupé, et au Thabor, et à Saint-Jean d'Acre, et à Jaffa, que de fois j'ai pensé à toutes ces belles victoires d'une poignée de Français sur des milliers d'Arabes, venus comme des fourmis de leurs déserts!

« Comme les mauvaises nouvelles se savent vite et sont toujours exagérées, tu dois avoir lu dans les journaux des relations effrayantes des ravages du choléra-morbus en Syrie, en Arabie et en Égypte; je vais te dire tout ce que j'en ai su sur les lieux mêmes, et quel rapport cela peut avoir avec notre voyage.

« Le choléra est venu des Indes en Perse par les caravanes. Les hadjis ou pèlerins persans l'ont porté à la Mekke et à Médine, où cette année se trouvent à peu près cent mille pèlerins, venus de tous les pays musulmans; la maladie aussitôt s'est manifestée d'une manière effrayante, et a enlevé, dans l'espace de quatre à cinq jours, quarante mille hadjis. Puis le temps de partir est arrivé, et de ce centre commun les caravanes se sont dirigées, l'une pour Bagdad, l'autre pour Constantinople par la Syrie, l'autre pour la Haute-Égypte par la mer Rouge et Kosseïr, enfin la plus nombreuse pour la Basse-Égypte, le Delta, le Caire et Alexandrie; ainsi la maladie que les Arabes appellent le vent jaune a éclaté en même temps partout....

« Nous sommes arrivés au Caire après la maladie, et il n'y a plus rien dans la Haute-Égypte. Nous partons sous peu pour ce pays. »

Profitant de son séjour au Caire, où il a trouvé le motif de tant de délicieux tableaux, Marilhat en fait à la plume le croquis suivant, avec une netteté et une finesse admirables : « La ville se présente à vous comme les mille petites tourelles dentelées d'un édifice gothique au pied d'une montagne blanchâtre assez escarpée et flanquée d'une citadelle à tours et à dômes blancs dans le goût turc. D'une part, vers la montagne, le désert avec toute son aridité, sa désolation, et, pour y ajouter encore, la ville des tombeaux, espèce de cité qui a ses rues, ses maisons, ses quartiers, ses palais, et n'a d'habitans vivans que quelques reptiles, quelques oiseaux solitaires et d'immenses vautours placés sur les minarets comme les vedettes de cette triste population; de l'autre part, vers le Nil, des champs couverts d'une verdure brillante, et (du moins à l'époque où nous y étions) de temps en temps de charmantes pièces d'eau, restes de l'inondation, miroitant au sein de cette verdure; des jardins couverts d'arbres épais et noirs, d'où s'élèvent comme autant d'aigrettes des milliers de palmiers avec leurs belles grappes rouges ou dorées. Au milieu de ce contraste se trouve la ville, tout-à-fait en harmonie avec ce paysage bizarre, immense ramas d'édifices à toits plats sans tuiles, noircis par la fumée et couverts de poussière : de loin en loin, un édifice neuf, blanc et scintillant, jaillit de ce tas de maisons grisâtres, de ces rues étroites et noires où se remue un peuple sale quoique très brillant et bariolé; de cette poussière, de cette fumée bleue s'élancent vers l'air libre mille et mille minarets, comme le palmier des jardins, minarets couverts d'ornemens légers à l'arabe et cerclés de leurs trois galeries de dentelles superposées. C'est un admirable spectacle, fait pour enthousiasmer un peintre. »

Ensuite il ajoute, en parlant de son projet de voyage dans la Haute-Égypte : « C'est un beau voyage que celui de la Haute-Égypte, facile à faire avec agrément. Il y a ici fréquemment des dames anglaises qui

le font; mais passé le Caire, comme le costume européen des femmes n'est pas connu, elles sont obligées de s'habiller à la turque. Je t'assure qu'il y a comme cela de fort jolies Turques. »

Ce voyage, fait en compagnie de M. Hugel, dura trois mois. Une dernière lettre que nous allons citer, outre les impressions de l'artiste, contient des détails curieux sur le voyage de l'obélisque de Luxor, avec qui il naviguait de conserve :

18 mai 1833. Rade de Toulon.

« Me voilà enfin de retour dans notre belle France. Je suis arrivé hier dans la matinée sur *le Sphinx*, bateau à vapeur de l'état qui remorquait l'obélisque de Luxor. Mais à quoi bon être arrivé quand on est condamné à voir cette terre chérie de près sans pouvoir y mettre les pieds, sans pouvoir serrer la main à un compatriote, sans pouvoir aller même au lazaret qu'avec un garde de santé grognard qui a toujours peur que vous communiquiez avec des gens qui se portent peut-être moins bien que vous. Oui, c'est un vrai supplice de Tantale, et d'autant plus grand, qu'on vient d'un pays plus aride et plus éloigné de nos mœurs. J'ai heureusement à qui parler dans les officiers du bâtiment, qui sont de vrais amis pour moi et des jeunes gens charmans pour tout le monde; j'ai tout ce qu'il faut pour passer la quarantaine gaiement, et cependant!...

« J'étais parti avec *le Sphinx* dans l'espoir que la traversée serait moins longue et moins fatigante qu'avec un bâtiment marchand. La bonté du bâtiment et l'agrément de l'intérieur me le faisaient penser, mais il était écrit qu'il n'en serait pas ainsi; il fallait que tout tendît à allonger ce malencontreux voyage. Partis d'Alexandrie par un temps superbe, le 1er mai, nous avons eu, deux jours après, un vent de nord-ouest si fort, que ne pouvant plus aller de l'avant, inquiets du *Luxor*, qui, peu fait pour supporter la mer, paraissait devoir s'engloutir à chaque instant, nous avons laissé porter sur Rhodes, où nous sommes arrivés à bon port malgré un vent très fort et une mer houleuse. Comme le port n'y est pas assez sûr, nous nous sommes réfugiés vis-à-vis, à Marmariza, sur la côte de Caramanie. Là, nous avons attendu que le mauvais temps nous permît de repartir; puis nous avons fait route sur Navarin, croyant y trouver du charbon pour refaire notre provision, qui commençait à s'épuiser. Un coup de vent nous a forcés de relâcher à Milo, dans l'archipel, d'où nous sommes repartis au bout de deux jours. Arrivés à Navarin, point de charbon! Obligés d'aller en prendre dans les Iles Ioniennes! A Zante, nous en trouvons à peine pour atteindre à Corfou, où enfin nos soutes se sont comblées. Le chargement a duré huit jours, après lesquels nous avons chauffé, et nous voilà arrivés ici avec un temps superbe, arrivés comme

Ulysse, après avoir visité toute la Grèce antique. Si l'obélisque, que tu verras du reste à Paris, t'intéresse, je te dirai qu'il va à merveille, et que si tous ses antiques magots hiéroglyphiques n'ont pas plus le mal de mer dans la traversée qui va les conduire au Hâvre qu'ils ne l'ont eu jusqu'ici, il n'y aura pas trop d'avaries pour qu'ils puissent montrer leurs grotesques faces de granit sur une de nos places de Paris.

« Cependant le voyage m'a amusé, en ce sens que j'ai vu Rhodes et ses souvenirs de chevalerie, ses écussons des anciens chevaliers, sa tour attaquée avec tant d'ardeur, défendue avec tant de courage; Marmariza et ses montagnes incultes, couvertes de pins, de myrtes et de toutes ces plantes du climat de Grèce qui répandent dans l'air un parfum à elle, et lui donnent un aspect si brillant, quoique si triste! Et Milo, décoré de la mémoire du plus bel âge des arts; Navarin, je le connaissais déjà; enfin Zante et Corfou, îles doublement charmantes dans le passé et dans le présent, les premières que je voyais qui me rappelassent un peu l'Europe et présentant des restes de la puissance commerçante de Venise. Ma qualité d'artiste m'a fait recevoir du lord haut commissaire, gouverneur de l'île, ainsi que de lady N....., sa femme, qui, artiste qu'elle est, aime les arts, comme toutes les sommités de l'aristocratie (lord N... est le frère du duc de Buckingham). Je suis allé au bal deux fois. Je te reparlerai de tout cela à loisir. Le papier finit. Adieu, *Salam-Alek.* »

L'Égyptien PROSPER MARILHAT.

Là se termine l'odyssée de notre voyageur, et ici nous allons placer quelques détails épars dans sa correspondance.

A son retour au Caire, il lui arriva un malheur très sensible pour un peintre; sa boîte à couleurs, embarquée séparément avec d'autres bagages à Beyrouth, fut promenée on ne sait où par un patron maltais qu'égarait la peur du choléra. Heureusement, il se trouva là un amateur qui, touché du désespoir du jeune peintre, lui céda une boîte assez bien garnie qu'il avait. O béni sois-tu, digne amateur qui, sous la forme d'une douzaine de vessies, représentas la Providence auprès de Marilhat et fus la cause indirecte de beaucoup de chefs-d'œuvre.

Notre artiste, à qui M. Hugel avait proposé de faire le voyage des Indes-Orientales, et qui n'avait pas accepté, passa quelques mois tout seul, tantôt à Alexandrie, tantôt à Kanka, à Rosette et au Caire, où étaient restés le docteur et le naturaliste prussien, qui, tous deux, avaient trouvé à se placer avantageusement au service du pacha, dont il fit le portrait, non sans peine, car « ce diable d'homme » voulait être peint sans poser, prétention assez gênante pour la ressemblance, qui fut pourtant réussie. Il eût bien voulu en faire une copie, mais il lui fallut se contenter d'un croquis fait à la hâte et en cachette. Pen-

dant tout ce temps, Marilhat fit des portraits pour vivre et des études pour apprendre. Ses portraits lui étaient payés 300 francs, et ce chiffre flattait son amour-propre. — Il peignit aussi deux décorations pour un théâtre bourgeois d'Alexandrie, où il y avait « des actrices bien jolies. »

Il resta là tout l'hiver, n'osant pas revenir en France, de peur de geler, car, dit-il, « depuis mon séjour en Orient, je suis devenu si frileux, que, même ici, je souffre beaucoup du froid de l'hiver, si doux cependant. Que serait-ce donc, si j'arrivais en France dans cette saison? » Nous aussi, nous avons éprouvé ce frisson en revenant de Constantine, au mois d'août, après un long bain de soleil à quarante-huit degrés. Une houppelande doublée de peau d'ours dans laquelle nous nous étions enveloppé ne nous empêchait pas de claquer des dents sur le quai de Marseille, et nous ne sommes pas encore réchauffé!

Les fragmens que nous avons cités donnent une idée assez complète de l'itinéraire suivi par Marilhat à l'exception de son voyage dans la haute Égypte qu'il annonce plusieurs fois, et dont sa correspondance ne contient pas de description, bien que sa *Vue des ruines de Thèbes* et d'autres dessins montrent que le voyage a été accompli. Mais peut-être que les lettres confiées aux mains peu sûres des fellahs se seront égarées, ou Marilhat, énervé par « ce mou climat de l'Orient, » n'aura pas écrit.

Ce que nous avons détaché de cette correspondance écrite au vol de la plume à de proches parens, sans le moindre soupçon de publicité, fait voir, à travers sa négligence, que Marilhat eût pu acquérir comme écrivain le nom qu'il a conquis comme peintre; son style est net, coloré, rapide; ses descriptions, aidées par l'œil exercé de l'artiste, ont une précision caractéristique des plus rares; chaque objet est attaqué par son angle saillant, chaque touche posée à sa place et du premier coup. il a dans son style une grande puissance de réalisation plastique. Pour bien écrire un voyage, il faut un littérateur avec des qualités de peintre ou un peintre avec un sentiment littéraire, et Marilhat remplit parfaitement ces conditions; c'était du reste un esprit vif, clair, plein d'activité et de feu, légèrement ironique et se plaisant aux lectures choisies : Montaigne, Cervantes et Rabelais étaient ses auteurs de prédilection; il aimait à parler et parlait bien. Ses conversations roulaient en général sur des théories d'art tantôt paradoxales, tantôt profondément sensées, suivant son humeur, qu'il développait avec beaucoup de verve et d'éloquence : l'art fut l'idole de sa vie et la consuma tout entière.

Dans le *post-scriptum* de plusieurs de ses lettres, il parle avec une sollicitude inquiète du sort de son tableau envoyé au Salon avant son départ, et demande l'avis de Cicéri et de Camille Roqueplan, et plus tard, lorsqu'on lui marque que quelques-unes de ses études apportées

en France ont été comparées à celles d'Isabey par des connaisseurs, il se récrie, quoique le compliment l'ait touché au vif : « Isabey est un habile peintre, et je ne suis qu'un jeune croûton! »

Revenu à Paris après une si longue absence, que devait prolonger encore un voyage en Italie, projet qui ne s'accomplit pas, Marilhat se posa tout de suite au premier rang par son tableau de *la Place de l'Esbekieh.* Decamps revenait, lui aussi, de son pèlerinage, et lançait, à travers les ruelles crayeuses de Smyrne, cette *Patrouille turque* qui courait si vite, que son ombre ne pouvait la suivre sur les murailles. La peinture avait ses *Orientales* comme la poésie.

Une des gloires de Marilhat fut de conserver son originalité en présence de Decamps. Ces deux talens sont des lignes parallèles voisines, il est vrai, mais qui ne se touchent point: ce que l'un a de plus en fantaisie, l'autre le regagne en caractère. Si la couleur de Decamps est plus phosphorescente, le dessin de Marilhat a plus d'élégance. L'exécution, excellente chez tous deux, l'emporte en finesse chez le peintre enlevé si jeune à sa gloire et au long avenir qui semblait devoir l'attendre.

A *la Place de l'Esbekieh* succédèrent le *Tombeau du scheick Abou-Mandour, la Vallée des Tombeaux à Thèbes,* le *Jardin de la Mosquée,* les *Ruines de Balbeck,* et d'autres chefs d'œuvre d'une nouveauté, d'un éclat et d'une puissance extraordinaires.

Puis Marilhat fut pris de la maladie du style, maladie que les jeunes paysagistes, revenus dans leurs ateliers, gagnent en regardant les gravures d'après Poussin. La plupart en meurent ou restent malades toute leur vie. Notre Égyptien, habitué aux fléaux, à la peste, au choléra, à la dyssenterie, et d'ailleurs violemment médicamenté par une critique intelligente, survécut et rentra dans sa parfaite santé pittoresque.

Au salon de 1844, qui, si cette expression peut s'étendre à la peinture, fut le chant du cygne de Marilhat, il envoya huit tableaux, huit diamans : un *Souvenir des bords du Nil,* un *Village près de Rosette,* une *Ville d'Egypte au crépuscule,* une *Vue prise à Tripoli,* un *Café sur une route en Syrie,* etc.

Le *Souvenir des bords du Nil* est peut-être le chef-d'œuvre du peintre, nous dirions presque de la peinture. Jamais l'art du paysagiste n'est allé plus haut ni plus loin. C'est si parfait, que le travail n'a laissé aucune trace. Ce tableau semble s'être peint tout seul comme une vue répétée dans une glace. Nous en avons écrit jadis une description que nous reproduisons ici comme prise sur le fait. « Les teintes violettes du soir commencent à se mêler à l'azur limpide du ciel, où la lune se recourbe comme une faucille d'argent. Des tons de turquoise et de citron pâle baignent les dernières bandes de l'horizon, sur lequel se détachent en noir les colonnes sveltes et les élégans chapiteaux d'un bois

de palmiers plantés sur une rive qui forme une ligne de démarcation entre le ciel et l'eau, miroir exact qui en réfléchit les teintes. Dans l'ombre de cette rive commencent à scintiller quelques points lumineux, étoiles de la terre qui s'éveillent à la même heure que celles de là-haut. Un troupeau de buffles s'avance dans le fleuve pour s'abreuver ou le traverser à la nage. Dans le ciel, un essaim de grues vole en formant le V ou le delta. On ne peut rien rêver de plus calme, de plus taciturne et de plus mystérieux. Il règne dans cette toile une fraîcheur crépusculaire à tromper les chauves-souris. »

Comme la plupart des peintres, Marilhat eut trois manières : la première, qui se rapporte aux tableaux exécutés en Orient même ou d'après des études faites sur place, a quelque chose d'imprévu, de violent et de sauvage. On y sent passer le souffle orageux du Khamsin et ruisseler les rayons fondus du soleil d'Égypte. Tout un cycle d'œuvres où palpitent des souvenirs immédiats, ou du moins très vifs encore, se rattache à ce genre. Puis vient la seconde manière, celle du style historique, dans laquelle l'artiste, averti à temps, n'a fait heureusement que très peu de tableaux. La troisième est probablement celle qui satisfera davantage les amateurs. Marilhat, pendant cette période, se préoccupait de l'exécution à un point excessif. Il apportait le plus grand soin au choix de ses panneaux et de ses couleurs; il grattait, il ponçait, il se servait du rasoir, glaçait, reglaçait, et employait toutes les ressources matérielles de l'art. Jamais tableaux n'ont été l'objet de tant de précautions; il laissait quelquefois une teinte sécher trois mois avant de revenir dessus; aussi avait-il toujours une grande quantité d'ouvrages en train. Pour nous, et les artistes seront de notre avis, nous préférons sa première manière, moins parfaite sans doute, mais plus hardie.

On a bien voulu nous montrer les études et les tableaux que Marilhat a laissés à sa mort, ou plutôt dès le commencement de sa funeste maladie, à un état d'ébauche plus ou moins avancé.

Nous sommes entré dans la petite chambre qui les renferme empilés les uns sur les autres, ou tournés contre la muraille, avec un sentiment de profonde tristesse : un autre tombeau avait le corps du pauvre grand artiste, mais là était enterrée son ame. Ce que nous avons vu a doublé nos regrets. Pourquoi faut-il que le pinceau se soit échappé si tôt de cette main sans rivale? Tout l'Orient nous est apparu dans ces esquisses et ces ébauches étincelantes; déserts arides, vertes oasis, caroubiers au feuillage luisant, palmiers aux grappes rouges, villes aux coupoles d'étain, minarets élancés comme des mâts d'ivoire, fontaines aux arcades dentelées, ruines massives, karavanserails qu'encombre une foule brillante et bigarrée, caravanes aux types variés et bizarres, défilés de chameaux profilant sur l'horizon fauve leurs cols d'autruche et leurs dos gibbeux, buffles difformes descendant à l'abreuvoir ou se

vautrant dans la vase, sauvages habitans du Sennâr pareils à des statues de jais, temples à moitié enterrés dans le sable, rien n'y manque. Ce qu'il y a de singulier dans ces tableaux, c'est que les portions peintes sont parfaitement achevées, quoique le reste de la toile soit laissé en blanc. L'exécution de Marilhat était si sûre, que tout coup portait. De simples frottés à la terre de cassel ont la perfection du travail le plus patient. Cette certitude de main, soutenue par une pratique incessante et des études immenses, lui permettait de peindre très vite sans tomber dans le désordre, les bavochures, le gâchis et le tumulte de l'esquisse. Son tableau semblait fait derrière la toile. Il ne le peignait pas, il le découvrait.

Cependant, soit désir de la perfection, soit mobilité d'esprit, il n'a produit relativement à sa fécondité qu'un petit nombre d'œuvres terminées, bien qu'il ait travaillé avec une acharnement et une assiduité sans exemple.

Cette chambre ne contient pas moins de deux ou trois cents toiles commencées et menées jusqu'à un certain point d'exécution. Les moins faites ne sont pas les moins belles. Il serait à souhaiter que la famille de Marilhat fît une exposition de son œuvre complète, tableaux, dessins, études, et l'on verrait quel grand peintre la France a perdu dans ce jeune homme mort si déplorablement, et à qui elle eût pu épargner un chagrin. Marilhat, après cette radieuse exposition de 1844, croyait avoir mérité la croix, — il ne pensait pas que ce fût un hochet; — on lui donna nous ne savons plus quelle médaille qui se distribue aux demoiselles qui font des bouquets de fleurs et des intérieurs vertueux. Il en conçut une mélancolie qui altéra son esprit, déjà si troublé, et précipita sa fin, déjà prochaine.

Puissent ces quelques pages ramener l'attention sur cette tombe que trop d'herbe environne, bien qu'elle soit récente! Hélas! le pauvre Marilhat joue de malheur. Qui lira aujourd'hui ces lignes où il ne s'agit que d'art, de souvenirs de voyage, de tableaux et d'ébauches interrompues par la mort? Écoutera-t-on le poète qui, au milieu de la tourmente révolutionnaire, essaie de raviver dans les mémoires distraites l'admiration pour un grand peintre, et qui traverse les rues ensanglantées pour aller poser une couronne sur le nom de Marilhat?

Théophile Gautier.

DONIZETTI

ET

L'ÉCOLE ITALIENNE DEPUIS ROSSINI.

L'art musical et l'Italie ont fait, il y a trois mois, une perte douloureuse : Donizetti est mort à Bergame. L'auteur d'*Anna Bolena*, de *Lucia di Lamermoor*, de *la Favorite*, de *l'Elessire d'amore*, de *Don Pasquale* et de tant d'autres partitions légères et charmantes qui ont été traduites dans toutes les langues et chantées sur tous les théâtres de l'Europe, s'est endormi épuisé par le travail, consumé par la fièvre des poètes, et peut-être aussi par l'abus des plaisirs, dans la force de l'âge et dans la plénitude de son talent.

Donizetti appartient à cette génération de compositeurs dramatiques qui s'est emparée de la scène italienne depuis que Rossini a imposé silence à son génie. Le chantre de *Lucie*, Bellini, Mercadante, Pacini et M. Verdi forment un groupe de talens distingués et divers qui se sont partagé l'attention publique depuis le jour où le maître de Pesaro jeta dédaigneusement la plume avec laquelle il venait d'écrire son dernier et sublime chef-d'œuvre, *Guillaume Tell*. Quelle est la nature du mouvement musical qui s'est accompli en Italie pendant ces dix-neuf dernières années? Quelle est la portée de l'œuvre de Donizetti, par quel caractère se distingue-t-il de ses émules, et quelle place doit-il occuper dans l'histoire de l'art? Telles sont les différentes questions que nous allons essayer de résoudre.

Gaëtan Donizetti est né en 1798 dans la ville de Bergame, sur le territoire de l'ancienne république de Venise. Cette ville est célèbre aussi pour avoir donné le jour à beaucoup de grands chanteurs, parmi lesquels nous ne citerons que les deux fameux ténors David père et Rubini. Fils d'un petit employé qui n'avait, pour soutenir une nombreuse famille, que les émolumens de sa place, Donizetti reçut néanmoins une éducation distinguée. Sa vocation pour les arts se déclara de très bonne heure; mais, chose assez singulière, ce ne fut pas la musique qui l'emporta d'abord dans son jeune cœur. Donizetti voulait être architecte; il aimait avec passion le dessin, qu'il ne cessa de cultiver toute sa vie avec infiniment de goût et de succès. Son père, d'un autre côté, aurait désiré lui voir embrasser la carrière du barreau, comme la route la plus sûre pour arriver au bien-être et à la considération. Il y eut alors entre l'instinct de la nature et l'autorité paternelle une de ces luttes fécondes qui éclatent souvent au berceau des grands artistes, comme si la Providence voulait les préparer d'avance aux combats qu'ils auront à soutenir un jour pour la conquête de l'idéal. Après quelque résistance, Donizetti eut enfin la permission de suivre les penchans de son ame. Il apprit les élémens de la musique dans un institut musical de sa ville natale, qui avait été fondé le 18 mars 1805, et qui fut réorganisé le 6 juillet 1811 sous la direction de Jean-Simon Mayer. Mayer, célèbre compositeur dramatique, qui jouissait alors d'une grande réputation, initia le jeune Donizetti aux premiers secrets de l'harmonie. Il lui donna des leçons d'accompagnement, lui apprit à comprendre, à goûter les œuvres des maîtres, lui délia la langue et facilita l'essor de son imagination. Ainsi préparé par les conseils pratiques et salutaires de cet homme distingué, que Donizetti a toujours vénéré comme un père, et avec lequel il n'a jamais cessé d'entretenir les rapports les plus affectueux, il se rendit à Bologne pour y achever son éducation musicale sous la direction de l'abbé Mattei. Stanislas Mattei, ancien moine de l'ordre des cordeliers appelés mineurs conventuels, continuait dans l'enseignement musical de Bologne la tradition du *padre* Martini, dont il avait été l'elève bien-aimé. Ce padre Martini, qui nous a laissé une *Histoire de la Musique* et des travaux fort estimés sur la théorie de l'art, était l'un des plus savans musiciens du XVIIIe siècle. Il fut, pendant cinquante-neuf ans, maître de chapelle de l'église de Saint-François de Bologne, où il fonda une école devenue célèbre par la solidité des doctrines qu'on y enseignait et par le grand nombre d'excellens professeurs qui en sont sortis. Le padre Martini jouissait d'une réputation européenne, il était en correspondance avec les plus grands personnages de son temps, tels que le roi de Prusse Frédéric II et le pape Clément XIV. Les hommes les plus instruits, les compositeurs les plus illustres le consultaient avec déférence et s'appuyaient

de l'autorité de ses décisions, comme le fit Gluck dans une circonstance solennelle. Le padre Martini, qui mourut plein de jours le 4 août 1784, eut aussi l'honneur de bénir et de couronner l'enfance miraculeuse de Mozart. L'auteur de *Don Juan* était âgé de quatorze ans, lorsqu'il reçut des mains de ce vénérable savant, en 1770, le diplôme de membre de l'académie philharmonique de Bologne.

Lors de la suppression des couvens en Italie dans l'année 1798, l'abbé Mattei, qui avait reçu de son maître le dépôt des bonnes traditions, fut réduit à vivre dans la retraite avec sa vieille mère, en donnant des leçons de composition. Son enseignement acquit bientôt de la célébrité. Un lycée communal de musique ayant été créé à Bologne en 1804, l'abbé Mattei y fut nommé professeur de contre-point. C'est dans cet établissement et sous l'excellente discipline de l'abbé Mattei qu'ont été élevés un grand nombre de compositeurs célèbres de notre siècle, Pilotti, Tesei, Tadolini, Morlachi, Pacini, Rossini et Donizetti. On nous assure que, depuis son retour à Bologne, Rossini consacre une partie de ses loisirs à raviver les études d'une école qui a été le berceau de son génie. Ainsi, à trente ans d'intervalle, on vit arriver dans la ville de Bologne et s'incliner devant les docteurs de la tradition ces deux enfans prédestinés, qui devaient étonner le monde et se succéder dans l'histoire de l'art en créant, l'un, *le Mariage de Figaro* et *Don Juan*, l'autre, *le Barbier de Séville* et *Guillaume Tell*.

C'est en 1815 que Donizetti se rendit également à Bologne. Rossini s'en était échappé depuis plusieurs années, et son *Tancredi* avait déjà popularisé son nom. Après trois ans d'études, Donizetti s'élança aussi dans la carrière et débuta à Venise, en 1818, par un opéra intitulé *Enrico di Borgogna*, qui fut accueilli avec faveur. Il avait alors à peine vingt ans. En 1822, il écrivit à Rome *Zoraïde di Grenata*, et dut au succès éclatant de cet ouvrage d'être exempté de la conscription, comme sujet autrichien. Il parcourut ainsi successivement différentes villes d'Italie, improvisant partout des partitions nouvelles avec cette incroyable facilité que possèdent la plupart de ses compatriotes, facilité qui enfante quelquefois des chefs-d'œuvre à jamais admirables comme la *Nina* de Paisiello et *le Mariage secret* de Cimarosa, mais qui le plus souvent énerve les natures les mieux douées.

En 1831, Donizetti, se trouvant à Milan en même temps que Mme Pasta, Rubini et Galli, composa pour ces trois célèbres virtuoses l'opéra d'*Anna Bolena*, qui fait époque dans l'histoire de son talent. Cet ouvrage obtint un très grand succès, malgré la présence de Bellini et l'enthousiasme que venait d'exciter son petit chef-d'œuvre de *la Sonambula*, écrit aussi tout récemment pour la Pasta et Rubini. Donizetti et Bellini se disputaient dès-lors la couronne que Rossini venait d'abdiquer et de rejeter loin de lui comme un poids importun. En

1833, Donizetti était à Florence, et il composait la *Parisina* pour Mlle Ungher, Duprez et Coselli, un excellent baryton. Il retourna à Milan l'année suivante pour écrire *Lucrezia Borgia*, qui renferme plusieurs morceaux remarquables. C'est au commencement de 1835 que Donizetti vint à Paris pour la première fois. Bellini y était établi déjà depuis deux ans, et sa douce mélopée lui avait conquis le cœur de toutes les femmes. Donizetti eut beaucoup de peine à dissiper les préventions défavorables qu'on avait conçues de son talent, et, malgré les beautés réelles que les connaisseurs purent discerner dans *Marino Faliero*, qu'on avait accueilli avec assez de faveur pendant les premières représentations, cet opéra ne put se soutenir long-temps à côté des *Puritains*, qui avaient été donnés quelques mois auparavant, en janvier 1835. Le chef-d'œuvre de Bellini avait tourné toutes les têtes et absorbé tout l'enthousiasme des dilettanti. Donizetti dut repartir pour l'Italie en laissant son rival maître du champ de bataille. Il se rendit à Naples dans la seconde moitié de cette même année 1835. Là il eut le bonheur de trouver sous sa main Mme Persiani, Duprez et Coselli, trois artistes dont il connaissait les ressources. Muni d'un libretto intéressant, il se mit aussitôt à l'ouvrage, et, dans l'espace de six semaines, il créa l'une des plus charmantes partitions de notre siècle, la *Lucia di Lamermoor*, son chef-d'œuvre, où il a versé les plus douces mélodies de son cœur et développé les plus brillantes qualités de sa manière. Cet opéra, qui n'obtint aux premières représentations qu'un succès contesté, excita ensuite des transports d'admiration dans toute l'Europe. Duprez s'y révéla chanteur de premier ordre, et l'on doit présumer que le style large et sévère de ce grand virtuose a exercé une influence favorable sur l'inspiration du compositeur.

Donizetti revint à Paris en 1840, précédé, cette fois, d'une grande célébrité qu'il devait à sa *Lucie*, qui avait été traduite en français et représentée au théâtre de la Renaissance. Bellini n'existait plus, il était mort six mois après avoir donné le jour à l'opéra des *Puritani* et avoir prouvé que son génie élégiaque pouvait trouver, au besoin, des accens plus profonds et plus variés. Donizetti apportait avec lui trois nouveaux ouvrages avec lesquels il se proposait d'aborder encore une fois ce redoutable public parisien, dont il n'avait pu éveiller la sympathie quelques années auparavant. Ses trois opéras étaient : *la Fille du régiment*, *les Martyrs* et *la Favorite*. *Les Martyrs* avaient été composés à Naples pour ce pauvre Nourrit, qui en avait tracé lui-même le libretto d'après le *Polyeucte* de Corneille. La censure napolitaine n'en avait pas permis la représentation. *La Favorite*, qui, sous le titre de *l'Ange de Nisida*, était destinée au théâtre de la Renaissance, fut disposée pour l'Académie royale de Musique, et un quatrième acte fut ajouté aux trois dont se composait la partition primitive. Aucun de ces

trois ouvrages, représentés successivement dans la même année, ne fut accueilli avec une faveur bien décidée. *La Favorite* elle-même, cette charmante partition qui est aujourd'hui l'une des plus jolies conquêtes de notre première scène lyrique, ne s'accrédita parmi nous que lentement.

Après avoir joui pendant quelques mois du succès de *la Favorite*, Donizetti repartit pour l'Italie. En 1842, il se rendit à Vienne, où il composa la *Linda di Chamouni*, qui fut accueillie avec enthousiasme par cette population de musiciens, et qui valut au compositeur le titre de maître de chapelle de la cour impériale. Il revint à Paris dans le courant de l'année 1843. A peine était-il descendu de voiture, qu'il se mit à improviser, pour le Théâtre-Italien, l'opéra de *Don Pasquale*, dont la musique vive et piquante s'écoute avec aussi peu de fatigue qu'il en a fallu pour la concevoir. On prétend que *Don Pasquale* n'a coûté à Donizetti que huit jours de travail, ce qui lui fit dire plaisamment, en entendant raconter que Rossini en avait mis quinze à écrire *le Barbier de Séville* : « Cela ne m'étonne pas, il est si paresseux ! »

On riait encore des bouffonneries du vieux *Don Pasquale*, que Lablache jouait à ravir, lorsque l'administration de l'Opéra, prise au dépourvu et ne sachant comment traverser la saison d'hiver qui s'approchait à grands pas, s'adressa à Donizetti pour avoir un ouvrage nouveau. Le maestro accepta la proposition avec la désinvolture ordinaire de son caractère, et, dans l'espace de deux mois, il écrivit l'énorme partition de *Dom Sébastien*. Cet opéra, qui renferme plusieurs morceaux d'un beau caractère, échoua devant le public tant à cause du libretto, qui manquait d'intérêt, que par des accidens de mise en scène et une exécution imparfaite. La composition hâtive de *Dom Sébastien*, dont on venait arracher à Donizetti les feuilles encore humides, porta un coup funeste à sa santé. En sortant de la répétition générale, il dit à un ami qui l'accompagnait : « Je me sens bien mal ! *Dom Sébastien* me tue. »

Cependant il fit encore un voyage à Vienne, où l'appelaient ses fonctions de maître de chapelle de la cour. Accueilli dans cette ville avec beaucoup d'empressement par tous ceux qui le connaissaient, et particulièrement par la famille impériale, Donizetti ne tarda pas à donner des signes non équivoques d'aliénation mentale. Il revint à Paris dans le courant de l'année 1845. Nous eûmes alors la douleur de le rencontrer plusieurs fois dans les rues accompagné d'un domestique, l'œil éteint, le front chargé d'un voile sinistre. On le transporta, vers le mois de janvier 1846, dans une maison de santé à Ivry, où il est resté jusqu'au mois de juin 1847. Entré dans une autre maison de l'avenue Chateaubriand, il en sortit au mois de septembre de la même année, pour retourner dans son pays. En passant par Bruxelles, il y eut une

attaque de paralysie, qui se renouvela à Bergame le 1er avril 1848, et l'emporta sept jours après à l'âge de cinquante ans. La ville de Bergame tout entière voulut assister à ses funérailles, qui furent célébrées avec une grande solennité. L'homme aimable et affectueux y fut aussi regretté que le compositeur illustre.

Doux, poli, obligeant, d'un esprit vif et cultivé, d'un commerce agréable, Donizetti justifiait de telles sympathies par son caractère comme par son talent. La famille impériale d'Autriche le traitait presque comme un enfant de la maison, et l'archiduc Charles l'avait admis dans son intimité. Les qualités aimables qui le faisaient rechercher dans le monde, l'auteur de *Lucia* les portait aussi dans la famille. Il avait conservé une profonde vénération pour la mémoire de son père, dont il gardait pieusement quelques gages de tendresse. Donizetti avait eu plusieurs sœurs et trois frères, dont l'aîné est chef de toute la musique militaire de l'empire ottoman. Il avait épousé, à Rome, la fille d'un avocat de cette ville, qui mourut du choléra en 1835, après quelques années de mariage. Il avait eu d'elle deux enfans qu'il perdit dans un âge encore tendre. Toute son affection s'était reportée sur un frère de sa femme, M. Vasselli, qu'il traitait comme son propre fils. Une vive et délicate organisation d'artiste prêtait un charme nouveau à toutes ces qualités. Donizetti chantait avec goût, comme presque tous les compositeurs italiens, et s'était occupé d'une façon toute spéciale du mécanisme de la voix humaine, sur laquelle il fit même un travail qu'il adressa à l'Institut de France. Il accompagnait dans la perfection, et lisait la musique des autres comme il composait la sienne, avec une facilité incroyable. Extrêmement sensible au succès, il doutait toujours de lui-même et préjugeait mal de l'accueil qu'on ferait à ses ouvrages. Le jour de la première représentation de *la Favorite*, il alla se promener aux Champs-Élysées jusqu'à une heure du matin, ne voulant pas assister à ce spectacle plein d'angoisses où les inspirations les plus intimes de l'ame sont livrées à la discussion d'une assemblée d'êtres inconnus. Aussi a-t-il été le premier compositeur italien qui ait refusé de paraître à l'orchestre pendant les trois premières représentations d'un opera nouveau, ainsi que l'exigeait l'usage depuis un temps immémorial.

L'œuvre de Donizetti est considérable. Il se compose d'une foule de morceaux de chant séparés, de cantates, de messes, et de soixante et quelques opéras; on a aussi de lui, encore inédit, un petit opéra en un acte et la partition du *Duc d'Albe*, qui n'est pas achevée. Essayons d'apprécier le mérite, de saisir la physionomie de ce musicien brillant et facile, dont la mort prématurée a peut-être empêché le complet développement.

Lorsque Donizetti fit ses premiers pas dans la carrière dramatique,

en 1818, Rossini était dans la plénitude de sa gloire, puisqu'il avait déjà produit *Tancredi*, *le Barbier de Séville*, *la Gazza ladra* et *Otello*. Il allait entrer dans la seconde phase de son génie, dont *la Donna del Lago*, *Mosè*, *Zelmira* et *Semiramide* sont l'éclatante manifestation. Pour résister à l'admiration qu'avait excitée en Italie une telle succession de chefs-d'œuvre, pour ne pas se laisser éblouir par l'éclat d'une aussi vive lumière, il aurait fallu une nature fortement trempée; lors même que Donizetti eût été doué de cette originalité puissante qui s'assimile tout ce qu'elle absorbe, il n'aurait pas échappé à l'influence que les œuvres de Rossini devaient exercer sur son talent. En effet, dans l'histoire des beaux-arts, il n'y a rien de plus commun que de voir les génies les plus vigoureux commencer par imiter les maîtres qu'ils trouvent en possession de la faveur du public, ou bien ceux vers lesquels ils se sentent attirés par une affinité secrète de leur nature. La jeunesse est rarement originale; elle vit d'abord des sentimens et des idées qu'elle a puisés dans la famille et dans le milieu social où la destinée l'a fait naître. Ce n'est que lentement, et après avoir été mûris par le temps, que les êtres supérieurs brisent l'enveloppe qui les retenait captifs, qu'ils épurent les élémens dont on les avait nourris, et qu'ils dégagent leur personnalité. Tout homme qui a fait époque dans l'histoire de l'esprit humain a dû balbutier la langue de sa nourrice avant de trouver celle de son ame. Mozart a formé son style enchanteur en imitant, dans sa jeunesse, George Benda, Emmanuel Bach, Haendel, Gluck et Haydn; Beethoven s'est inspiré de Mozart, et Rossini a dévalisé la moitié de ses contemporains, tels que Mayer, Paër, Generali, qu'il a laissés bien loin derrière lui, et dont il a mêlé les emprunts mélodiques avec ceux qu'il avait faits à l'instrumentation de l'école allemande. L'imitation est un besoin de la nature humaine. C'est l'acte par lequel la vie des générations qui s'éteignent est transmise à celles qui arrivent. Les hommes ordinaires consomment les idées du passé et les transmettent intactes et sans y rien ajouter, tandis que les êtres prédestinés fécondent l'héritage des siècles par l'activité de leur génie. C'est ainsi que le progrès s'accomplit toujours, sans rompre avec la tradition.

Toutefois il y a deux espèces d'imitations, deux manières de s'approprier la pensée dont on n'a pas eu la première initiative : l'une naïve, qui procède par l'inspiration, et qui est un résultat de la parenté, de la consanguinité des génies; l'autre réfléchie, préméditée par la volonté qui s'imagine pouvoir surprendre le secret de la vie et dérober clandestinement le bien d'autrui dont elle prétend se glorifier. La première est légitime et féconde : c'est la divination de l'esprit par l'esprit, l'intuition de l'ame qui s'assimile le souffle d'une autre ame et s'identifie avec elle, c'est enfin la perpétuation des races intellectuelles, la manifestation d'une loi nécessaire au progrès de l'esprit humain. La seconde

est stérile et fallacieuse, parce que ceux qui la pratiquent s'en prennent à la lettre de l'œuvre qu'ils voudraient reproduire, et qu'incapables d'être jamais émus, ils croient faire illusion et simuler la passion qu'ils ne ressentent pas en imitant par artifice le langage de l'amour. Ceux-ci sont des plagiaires qui ne trompent personne, ceux-là sont des disciples qui fondent des écoles. L'antiquité a exprimé ce double phénomène de l'imitation, au point de vue de l'esprit et de la forme, par une fable charmante et profonde. Lorsque Prométhée conçut le projet insensé de créer un homme avec un peu d'argile et un peu d'eau, il s'aperçut que l'être qu'il venait de façonner avec ses mains avait un petit défaut, le même défaut dont était affecté aussi le cheval de Roland : c'est qu'il ne marchait pas. Prométhée fut obligé de remonter au ciel pour y chercher une étincelle de vie dont il pût animer sa froide créature. Il en est ainsi des plagiaires, qui peuvent bien dérober aux maîtres les artifices du langage; mais il n'y a que le disciple, que le fils légitime, qui ait la faculté de reproduire le génie de son père.

La carrière si courte et si brillante de Donizetti peut se diviser en deux phases assez distinctes : dans la première, qui commence en 1818 et se prolonge jusqu'en 1831, il ne fait qu'imiter avec plus ou moins de bonheur et de dextérité les idées et la manière de Rossini; dans la seconde, qui dure jusqu'en 1845, sans rompre tout-à-fait avec celui dont il procède, Donizetti développe les qualités particulières de son talent, qu'il ajoute à l'héritage paternel. Parmi les soixante et quelques opéras qui sont sortis de sa plume trop facile, voici quels sont les plus remarquables et les plus connus : *Anna Bolena, Parisina, Lucrezia Borgia, Lucia, Marino Faliero, la Favorite, l'Elessire d'amore* et *Don Pasquale*. Dans chacun de ces ouvrages, il y a des morceaux distingués; *Marino Faliero, Lucrezia Borgia, les Martyrs*, contiennent même des pages d'une haute et belle facture. Cependant il nous semble que les meilleures qualités de l'auteur se trouvent résumées dans *Anna Bolena, Lucia* et *la Favorite* pour le genre sérieux, dans *l'Elessire d'amore* et *Don Pasquale* pour l'opéra buffa.

Anna Bolena, comme nous l'avons dit, avait été composé à Milan pour Mme Pasta, Rubini et Galli. Le sujet du libretto, tiré de l'histoire d'Angleterre, était parfaitement choisi pour faire ressortir les qualités dominantes des trois virtuoses que nous venons de nommer. Dans le premier acte, on remarque tout d'abord la charmante romance *Deh! non voler costringere*, d'un caractère si suave, et l'air que chante la pauvre Anna Bolena, *Come innocente Giovane*, où les souvenirs d'enfance, les regrets d'un premier amour et les désabusemens de la grandeur sont exprimés d'une manière si touchante. Vient ensuite l'air si connu *Da quel di che lei perduta*, que chante Percy, l'amant secret de la reine. Le passage qui accompagne ces mots :

Ogni terra ov'io M'assisi
La mia tomba mi sembrò,

est empreint d'une tristesse navrante, et l'allegro de ce morceau exquis est supérieur peut-être à l'andante qui le précède. Il faut citer encore un très beau quintetto et le finale qui termine le premier acte. L'adagio du quintetto est surtout charmant, et, dans la stretta du finale, on retrouve déjà cette heureuse disposition des voix, cette manière élégante et facile de les grouper et d'en accroître progressivement la sonorité, qui est l'un des mérites de Donizetti. Au second acte, nous nous contenterons de nommer l'air de *Vivi tu, te ne scongiuro*, que Rubini disait d'une manière inimitable. Qui n'a pas entendu ce grand virtuose dans ce morceau plein de grace, de rêverie et de passion, ne peut se faire une idée de la puissance de l'art de chanter.

Lucia di Lamermoor est incontestablement le chef-d'œuvre de Donizetti. C'est la partition la mieux conçue et la mieux écrite qu'il nous ait laissée, celle où il y a le plus d'unité, et qui renferme les plus heureuses inspirations de son cœur. Chaque morceau en est ravissant et parfaitement en situation. L'introduction, dans laquelle se dessine le caractère vigoureux d'Asthon, est d'un bon style et tout-à-fait en harmonie avec le drame lugubre et tendre qui va se dérouler. Le duo entre Lucie et son amant Edgard est plein de passion, surtout l'allegro, qui est devenu populaire. Celui pour baryton et soprano entre Lucie et son frère Asthon est aussi très distingué, bien qu'il rappelle des idées connues, et particulièrement un duo d'*Elisa e Claudio* de Mercadante. Le finale du premier acte se recommande par des qualités de premier ordre. Le sextuor qui s'y trouve encadré est certainement l'un des morceaux d'ensemble les plus dramatiques qu'il y ait au théâtre. Y a-t-il rien de plus pénétrant que cette phrase de la partie d'Edgard :

T'amo, ingrata, t'amo ancor?

Chaque mot est un sanglot de douleur qui vous remue jusqu'au fond de l'ame. Dans ce beau sextuor, les voix sont groupées avec un art merveilleux. Donizetti a reproduit souvent depuis la combinaison harmonique de cet admirable sextuor. La stretta du final est pleine de vigueur. On n'a pas oublié sans doute l'imprécation que Rubini lançait avec tant de fureur :

Maledetto sia l'instante!

Au second acte, on trouve encore un fort beau duo, et puis l'air final que chante Edgard expirant au pied du château de sa bien-aimée. Jamais on n'a mieux exprimé que dans cet air délicieux le cri suprême de l'amour, les chastes voluptés et les divines espérances d'un cœur qui aspire à un monde meilleur. Le célèbre ténor Moriani a fait courir

toute l'Italie avec ce morceau, qu'il interprétait d'une manière extrêmement remarquable; on aurait dit, en l'écoutant, une mélodie de Platon chantée par une ame chrétienne.

La Favorite n'est pas tout-à-fait un opéra aussi bien réussi et aussi complet que celui que nous venons d'apprécier. Le style en est fort inégal, des idées vulgaires se mêlent souvent aux plus nobles inspirations, et altèrent, par leur contact, cette unité de conception qui est le cachet des œuvres vraiment belles. La romance du premier acte, *Un ange, une femme inconnue*, est touchante; le duo entre Fernand et Léonor ne se recommande que par l'allegro *Toi, ma seule amie*, qui est d'un assez bon sentiment. La romance *Pour tant d'amour*, que chante le roi Alphonse au troisième acte, est une agréable cavatine de virtuose. L'andante de l'air de Léonor, *O mon Fernand*, est sans doute d'un goût plus sévère; mais l'allegro qui suit n'est qu'une mauvaise cabalette. Le finale du troisième acte, ainsi que le chœur qui le précède et le prépare, est très vigoureux et d'un bel effet dramatique. Les airs de danse sont faciles et élégans. C'est au quatrième et dernier acte, écrit à Paris dans un instant propice, que le compositeur a retrouvé toute la tendresse de son génie. Le chœur de moines qui ouvre la scène, *Les cieux s'emplissent d'étincelles*, est remarquable par l'accent religieux qui le caractérise. La romance *Ange si pur*, qui avait appartenu d'abord à une partition restée inachevée, *le Duc d'Albe*, est une inspiration ravissante. Quant au duo final entre Léonor et Fernand, et surtout à l'allegro qu'ils chantent enlacés d'une étreinte suprême :

> C'est mon rêve perdu
> Qui rayonne et m'enivre,...

c'est l'un des plus beaux élans de la passion qui aient été rendus en musique.

La partie comique de l'œuvre de Donizetti est beaucoup moins importante et surtout moins originale que ses opéras sérieux. L'imitation de Rossini y est flagrante et se retrouve à chaque page. Dans *l'Elessire d'amore*, on remarque, au premier acte, un fort joli duo entre le charlatan Dulcamara et le jeune paysan Nemorino, et puis le finale, qui est un morceau charmant, rempli de détails piquans et d'une gaieté douce et facile. Au second acte, il y a encore un duo fort agréable entre le charlatan et la sémillante Adina, ainsi que la jolie romance que tout le monde connaît, *Una furtiva lacrima*.

L'opéra de *Don Pasquale* n'a pas, il s'en faut, la même distinction que celui de *l'Elessire d'amore*. On y trouve cependant deux duos pleins de verve, un charmant quatuor et une délicieuse sérénade devenue populaire.

L'instrumentation de Donizetti est brillante, quelquefois vigoureuse,

mais rarement originale. Elle ne se distingue ni par le choix heureux des timbres, ni par le piquant des modulations et la nouveauté des harmonies. On sent qu'il traitait son orchestre avec trop de légèreté, qu'il l'écrivait trop vite sans se donner le temps d'assortir les couleurs et de combiner les nuances. Il entend à merveille l'art d'accompagner les voix sans les fatiguer, mais il abuse des formules, des progressions connues, du crescendo, des rhythmes et des instrumens criards et vulgaires, qui surexcitent la sensibilité nerveuse et enivrent l'oreille aux dépens de l'émotion du cœur et des plaisirs de l'intelligence. Donizetti était trop pressé de vivre et de produire pour attendre dans le silence l'heure bénie de l'inspiration. Venu au monde quelques années après Rossini, Donizetti subit d'abord l'empire de ce maître tout-puissant, dont il reproduit les idées et les formes avec une naïveté et une dextérité charmantes. Les succès de Bellini, qui apparaît dans la carrière vers 1827, font également impression sur lui, et, sous la double influence de ces deux génies si différens, il écrit *Anna Bolena*, où il est impossible de méconnaître la rêverie pénétrante, la sobre et tendre mélopée qui caractérisent l'auteur du *Pirata*, de la *Sonambula* et des *Puritani*. Mûri par l'expérience, dans toute la vigueur de l'âge et du talent, Donizetti se dérobe enfin aux impressions du dehors, et, dans un instant suprême, il crée un chef-d'œuvre, *Lucia di Lamermoor*, où il a condensé ses plus heureuses inspirations et son meilleur style. Tout ce qu'il a fait depuis porte l'empreinte plus ou moins accusée de cette délicieuse partition, qui est le fruit des idées littéraires et du mouvement musical qui se sont produits en Italie depuis 1830, c'est-à-dire depuis l'abdication de Rossini. C'est ici le lieu de caractériser en peu de mots ce mouvement et d'apprécier le mérite des principaux compositeurs qui l'ont provoqué ou qui lui ont obéi.

Lorsque parut Rossini, en 1812, les grands maîtres italiens de la seconde moitié du XVIIIe siècle n'existaient plus, ou du moins ils avaient cessé d'écrire, car Paisiello n'est mort qu'en 1816. Au milieu des nombreux et pâles imitateurs qui s'étaient partagé leurs dépouilles et reproduisaient leurs formes alanguies, trois compositeurs d'un talent plus original se disputaient l'empire de la mode : Mayer, Paër et Generali. Mayer, né dans un village de la Bavière, débuta sur la scène italienne vers 1794; il s'était acquis une assez belle renommée par trois ou quatre partitions telles que la *Ginevra di Scozzia*, *Medea*, *la Rosa bianca*, *la Rossa*, qui ne sont pas oubliées des connaisseurs. Une orchestration un peu plus nourrie que celle de ses contemporains, une certaine expérience dans l'art de traiter les morceaux d'ensemble, des idées mélodiques un peu courtes, mais qui ne sont dépourvues ni d'éclat, ni d'élévation, ni même de cette tendresse un peu voilée d'où semble jaillir un reflet de la sentimentalité allemande, telles sont les

qualités qu'on remarque dans les opéras de Mayer. Paër, que nous avons tous connu à Paris, où il est mort membre de l'Institut, le 3 mai 1839, était un musicien plus habile et d'une imagination plus variée que Mayer. Né à Parme en 1771, il fut appelé en 1797 à Vienne, où il eut l'occasion d'entendre les opéras de Mozart, qui firent sur lui une grande impression, et lui donnèrent le goût d'une instrumentation plus énergique et plus colorée que celle de la plupart de ses compatriotes. *La Griselda, Camilla* et l'*Agnese*, ses meilleurs ouvrages, sont le résultat de cette double tendance de son talent, une sorte de compromis entre l'école allemande et l'école italienne. Generali, au contraire, est tout italien. Il a déjà le brio, le scintillement mélodique et un peu de cette vivacité de style qui seront le partage de celui dont il a été le précurseur.

C'est au milieu de ces idées et de ces formes musicales sonores, tendues et un peu creuses, qui ne sont pas sans analogie avec ce que nous appelons, en France, la littérature de l'empire, que s'éleva Rossini, plein de jeunesse et d'audace, prenant son bien partout où il le trouvait, parce qu'il savait s'approprier tout ce qu'il dérobait. Son œuvre, aussi considérable que varié, se fait remarquer par l'éclat de l'imagination. par l'abondance et la fraîcheur des motifs, par la puissance des accompagnemens et la nouveauté des harmonies, par la véhémence, la splendeur et la limpidité qu'il donne au langage de la passion. Génie éminemment italien, tout empreint de l'esprit bruyant et sensuel de son époque, Rossini rompt violemment avec les maîtres qui l'ont précédé. Il débouche du XVIII[e] siècle comme d'une vallée ombreuse et paisible, et s'avance vers l'avenir avec l'impatience d'un dominateur. On dirait Bonaparte descendant la cime des Alpes pour conquérir les plaines lumineuses de la Lombardie.

Le mouvement philosophique et littéraire qui éclata à la chute de l'empire, comme un cri de liberté, a commencé à pénétrer aussi en Italie vers 1820. Ce mouvement né de l'esprit d'indépendance et du besoin de relever l'idéal de la nature humaine avilie par le despotisme, cet ensemble de doctrines étranges, mélange d'aspirations religieuses, de ressouvenirs du passé, de naïves et tendres rêveries qui venaient par-delà les monts, comme un souffle spiritualiste des races du Nord envahissant la civilisation relâchée des peuples du Midi, suscitèrent une école de novateurs ardens, parmi lesquels figurent Manzoni et Silvio Pellico. Appuyés sur ce principe, que les arts doivent être l'expression des émotions vraies et intimes de l'ame, excités par la traduction récente des chefs-d'œuvre de Goethe et de Schiller, des poèmes de Byron et des romans de Walter Scott, ces hommes distingués s'efforcèrent d'imprimer à la littérature de leur pays un caractère plus sérieux, plus chaste et plus logique, de rajeunir toutes les formes de la poésie et de l'imagination. La musique ne tarda pas à suivre l'impul-

sion générale des esprits, et ce fut Bellini qui essaya de lui faire subir cette nouvelle transformation.

Né à Catane le 3 novembre 1802, Vincenzo Bellini fit ses premières études musicales au conservatoire de Naples, sous la direction de Tritto, et puis de Zingarelli. Après avoir obtenu un succès d'encouragement au théâtre de Saint-Charles par un opéra de *Bianca e Gernando*, représenté en 1826, il fut appelé à Milan l'année suivante, où il composa le *Pirata* pour Mme Pasta et Rubini. Cet ouvrage eut un très grand succès, et révéla à l'Italie le nom de Bellini et celui de son admirable interprète. En 1828, il composa dans la même ville *la Straniera*, et puis *la Sonambula* en 1831. Cette délicieuse partition, écrite également pour Mme Pasta et Rubini, fut chantée au théâtre de la Canobiana, et y excita les plus vifs transports. Heureux de tant de succès faciles, il essaya d'agrandir son style dans la *Norma*, qui a été la dernière création de Mme Pasta, et puis il vint à Paris en 1833. Après une courte excursion à Londres, il revint parmi nous dans le courant de l'année 1834 et composa *les Puritains* pour les quatre célèbres virtuoses qui faisaient alors la fortune du Théâtre-Italien, c'est-à-dire pour Mme Grisi, Tamburini, Lablache et Rubini, son chanteur favori. Il mourut six mois après la première représentation de cet opéra charmant, comme un oiseau du ciel qui vient d'exhaler *l'ultimo suo lamento !* Nature fine et délicate, génie mélodique plus tendre que fort et plus ému que varié, Bellini échappe à l'influence de Rossini, et s'inspire directement des maîtres du XVIIIe siècle. Il procède particulièrement de Paisiello, dont il a la suavité, et dont il aime à reproduire la mélopée pleine de langueur. Cette affinité est surtout frappante dans la *Sonambula*, la partition qui exprime le mieux la personnalité du jeune maestro et qu'on dirait être la fille de la *Nina*, encore tout émue de la douleur maternelle. Musicien d'un instinct heureux, qu'une éducation hâtive n'avait pas suffisamment développé, Bellini ne trouvait pas seulement dans l'émotion de son cœur des mélodies exquises et originales, mais il rencontrait parfois aussi des harmonies piquantes, comme dans le beau quatuor des *Puritains*, l'ouvrage le mieux écrit qu'il ait laissé. Son instrumentation, généralement faible, ne manque pourtant pas d'une certaine distinction. Il en emprunte la plupart des élémens à l'orchestre de Rossini et quelquefois à celui de Weber, comme on peut le remarquer dans l'introduction des *Puritains*. Son œuvre, peu varié, d'un caractère plus élégiaque que vraiment dramatique, se distingue par une déclamation sobre, contenue, où circule une émotion sincère, par des chants peu développés, et qui n'ont pas la splendeur luxuriante de ceux de Rossini, mais qui vous remuent profondément, parce qu'ils sont une émanation réelle de l'ame et non pas le produit de l'artifice. Né dans une contrée bien heureuse, l'oreille enchantée dès l'enfance

par les mélodies plaintives que redisent depuis des siècles les pâtres de la Sicile, le cœur rempli de cette mélancolie sereine que vous inspirent, dans les pays aimés du soleil, les grandes ombres du soir et l'horizon infini de la mer, mélancolie dont on trouve déjà l'expression dans Théocrite, dans quelques madrigaux de Gesualdo au XVIe siècle, mais surtout dans Pergolese et dans Paisiello, Bellini mêle ces accens natifs de son génie méridional à la rêverie, aux aspirations brumeuses et panthéistiques de la littérature allemande et anglaise, et il en forme un tout exquis, plein de charme et de mystère.

M. J. Verdi, le dernier venu des compositeurs italiens, et dont les opéras font aujourd'hui les délices de ses compatriotes, est un talent d'un genre tout opposé à celui de Bellini. Né dans les environs de Milan, on assure qu'il a appris les élémens de la musique d'un vieil oncle, curé de village, qui de très bonne heure l'exerça à chercher des accords sur l'orgue de la petite église de l'endroit; le bon Dieu et l'expérience ont fait le reste. Le premier ouvrage qui l'a fait connaître est *Nabuchodonosor*, qui fut représenté à Milan avec un très grand succès. Il a écrit depuis une douzaine de partitions qui ont été accueillies avec enthousiasme dans toutes les villes d'Italie, excepté à Naples. Dans le pays de Rossini, on ne chante plus que la musique de M. Verdi; ses mélodies stridentes retentissent sur toutes les places publiques. L'auteur de *Nabuchodonosor*, d'*Hernani*, des *Deux Foscari*, des *Lombardi*, dont la partition, arrangée pour la scène de l'Opéra sous le titre de *Jérusalem*, n'y a obtenu, l'hiver dernier, qu'un succès médiocre, unit un esprit sérieux à une imagination plus élevée que féconde. Ses idées ne sont dépourvues ni d'éclat ni même de puissance, mais elles tournent dans un cercle assez restreint, et, comme il ne sait pas en varier l'aspect par l'art des développemens, il arrive vite à la formule, qui est le signe de l'indigence. M. Verdi recherche volontiers les effets dramatiques; on voit qu'il s'en préoccupe souvent, et, s'il parvient quelquefois à les réaliser, ce n'est que par une explosion subite d'une sonorité grossière qui lui échappe des mains, et non par la succession progressive des nuances, à la manière des maîtres. Il abuse souvent de l'unisson; or, l'unisson, étant de sa nature un procédé facile et monotone, demande à être employé avec beaucoup de ménagement, et seulement alors qu'on veut reposer l'oreille fatiguée d'une harmonie abondante. C'est ainsi qu'un maître d'hôtel habile fait apparaître au milieu d'un splendide banquet quelques mets rustiques pour rafraîchir le palais échauffé des convives. L'orchestre de M. Verdi est à la fois bruyant et vide, ou trop sonore ou trop pauvre. Il affecte d'accompagner la voix humaine par les instrumens les plus vulgaires, tels que le cornet à piston, par exemple, dont l'éclat excessif, joint aux rhythmes bondissans qu'affectionne le compositeur, est plus digne du bal masqué que d'un drame sérieux. Ses opéras, mal écrits pour les voix, qu'il

soumet aux plus violens exercices, ont porté une atteinte funeste à l'art de bien chanter, et son talent, dépourvu de souplesse et de charme, qui se nourrit des mauvaises traditions des écoles allemande et française, doit être considéré comme un talent de décadence.

Quant à Jean Pacini, l'auteur de la *Niobe*, de l'*Ultimo Giorno di Pompeia*, de *Safo* et de trente autres opéras plus ou moins connus, ce n'est qu'un imitateur facile de Rossini. Reste M. Mercadante, musicien instruit et fort habile, mais à qui le ciel a refusé le don de l'originalité. Après avoir marché aussi sur les traces de Rossini et s'être ingénié à reproduire la manière de Bellini, le voilà qui ambitionne aujourd'hui la triste gloire de M. Verdi. L'opéra d'*Elisa e Claudio*, son premier succès, est resté son meilleur ouvrage.

Le caractère de l'école italienne s'est, on le voit, considérablement modifié depuis que Rossini n'écrit plus. L'influence de la littérature étrangère et des nouvelles théories sur l'art dramatique ont excité les compositeurs du pays de Cimarosa à rechercher l'expression violente de la passion, à délaisser la peinture des sentimens aimables et délicats pour celle des sombres emportemens de l'ame. Une sorte de mysticisme s'est emparé de l'imagination sereine des Italiens. Leurs mélodies, plus sobres, d'un accent plus intime et plus tendre peut-être, sont moins développées, moins splendides et d'un style moins élevé que celles de Rossini. Les duos, les trios et en général tous les morceaux d'ensemble ont été conçus sur un plan plus restreint. L'art de traiter un thème et d'en tirer les conséquences qu'il renferme par l'enchaînement des épisodes et des modulations a été négligé, l'instrumentation est devenue plus grossière et n'a plus cette plénitude et cette variété élégante qu'on admire dans *Otello* et dans *Semiramide*. Entre les mains des successeurs de Rossini, l'art musical s'est évidemment abaissé, l'expression dramatique s'est appauvrie et a pris l'exagération et la monotonie du mélodrame. L'opéra italien n'est plus aujourd'hui qu'un tableau de genre.

C'est dans ce milieu que s'est produit Donizetti. Musicien plus habile, plus vigoureux, mais moins original que Bellini, talent plus fécond et plus varié que Mercadante et M. Verdi, supérieur à Pacini et à tant d'autres compositeurs de cet ordre, Donizetti doit occuper le premier rang après le rang suprême, qui appartient au génie. Il sera classé dans l'histoire de l'art immédiatement après Rossini, dont il a été le plus brillant disciple, et vivra dans la postérité par son chef-d'œuvre de *Lucie*, l'une des plus charmantes partitions de notre siècle. Pour caractériser à la fois la noblesse de son caractère et la tendresse de son talent, il ne faudrait qu'écrire au bas de son portrait ces mots de l'air final de *Lucie* :

O bell' alma inamorata!

P. SCUDO.

CHAMFORT.

> S'habituer à vivre, c'est s'habituer aux injures du temps et aux injustices des hommes.
>
> CHAMFORT.
>
> Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes.
>
> CHAMFORT.

L'esprit, — je ne parle pas de celui qui court les rues, — est çà et là en littérature le trait de génie, la touche du maître, l'accent immortel dont le sculpteur ou le peintre frappe le marbre ou la toile. Rulhières disait, étonné qu'on le trouvât méchant : — Je n'ai fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand finira-t-elle? demanda Chamfort. Ce mot si profond et si inattendu survivra à toutes les œuvres de Chamfort, comme les contes de Voltaire ont survécu à ses tragédies, comme les petits tableaux tout flamands de Breughel à ses grandes toiles inspirées par les Italiens. Il y a des hommes d'esprit qui n'ont laissé qu'un mot pour tout héritage, c'est déjà beaucoup. La postérité est assez paresseuse de sa nature; elle aime ceux qui arrivent à elle sans lourd bagage pour sa bibliothèque, qui ne se compose pas de mille volumes. Elle n'a ouvert sa porte à Chamfort qu'à la condition qu'il laissât ses livres sur le seuil. Fontenelle, qui, presque centenaire, ne passait pas de jour sans aller dans le monde, disait à ses voisins : — Je suis là, mais ne comptez pas sur ma présence d'esprit, la conversation est un livre que je ne comprends plus guère; dites-moi de temps à autre le titre du chapitre. La postérité est comme le vieux Fontenelle : elle se contente de savoir le titre du chapitre.

Chamfort, né en Auvergne en 1741, mort à Paris en 1794, a traversé pour ainsi dire tout le XVIIIe siècle, ce XVIIIe siècle des abbés, des marquises, des reines du Parc-aux-Cerfs et de Trianon, des encyclopédistes et des révolutionnaires. Il a connu Voltaire et Mme Du Barry, Diderot et Marie-

Antoinette, Saint-Just et Charlotte Corday. Il a toujours été l'homme de son temps, hormis en 1793, où il osa être encore un homme d'esprit. « La fraternité de ces misérables est celle de Caïn et d'Abel ou d'Étéocle et de Polynice. Qu'ils écrivent donc sur tous les monumens: Sois mon frère, ou je te tue. » Quoiqu'il eût commencé la révolution avec Mirabeau, il fut conduit aux Madelonnettes, qui était alors le chemin de la guillotine.

La mère de Chamfort était « dame de compagnie. » Quand on s'aperçut dans la maison qu'elle était sur le point de donner un nouveau-venu à la compagnie, on se sépara d'elle violemment. Chamfort la consola à force d'amour. Il vint au monde sans autre patrimoine que le nom de Nicolas. Paris est l'arche sainte qui sauve du naufrage toutes les misères de la province quand elles sont couronnées par un rayon d'intelligence. La mère et l'enfant vinrent à Paris. Nicolas, on ne sait sur quelle recommandation, fut admis au collége des Grassins en qualité de boursier. Il étudia beaucoup et s'en repentit plus tard : « Ce que j'ai appris, je ne le sais plus; le peu que je sais, je l'ai deviné. » En rhétorique, il remporta tous les prix au grand concours, hormis le prix de poésie latine. Ses maîtres lui dirent, au retour du triomphe, que quatre prix sur cinq, ce n'était qu'une victoire compromise; on lui signifia que, s'il ne voulait pas, pour l'année suivante, doubler sa rhétorique afin d'obtenir tous les prix, il fallait renoncer à sa bourse, son seul bien. Il se résigna en pensant à sa mère. A la seconde tentative, il remporta les cinq prix. « L'an passé, dit-il, je manquai le prix de vers latins parce que j'avais imité Virgile, je l'ai remporté cette année parce que j'ai imité Buchanan. » En effet, il y avait dans sa composition une description du canon et de la canonnade qui enleva tous les suffrages, excepté celui de Chamfort.

Dès cette seconde conquête, Chamfort fut un citoyen de la république des lettres. Il y avait au collége un descendant de Malherbe et Letourneur qui a traduit Ossian : Chamfort fut leur maître et corrigea leurs vers. Le goût des voyages s'empara de leur esprit aventureux : un soir, ils s'enfuirent du collége, résolus à faire le tour du monde Ils allèrent jusqu'à Cherbourg; mais, sur le point de s'embarquer, Chamfort dit à ses amis, comme avait dit plus d'un philosophe à ses disciples : « Avant de faire le tour du monde, si nous faisions le tour de nous-mêmes? » Combien qui s'en vont vers Tombouctou pour y étudier les costumes et qui s'en reviennent mourir chez eux sans avoir jamais eu la curiosité de voyager dans les pays inconnus de leur cœur! Combien de sentimens et d'idées demeurent en nous sans que nous les traversions, comme les forêts vierges pour tant de peuplades du Nouveau-Monde!

Tous les trois rentrèrent au collége comme des enfans prodigues de la science. Chamfort devint abbé : « c'est un costume et non point un état. » Le principal des Grassins lui promit une abbaye. — Non, lui

dit-il, je ne serai jamais prêtre pour trois raisons : j'aime l'honneur et non les honneurs, la philosophie et non le cilice, les femmes et non l'argent.

Il n'avait jusque-là porté que le nom de Nicolas. Il se baptisa lui-même du nom de Chamfort et se jeta à toute aventure dans les hasards de la vie littéraire. Il fut repoussé par les gazettes et les libraires. Sa mère n'avait pas de pain, il n'avait que des larmes à lui donner. Il rencontre un jeune prédicateur de ses amis qui allait à la cour. — Eh bien! Nicolas, que dis-tu? — Je fais un sermon à ma mauvaise étoile. — Tu sais faire des sermons, toi? — Oui, écoute. Et Chamfort se mit à débiter une galante apostrophe à sa mauvaise fortune. — Ah! que tu es heureux! s'écrie le prédicateur; moi qui ne trouve jamais rien à dire quand je monte en chaire! Veux-tu faire mes sermons, je les prononcerai, car j'ai de la mémoire. — C'est dit : un louis par sermon.

Le prédicateur frappa dans la main de Chamfort. Il lui fallait un sermon par semaine. Ainsi vécut Chamfort durant près d'une année.

Il trouva quelques pages à écrire dans les gazettes, mais il était plus soucieux d'écrire dans le livre de la vie, ce beau livre qu'on entr'ouvre à vingt ans, et où l'on écrit avec une plume de flamme. Les folles et charmantes passions, les sirènes aux bras ouverts le saisirent et l'entraînèrent à tous les dangers. Il revint sur le rivage, mais abattu et ravagé, ayant aux premières secousses épuisé ses forces et arraché de son cœur tout le printemps de la vie. Comme Duclos, il avait élevé le château de cartes de l'amour au milieu des courtisanes, et, parmi les courtisanes, il n'avait même pas trouvé Madeleine pour pleurer avec lui sur la profanation de l'autel. Triste préface pour la vie d'un poëte que cette jeunesse où rien de pur ne fleurit! C'est la jeunesse de Piron; or, telle jeunesse, tel poëte. La Muse est une fille qui se souvient.

Tout en suivant dans la poussière le carrosse arrogant des courtisanes, Chamfort n'avait pas une seule fois rencontré la roue de la fortune. Il était plus pauvre que jamais. Il vivait seul, n'ayant pour toute hôtesse que la misère. L'usage alors, pour tout poëte nouveau-venu, était de concourir pour un prix académique. C'était, pour ainsi dire, faire antichambre chez la poésie. Chamfort concourut : il fut médiocre et obtint le prix. Pour ce triomphe, dont il n'était pas fier, il fut recherché dans le monde, où, grace à sa figure, il devint à la mode. Toutes les marquises prirent beaucoup d'estime pour un homme dont Mme la princesse de Cra... disait : « Vous ne le croyez qu'un Adonis, et c'est un Hercule. » Le XVIIIe siecle en était alors à son regain; on fauchait à peine faux la dernière moisson d'amour.

Il paraît qu'Hercule-Chamfort fut soumis à de trop rudes travaux, comme son aïeul, car, au bout de quelques années, nous le retrouvons, pour ses péchés, aux eaux de Spa, aux eaux de Barèges, partout où Cupidon s'était mis au régime et buvait de l'eau. Il revint à Paris, résolu

à faire pénitence. En effet, une seconde fois il concourut pour un prix académique. Il n'obtint pas même une mention. Il se consola par sa comédie de *la Jeune Indienne*, qui fut représentée avec quelque bruit. Le nom de Chamfort était déjà célèbre, mais il n'avait toujours pas d'argent et vivait au hasard çà et là à la condition de dîner en ville. Il apportait son esprit comme argent comptant, disant comme Piron : « On me prête sur gages, » ou comme Rivarol : « Je ne puis pas dire une bêtise sans qu'on crie au voleur. »

Mme Helvétius, qui avait à Sèvres un hôpital littéraire, y logea Chamfort durant quelques saisons. Il y serait resté plus long-temps sans l'amitié de Chabanon : Chabanon avait une pension de douze cents livres sur *le Mercure;* il aimait Chamfort, il le força à accepter ces douze cents livres. La république des lettres peut écrire aussi le mot *fraternité* sur plus d'un de ses monumens. Chamfort voulait refuser, mais Chabanon joua l'offensé, et parla de se battre en duel plutôt que d'essuyer cet affront d'un ami. Vers le même temps, Chamfort obtint deux nouveaux prix au concours académique pour l'éloge de Molière et pour l'éloge de La Fontaine. La Harpe l'avait vaincu en poésie; Chamfort prit vaillamment sa revanche en prose. La Harpe ne lui a jamais pardonné.

La santé lui revint par intervalles. Dès qu'il ressaisissait sa force, il se jetait à bride abattue sur les passions ardentes. « Il faut choisir : aimer les femmes ou les connaître, il n'y a pas de milieu. » Quoiqu'il connût les femmes, il persistait à les aimer. Duclos s'accommodait de la première venue. « Pour moi, disait Chamfort, je recherche surtout celles qui vivent hors du mariage et du célibat. Ce sont quelquefois les plus honnêtes. » Quoique le sentiment romanesque manquât à son cœur, il eut quelques élans de poésie dans l'amour, ce qui explique ce mot : « Je n'ai jamais perdu *terre* avec les femmes, si ce n'est dans le *ciel.* »

Il aurait pu, mieux qu'aucun autre faiseur de paradoxes, écrire l'histoire de l'amour. Il avait étudié la femme et les femmes. Il savait les mille et une attaques contre les places fortes de la vertu. Il commençait souvent le siége au petit lever. Au XVIIIe siècle, les marquis allaient voir le lever des femmes comme les philosophes allaient voir le lever du soleil. Le soleil et les femmes sont toujours de ce monde, mais ne se lèvent plus en public. Chamfort trouvait que le midi a une sorte de sévérité fatale aux amoureux. A trois heures, on pouvait ouvrir le roman, sauf à l'interrompre à la première page; à six heures, il fallait railler au lieu de s'attendrir; à neuf heures, conter quelque histoire émouvante; à minuit, suivre son inspiration, et, une fois en campagne, ne pas rebrousser chemin, même si le feu était à la maison. Selon Chamfort, il y a tant d'illogisme dans la femme, que les raisonnemens ne la prennent jamais. Il faut savoir être dans le même

moment un homme d'esprit et une bête, un maître et un esclave, un sage et un fou. « Savez-vous pourquoi, disait Chamfort à Mirabeau, j'ai séduit Mme de ***? C'est que je me suis aperçu le premier que, puisqu'elle avait changé en cramoisi le meuble bleu de son boudoir, il fallait changer avec elle le ton de la conversation. »

Les femmes du monde consultaient Chamfort comme un confesseur de l'ordre profane. « Mon fils va entrer dans le monde, lui dit un jour Mme de Montmorin; comment le sauver de la première traversée? — Recommandez-lui avec ferveur d'être amoureux de toutes les femmes. »

Il avait toujours quelque chose à dire, mais il n'avait jamais rien à écrire. De son temps, il y avait déjà trop de livres; il ne voulait pas donner au censeur royal le plaisir d'approuver une sottise de plus. « Quel livre faire? On exécute à l'Opéra le *qu'il mourût* de Pierre Corneille. Les gens de lettres n'ont plus qu'une ressource pour être neufs, c'est de faire danser à Noverre les *Maximes* de La Rochefoucauld ou les *Pensées* de Pascal. »

Il se contentait de répandre son esprit en menue monnaie, comme Rivarol, Rulhières et quelques autres. Il allait causer dans les salons célèbres au milieu d'un cercle de jolies femmes. C'était la manière alors de faire son feuilleton, et ce feuilleton-là, quand il était signé Chamfort, n'était pas oublié le lendemain.

Chamfort arriva à la cour par la duchesse de Grammont, qui l'avait rencontré aux eaux de Barèges et l'avait emmené à Chanteloup. On joua sa tragédie de *Mustapha* à Fontainebleau devant toutes les royautés par la grace de Dieu, par la naissance, par la beauté. Le roi lui donna douze cents livres de pension; le prince de Condé lui offrit d'être secrétaire de ses commandemens. Chamfort accepta, mais il était né libre; à peine installé au Palais-Bourbon, il n'eut qu'une idée, celle d'en sortir, sans toutefois fâcher le prince de Condé. Il passa six mois à écrire des épîtres en prose et en vers pour faire agréer sa démission. Il avait alors quarante ans; il devenait misanthrope; il était gai, mais ombrageux. Il avait vu s'agiter autour de lui, sur tous les théâtres, les vanités humaines. Il avait vu beaucoup de monde, mais il n'avait pas encore découvert un homme. Il s'était étudié lui-même sans être très content de ce livre vivant qui s'appelait Chamfort. Ce fut alors qu'il se retira à Auteuil, comme le vieux Boileau, dans la maison du satiriste, disant à ses rares amis : *Ce n'est pas avec les vivans qu'il faut vivre, c'est avec les morts* (c'est-à-dire avec les livres). Cependant, à peine dans la retraite, à peine eut-il secoué la poussière de ce sépulcre qui s'appelle une bibliothèque, qu'il devint amoureux. Les misanthropes qui comptent sans l'amour comptent deux fois. Chamfort avait rencontré je ne sais où, à Boulogne, une dame de la cour de la duchesse du Maine, c'est-à-dire une beauté qui comptait bien cinquante printemps. C'est encore l'histoire de Piron. Cette dame avait de l'esprit; elle avait beaucoup vu,

elle racontait beaucoup. Chamfort l'épousa, comme il eût acheté un livre curieux. La dame elle-même était misanthrope. Ils se trouvèrent à Auteuil trop près du monde; ils allèrent se réfugier à Vaudouleur, non loin d'Étampes, sans avertir leurs amis. Ils y vécurent six mois, comme auraient pu faire Ulysse et Calypso; mais la lune de miel prit alors une couleur funèbre. La dame tomba malade et mourut. Chamfort inconsolable se mit à voyager. Il séjourna en Hollande avec le comte de Narbonne. A son retour à Paris, il épousa l'Académie, veuve de Sainte-Palaye. Son épithalame fut tiède, sans couleur, sans mouvement. Il retourna dans le monde et à la cour. Il disait alors : « Ma vie est un tissu de contrastes apparens avec mes principes : je n'aime point les princes, et je suis attaché à un prince; on me connaît des maximes républicaines, et je vis avec des gens de cour. J'aime la pauvreté, et je n'ai que des riches pour amis. Je fuis les hommes, et les hommes sont venus à moi. Les lettres sont ma seule consolation, et je ne vois pas de beaux esprits. J'ai voulu être de l'Académie, et je n'y vais jamais. Je crois que les illusions sont le luxe nécessaire de la vie, et je vis sans illusions. Je crois que les passions nous sont plus utiles que la raison, et j'ai détruit mes passions. »

La reine Marie-Antoinette dit un jour à Chamfort :

— Savez-vous, monsieur de Chamfort, que vous avez plu à tout le monde à Versailles, je ne dirai pas à cause de votre esprit, mais malgré votre esprit?

— La raison en est toute simple, répondit Chamfort avec son franc parler; à Versailles, je me résigne à apprendre beaucoup de choses que je sais par des gens qui les ignorent.

On a dit que Chamfort avait cessé d'aller à la cour après y avoir manqué une passion. On n'a d'autres traces de cette histoire, ou plutôt de ce roman, que cette lettre qui semble écrite par Cyrano de Bergerac. « Voilà près de huit jours qu'il m'a été impossible de me délivrer d'une fantaisie de poète. Le jour, la nuit, le repos même, tout s'en est ressenti. Je ne croyais pas être si jeune. Rien n'a pu faire lâcher prise à cette passion subite. C'est être mordu d'un chien enragé. Le chien n'était pas gros, mais c'est un chien-loup, ou plutôt un chien-lion, un mélange d'horrible, de charmant et de ridicule, de raison et de folie. J'irai un matin à votre lever, mon redoutable bichon; j'espère qu'il pourra vous amuser et vous mordre jusqu'au cœur avec ses dents aiguës. »

Le comte de Vaudreuil le logea en son hôtel, qui devint presqu'une autre académie, car, si Chamfort écrivait sans chaleur et sans caractère, il parlait toujours avec un accent pittoresque. C'était le journal vivant du monde politique et littéraire. Il comptait alors trois sortes d'amis : les amis qui l'aimaient, les amis qui ne l'aimaient pas, et les amis qui ne se souciaient pas de lui. Parmi les premiers figurait Mira-

beau. Le lion recherchait le chat pour sa malice et ses graces délicates, ou plutôt Mirabeau et Chamfort étaient tous les deux emportés et railleurs. La nature les avait taillés en plein drap; mais il leur manquait en toute chose la foi, la foi qu'ils remplaçaient par la colère à l'heure solennelle. Ce qui va sembler étrange, c'est que dans cette amitié Chamfort était le maître et non le disciple. Cette lettre de Mirabeau est bien curieuse : « J'ai quitté trop tard mes langes et mon berceau. Les conventions humaines m'ont trop long-temps garrotté, et, lorsque les liens ont été un peu desserrés (car pour brisés ils ne le furent jamais), je me suis trouvé encore tout chamarré des livrées de l'opinion. J'étais d'ailleurs trop passionné, j'avais donné trop de gages à la fortune, pour devenir l'homme de la nature. Ce n'est pas au milieu des dangers qu'on peut suivre une route déterminée. Ah! si je vous avais connu il y a dix ans, combien de précipices et de ravins j'aurais évités! Il n'est point de jours et surtout il n'est point de circonstances un peu sérieuses où je ne me surprenne à dire : « Chamfort froncerait le sourcil, ne faisons « pas, n'écrivons pas cela; » ou bien : « Chamfort sera content, car Chamfort est de la trempe de mon ame et de mon esprit. » Tout homme a ainsi une conscience intérieure dans un ami toujours en sentinelle sur ses actions. Bienheureux est l'ami qui veille auprès de Mirabeau!

Mirabeau devait lire à l'assemblée nationale, en 1791, un rapport sur les académies. Ce curieux morceau, trouvé dans ses papiers à sa mort, était l'œuvre de Chamfort, qui a plus d'une fois travaillé les discours de son illustre ami. Chamfort, qui était entré à l'Académie en 1781, ne parlait guère en académicien. « Helvétius, Rousseau, Diderot, Mably, Raynal et tous les esprits libres ont montré hardiment leur mépris pour ce corps qui n'a point fait grands ceux qui honorent sa liste, mais qui les a reçus grands et les a rapetissés quelquefois. » Plus loin, il soutient que cette école de servilité n'a jamais produit ni un homme ni une idée. Il s'indigne contre les prix de vertu. « Rendez à la vertu cet hommage de croire que le pauvre aussi peut être payé par elle; qu'il a, comme le riche, une conscience opulente et solvable; qu'enfin il peut, comme le riche, placer une bonne action entre le ciel et lui. » Après quelques pages de déclamation, il arrive à cette conclusion éloquente : « Vous avez tout affranchi, affranchissez les talens. Point d'intermédiaire entre les talens et la nation. Range-toi de mon soleil, disait Diogène à Alexandre, et Alexandre se rangeait. Puisque les académies ne se rangent point, il faut les anéantir. Une corporation pour les arts de génie! C'est ce que les Anglais n'ont jamais conçu, les Anglais, nos maîtres pour la raison. Corneille, critiqué par l'Académie française, s'écriait : *J'imite l'un de mes trois Horaces! j'en appelle au peuple*. Croyez-en Corneille, appelez au peuple comme lui. »

Cependant la révolution éclata. Chamfort suivit Mirabeau dans la

tempête. Il oublia ses anciens amis, disant que ceux qui passent le fleuve des révolutions ont passé le fleuve de l'oubli. Il courut les clubs et fut orateur de carrefour. Il entra l'un des premiers à la Bastille. La révolution lui avait tout enlevé, mais il s'oubliait lui-même. Il entre un jour chez Marmontel, qui pleurait la perte de ses pensions. « Tu pleures, Brutus-Marmontel? — Je pleure pour mes enfans, qui mourront de faim. » Chamfort prend un enfant sur ses genoux : « Viens, mon petit ami, tu vaudras mieux que nous: quelque jour, tu pleureras sur ton père en apprenant qu'il eut la faiblesse de pleurer sur toi dans l'idée que tu serais moins riche que lui. » Après les premières bourrasques, il reprit sa plume et rédigea la partie littéraire du *Mercure*. Ce journal était royaliste; mais, pendant que le rédacteur politique baisait la royauté sur une joue, le rédacteur littéraire lui donnait un soufflet sur l'autre. Il fut durant quelque temps secrétaire du club des jacobins; mais, quand il vit que la France républicaine subissait le joug du roi Robespierre et du roi Marat, il se retira au club des émigrés de 89. Il était au bout de son élan patriotique. La plupart de ceux qu'entraînait le courant ou qui s'y laissaient entraîner allaient dans les ténèbres, dominés par les événemens du jour, sans voir la rive où déjà la colombe allait détacher le rameau sacré. La vie politique de Chamfort s'arrêta à la chute des girondins. Quoique salué par un certain nombre de montagnards pour ses idées et ses sarcasmes, il ne franchit pas le Rubicon; ce fut ce qui le perdit. Peut-être fut-il arrêté par un sentiment de reconnaissance plutôt que par la conviction que les montagnards iraient trop loin. Roland avait divisé la Bibliothèque nationale en deux directions; il avait donné l'une à Carra et l'autre à Chamfort. C'étaient deux actes de justice qui firent deux girondins de plus. Chamfort, d'ailleurs, devait se perdre dans la révolution même en suivant la vague, car, né pour la critique et non pour l'enthousiasme, il n'épargnait aucune royauté populaire, pas plus celle du citoyen Marat que celle du citoyen Robespierre. Il n'épargnait même pas la Convention. Pour célébrer l'anniversaire du 2 janvier, la Convention était allée solennellement sur la place de la Révolution, où on lui donna le spectacle de la guillotine. « C'est, dit Chamfort, le gratis de la Convention. » (On donnait alors comme aujourd'hui des représentations gratuites au peuple.) Les sarcasmes de Chamfort, bons ou mauvais, étaient transcrits et dénoncés. On rapportait que, dans les quelques salons encore ouverts, il s'amusait à faire avec beaucoup de gaieté la silhouette des principaux conventionnels. « Prenez garde, lui dit-on un jour, vous avez plus d'un titre à la haine de ce parti furibond, qui ne veut ni d'esprits pénétrans, ni de philosophes, ni d'ames élevées et fermes, parce que ce n'est pas avec tout cela que se composent des esclaves. — Je n'ai pas peur, répondit-il; n'ai-je pas toujours marché au premier rang de la pha-

lange républicaine? N'ai-je pas hautement professé ma haine contre les rois, les nobles, les prêtres, en un mot tous les ennemis de la raison et de la liberté? N'est-ce pas moi qui ai donné pour devise à nos soldats entrant en pays ennemi : Guerre aux châteaux, paix aux chaumières? » Cependant, sur la dénonciation d'un misérable, Tobiesen Duby, un subalterne de la Bibliothèque nationale, Chamfort fut conduit en prison.

Les hommes politiques étudieront Chamfort comme un philosophe en pleine révolution. Il a ses heures de colère et de folie, mais presque toujours il domine sa raison souveraine. Tout homme de bonne foi, s'il écoute les battemens passionnés de son cœur, aura connu, disait Rivarol, « ses jours nocturnes » dans les luttes politiques. C'est là, sur cette mer toujours agitée, que le point de vue varie à tout instant. En politique, on a toujours raison, mais on vient le plus souvent trop tôt ou trop tard. Combien peu arrivent à temps! Tel qui passe aujourd'hui pour un fou sera étudié dans cinquante ans, demain peut-être, comme un profond législateur. Que d'éloquens exemples depuis les encyclopédistes!

Chamfort n'avait pas pressenti la révolution. Il n'était pas de ces apôtres brûlans qui viennent au monde pour rappeler le divin révolutionnaire qui naquit à Bethléem. Homme d'esprit bien plutôt qu'homme de pensée, il avait le rire de Rabelais ou de Sterne et non le pleur sauvage de Jean-Jacques Rousseau; en un mot, Démocrite était son maître et Héraclite son fou. Cependant cette grande époque de 1789 avait retrempé tous les cœurs à la source vive des passions. Les plus indifférens se jetaient avec enthousiasme dans le flux régénérateur, où la liberté humaine venait d'être trempée comme Achille dans le Styx. Chamfort s'y jeta éperdûment, heureux de se retrouver jeune en face de la liberté cette maîtresse idéale que nous avons tous adorée en pleine jeunesse. Chamfort, par une philosophie stérile, avait bridé toutes ses passions; craignant leurs emportemens généreux, il lâcha la bride à sa cavale révolutionnaire. Passionné pour l'inconnu, il n'eut pas besoin des éperons d'or de son ami Mirabeau; il était de toutes les assemblées dans la rue et dans les clubs, coudoyant Robespierre et Barnave, les rouges et les blancs, avec Mirabeau à Versailles, avec Camille Desmoulins au Palais-Royal. Changeant comme le ciel de Paris, il parlait tour à tour pour tout le monde et contre tout le monde. « L'histoire, s'écriait-il aux Jacobins, n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent pendant leur vie, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. » Le lendemain, il parlait ainsi : « Prenons garde à nous, nous ne sommes que des Français et nous voulons être des Romains. Le caractère des Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gamba-

dant comme le singe, il est malfaisant comme lui; caressant et léchant son maître qui le frappe et l'enchaîne, comme le chien couchant, il bondit de joie quand on le délie pour aller à la chasse. » Rivarol, qui avait parlé aux ennemis de la révolution, dit un jour à Chamfort : « Vous avez perdu l'esprit dans vos fureurs contre la royauté. On ne peut aimer à la fois la république et les arts. Il faut un Louis XIV pour enfanter des Molière et des Racine. — Oui, répondit Chamfort, vous êtes de ceux qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que sans les prêtres nous n'aurions pas la comédie du *Tartufe*. » Rivarol rappela à Chamfort qu'autrefois il était de ceux qui plaidaient pour la noblesse. « C'était, disiez-vous, un intermédiaire entre le roi et le peuple. — Oui, dit Chamfort, mais j'ai achevé la phrase; oui, intermédiaire, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres. » Chamfort était alors jugé violent et dangereux. En 1790, il avait les sentimens révolutionnaires des démocrates de 1792. Comme contraste à lui-même, remarquons qu'en 1792, voyant ses idées triompher, il fut le premier à les condamner comme de mauvais enfans qui ont grandi loin du cœur paternel. Il avait appelé de tous ses vœux la révolution sociale : « Il faut recommencer la société humaine comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain. » Ainsi ce n'était pas seulement les mauvaises branches qu'il voulait abattre, c'était toute la forêt. « Il semble que la plupart des députés à l'assemblée nationale n'aient détruit les préjugés que pour les prendre, comme ces gens qui n'abattent un édifice que pour s'approprier les décombres. » Chamfort ne voulait pas qu'on prît de l'argile du monde ancien pour pétrir le monde nouveau. — Vous prêchez le désordre. — Quand Dieu créa le monde, répondit-il, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. — Réformez, mais ne détruisez pas, lui disait-on encore. — Vous voudriez bien qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau!

Dans les clubs, Chamfort demandait la parole *pour dire un mot*. Il haïssait les discours. L'horloge des temps révolutionnaires va trop vite pour les rhétoriciens. Un soir, il monte à la tribune et annonce qu'il parlera du despotisme et de la démocratie. Voilà son discours tout au long : *Moi, tout; le reste, rien : voilà le despotisme. Moi, c'est un autre; un autre, c'est moi : voilà la démocratie.* Il voulut descendre, on s'y opposa. — La Rochefoucauld-Chamfort, parle-nous plus long-temps, dit un clubiste. — Dis-nous la vérité, lui cria une femme. — La vérité? La vérité, c'est qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône et douze millions hors d'état de la leur faire. La vérité, c'est que Paris est une ville de fêtes et de plaisirs, où les quatre cinquièmes des habitans meurent de chagrin sous l'esclavage. Pauvre peuple sacrifié, pourquoi n'as-tu pas la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit

pas dans la servitude! — Le citoyen Chamfort ne sait pas ce qu'il dit! cria une femme (peut-être Théroigne de Méricourt). Est-ce que l'enfant ne sourit pas à sa mère sous Domitien comme sous Titus? — On savait alors son histoire romaine, comme les clubistes de 1848 savent leur histoire de 1792. Dieu seul a fait son livre; les hommes ne font jamais le leur sans s'inspirer des livres antérieurs.

Les hommes de plume sont toujours des hommes de parti, même quand ils n'ont pas la foi politique; l'indifférence les sauverait dans les révolutions, mais nul n'est indifférent qui a vécu des joies et des tourmens de l'esprit. On avait en 1793 la liberté d'être l'ami du pouvoir, mais on emprisonnait au nom de la liberté tous les mécontens. Chamfort fut conduit aux Madelonnettes en compagnie de l'abbé Barthélemy, dont on suspectait la couronne de cheveux blancs. La prison, dont quelques-uns s'accommodaient alors, tant on avait la vertu de la résignation, la prison fut odieuse à Chamfort. « Ce n'est pas la vie, ce n'est pas la mort; il n'y a pas de milieu, il me faut ouvrir les yeux sur le ciel ou les fermer dans le tombeau. » Il redevint libre; mais à peine eut-il le temps de respirer au grand air en compagnie d'un gendarme, que la prison se rouvrit pour lui. Il jura de s'y soustraire : quand on vint pour le saisir, il se tira un coup de pistolet sur le front; la balle lui fracassa le nez et lui enfonça un œil. Étonné de vivre, il s'arma d'un rasoir et essaya de se couper la gorge. La mort ne voulait pas de lui. En vain il se taille le sein, il s'ouvre les veines, il se frappe partout, égaré par la douleur. Le sang ruisselle, il tombe épuisé, mais vivant. A ceux qui voulaient le traîner en prison, il dicte d'une voix ferme : « Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre plutôt que d'être conduit en esclave dans une prison. » Il signa d'une main sûre, avec un paraphe de sang, cette déclaration toute romaine (1).

(1) Voici un récit écrit par un ami de Chamfort :

« J'arrivai peu de temps après : je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son col étaient enveloppés de linges sanglans; son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang. Le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence et commençait à sentir sa faiblesse. Je restai debout près de lui, muet de saisissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, me dit-il en me tendant la main, voilà « comme on échappe à ces gens-là. Ils prétendent que je me suis manqué, mais je sens « que la balle est restée dans ma tête; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout-à-fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que vou- « lez-vous? voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main; on ne réussit à rien, pas « même à se tuer. » Alors il se mit à raconter comment il s'était *perforé* l'œil et le bas du front au lieu de s'enfoncer le crâne, puis *charcuité* le col au lieu de se le couper, et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « Enfin, ajouta-t-il, je me suis « souvenu de Sénèque, et en l'honneur de Sénèque j'ai voulu m'ouvrir les veines; mais « il était riche, lui; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises; » moi je suis un pauvre diable, je n'ai rien de tout cela. Je me suis fait un mal horrible,

Le croira-t-on? Chamfort ne mourut point alors; mais, ce qui est plus incroyable, c'est qu'on ne lui fit pas grace. Il fut condamné à cet étrange esclavage qui consistait à payer un écu par jour à un gendarme, moyennant quoi on était gardé à vue pour la sûreté de l'état. Il survécut à toutes ces tortures de l'ame et du corps. Ne ressemblait-il pas alors à l'humanité que tant de désastres ont frappée, qui a répandu sur tous les chemins son sang et ses larmes, qui, toute sillonnée de blessures, marche toujours en avant, poussée par le maître invisible? Il succomba pourtant à tant de douleurs. « Ah! mon ami! dit-il en expirant, je m'en vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

Rivarol, qui écrivait en vers, comme épigraphe de sa vie :

> Pour moi, de la nature enfant abandonné,
> Moi qui, toujours bercé des mains de la paresse,
> Et par la volupté de bonne heure amolli,
> Ne dois faire qu'un pas de la mort à l'oubli,

Rivarol pouvait se dire un peu le disciple de Chamfort : c'est le même esprit mordant et enjoué, la même satire qui ne s'attendrit jamais. Ils ont laissé l'un comme l'autre des fragmens épars d'une œuvre éclatante; mais ce n'est point assez que de savoir sculpter le fronton d'un palais quand le palais n'est point bâti. Quoiqu'ils fussent contemporains de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre; quoique alors le génie français se fût enrichi de deux sources divines, la rêverie et le sentiment, Chamfort et Rivarol, hommes du passé, niaient les espérances de l'avenir. Ils ne voyaient pas le ciel à travers l'horizon chargé de tempêtes. Ils croyaient que l'esprit humain avait depuis long-temps dit son dernier mot en France, comme en Grèce sous le siècle des courtisanes. Ils croyaient donc à la mort et à l'oubli. Ils ne vivaient que pour l'œuvre visible de Dieu, comme Horace et les païens qui abritaient leur philosophie sous les cheveux de Vénus aux pieds de neige et sous les berceaux de pampre aimés du soleil. Cependant nous qu'ils ont niés, nous croyons à eux, nous ne sommes pas encore des barbares, et nous reconnaissons volontiers qu'Anacréon, Horace, Voltaire, n'avaient pas plus d'esprit dans l'amour. Ces vers de Rivarol à sa maîtresse sont dignes d'être à jamais recueillis :

> O vous pour qui tout livre est lettre close,
> Et qui de tous les miens ne lisez pas deux mots,
> Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
> Ne vous informez pas si les biens ou les maux
> Ont l'encre et le papier pour cause,

« et me voilà encore; mais j'ai la balle dans la tête, c'est là le principal. Un peu plus « tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose,
Et qui ne connaissez de plumes qu'aux oiseaux;
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos,
Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit,
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

Ce petit chef-d'œuvre n'a point de pareil dans Chamfort. Toute sa vie éclate en saillies. Dès qu'il prend la plume, ce n'est plus Chamfort; c'est un écrivain quelconque écrivant avec le même sourire de doute une comédie et une tragédie. Aussi ses quatre volumes ne sont feuilletés que par ceux qui ont de l'esprit dans les petits journaux. Depuis Molière, on prend beaucoup son bien où on le trouve. En voyant ces quatre volumes, on est tenté de dire que c'est trop de quatre volumes pour l'œuvre de Chamfort. Pourquoi ne s'est-il pas toujours dit : « On écrit pour la célébrité; or, la célébrité c'est l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas. »

La poésie écrite, le fût-elle par la plume d'or d'Homère, n'est jamais qu'un sépulcre où s'agitent des fantômes. Les vrais poètes vivent pour eux-mêmes et non pour les autres. Ils se contentent du livre que la destinée écrit dans leur cœur en lettres de flamme.

Chamfort est mort mécontent de tout; il n'avait gagné que des rhumes et des indigestions en courant le beau monde. « Vous vous êtes bien trouvé d'avoir vécu avec les ministres? — Point du tout; ce sont des joueurs qui m'ont presque toujours montré leurs cartes, qui ont même en ma présence regardé dans le talon, mais qui n'ont point partagé avec moi les profits du gain. » En haine des sots blasonnés, il s'était jeté en pleine révolution; en haine de la révolution, il avait creusé lui-même sa fosse, comme si le dernier cri de l'humanité fût celui-ci : *Frère, il faut mourir*. Il avait étudié l'humanité à tous les degrés de l'échelle. Il en était arrivé à cet aphorisme, que l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine, ainsi que l'homme d'esprit. « Pourquoi, lui demandait-on, n'êtes-vous arrivé à rien, au milieu de tant de sots? — Parce que je n'ai jamais cru le monde aussi bête qu'il l'est. » Chamfort calomniait le monde, car il y a réussi plus qu'il ne le devait faire. Il savait merveilleusement éveiller la curiosité publique par des coquetteries de comédienne qui veut jouer son monde. « Pourquoi n'écrivez-vous pas, Chamfort? — Parce que le public en use avec les gens de lettres comme les racoleurs du pont Saint-Michel avec ceux

qu'ils enrôlent : enivrés le premier jour, dix écus et des coups de bâton le reste de leur vie. On me presse de travailler par la même raison que, quand on se met à sa fenêtre, on souhaite de voir passer des singes, des baladins ou des conducteurs d'ours. Non, je n'écrirai pas, parce que je resterais à moitié chemin de la gloire de Jeannot, parce que j'ai peur de mourir sans avoir vécu, parce qu'enfin plus mon affiche littéraire s'efface, et plus je suis heureux. » Toutes ces raisons étaient excellentes à donner, mais elles n'étaient que les déguisemens malins de la vérité. La vérité, c'est qu'il n'écrivait pas parce qu'il n'avait rien dans le cœur, — rien dans le ventre, comme disent les artistes. — C'était un penseur de la famille de La Rochefoucauld; il se reposait six jours de la semaine et prenait sa plume le dimanche, le seul jour où il ne courût pas le monde. Il a dit quelque part que les gens oisifs qui recueillent des maximes ressemblent à ceux qui mangent des huîtres ou des cerises, choisissant d'abord les meilleures et finissant par tout manger. Il a eu le tort de ne pas laisser quelques huîtres et quelques cerises à son repas platonique. Je vais reproduire, en cherchant beaucoup, vingt pensées de Chamfort.

I. — L'homme me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions. Ses passions ont conservé dans l'ordre social le peu de nature qu'on y retrouve encore.

II. — La société n'est pas, comme on le croit, le développement de la nature, mais bien sa décomposition. Ou plutôt c'est un second édifice bâti avec les décombres du premier. On y retrouve des débris avec un plaisir mêlé de surprise, comme on retrouve un sentiment naturel dans la civilisation. Il arrive même que ce sentiment plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire plus loin de la nature. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne dans un édifice grossier des temps modernes.

III. — La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

IV. — Je lègue ma paresse au méchant et mon silence au sot.

V. — N'as-tu pas de honte de vouloir parler mieux que tu ne peux? disait Sénèque à l'un de ses fils qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire aussi à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : N'as-tu pas de honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux?

VI. — Il y a des sottises bien habillées comme il y a des sots très bien vêtus.

VII. — Le moment où l'on perd les illusions laisse souvent des regrets; mais quelquefois on suit le prestige qui nous a trompés. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

VIII. — Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus

clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles; mais les médecins sont des quinze-vingts qui connaissent mieux les rues.

IX. — Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise comme des chevaux de fiacre au galop.

X. — Providence? nom de baptême du Hasard. — Hasard? sobriquet de la Providence.

XI. — Il y a des hommes qui ont la passion de s'élever au-dessus des autres, quel que soit le piédestal. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence : tréteaux de charlatan, théâtre, trône, échafaud, ils seront toujours bien s'ils attirent les yeux.

XII. — Les hommes, pour entrer dans le monde, deviennent petits en se rassemblant. Ce sont les diables de Milton obligés de se faire pygmées pour entrer dans le pandœmonium.

XIII. — L'ambition prend plus vite aux petites ames qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément aux chaumières qu'aux palais.

XIV. — Pour vivre avec soi-même, il faut de la vertu; pour vivre avec les autres, il ne faut que de l'honneur.

XV. — Nous sommes si loin de la nature que ceux qui l'aiment et la peignent sont accusés d'être romanesques.

XVI. — On gouverne les hommes avec la tête : on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

XVII. — Le philosophe qui veut éteindre ses passions ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.

XVIII. — Au lieu de vouloir corriger les hommes de leurs travers, il faudrait corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent.

XIX. — Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe à la porte d'un spectacle le jour où il y a foule : comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste, que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune : *se pousser*.

XX. — L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

Chamfort n'avait foi en rien, pas même en l'Espérance, cette vierge du monde idéal qui nous rouvre le ciel au milieu de toutes les tempêtes. Il avait été trompé par l'Espérance comme par un charlatan qui court les foires. Il affirmait n'avoir été heureux que du jour où il l'avait perdue. Aussi disait-il en mourant, — triste moralité du livre de sa vie, — que, s'il allait au paradis, il écrirait sur la porte le vers que Dante a mis sur la porte de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LES SYMPTOMES DU TEMPS.

III.[1]

Le plus grave des symptômes qui aujourd'hui nous frappent et nous attristent, c'est l'anarchie dans les intelligences. Cette anarchie a une double source : l'oubli de la tradition, l'absence de l'élément religieux.

On a beaucoup parlé de perfectibilité humaine, mais nos modernes philosophes se sont-ils jamais posé cette question : Y a-t-il un accord nécessaire entre la tradition et l'évolution particulière de chaque siècle? Pourtant, le caractère particulier d'un siècle étant une fois déterminé, c'est la première question que doit se poser le philosophe.

La confusion étrange qui règne à cette heure, l'anarchie dans les intelligences, le combat à outrance que se livrent les antinomies se détruisant les unes les autres sans laisser à la société d'autres vérités que des apparences artificielles et mensongères, viennent, on peut le dire, de ce que cette question n'a été ni posée ni résolue. Dès-lors chacun a pris son point de départ là où il lui a fait plaisir, chacun est parti d'un point quelconque de l'espace et du temps, aucune tradition ne nous rattachant plus tous à aucun point fixe. Une fois le voyage intellectuel terminé et les voyageurs arrivés à terre, une assez singulière mascarade a réjoui et attristé à la fois les spectateurs. Souples bayadères et austères pénitens de l'Inde s'embrassant avec ferveur et proclamant le corps et l'ame unis par l'amour; triades japonaises et dieux à trois têtes de l'Orient; prêtre-roi et grand lama du Thibet venu du pays de la folie; débris du XVIIIe siècle, bourgeois voltairiens, théophilanthropes inoffensifs, dont la morale consiste à ne pas faire de mal; derniers disciples du vicaire savoyard adorant l'Être suprême, le priant en abstraction, non les mains jointes, et le remerciant en prenant le frais sur la montagne; puritains rigoristes rapportant de leurs voyages quelques momies d'inquisiteurs; catholiques amateurs d'enluminures romantiques et portant sur la main, comme les saintes des fresques gothiques, de petites cathédrales remises à neuf et bien badigeonnées, encombrent pêle-mêle le rivage, étonnés de se trouver

(1) Voyez les deux premières lettres dans les livraisons du 15 avril et du 1er mai.

ensemble. Ombres du passé marchant au milieu du présent, chinoiseries qui prophétisent, voilà les dieux inconnus, voilà les vérités rapportées depuis vingt ans des voyages de la spéculation. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait envoyer tout cela quai Voltaire, chez quelque marchand de bric-à-brac?

O vous qui savez, pensez et aimez, tâchez donc de conjurer ces fantômes par quelque signe sacré! Sachez que l'idée religieuse seule peut faire cesser cette anarchie. Autrefois les spectres s'évanouissaient au signe de la croix. Ils encombraient les carrefours au milieu de la nuit, attristant l'écho par des paroles diaboliques, remplissant l'air d'une odeur de soufre, assombrissant la nature; mais, si quelque passant, portant au cœur le respect de Dieu et du bien et la haine du diable et du mal, faisait le signe du salut ou prononçait le nom du Christ, soudain les spectres rentraient dans leurs ténébreuses demeures, soudain l'air redevenait pur, et, la rosée du matin effaçant les infernales traces, la nature, belle comme auparavant, recommençait à produire de nouvelles fleurs et de nouveaux fruits. Puisse-t-il en être aujourd'hui de même! O vous, dieux que maintenant nous adorons; Mammon, toi dont l'éclat métallique nous séduit et dont l'or brûle lorsqu'on le touche, comme dans les légendes; Bélial, dieu des disputes, des querelles, des phrases anarchiques et enflammées, dieu des avocats et des boxeurs; Moloch, auquel on sacrifiait les enfans, toi qui présides à la haine, qui chéris le mal, qui vis dans l'élément du feu, et toi, Astarté, qu'ont adorée en plein soleil des sectes sans nombre, toi que les religions des joies de la chair ont dû faire tressaillir, dites quel est le signe sacré, quel est le mot de salut qui fera cesser votre règne et vous fera dissiper en fumée. Nous attendons dans l'anxiété le grand homme, le prophète, le génie inspiré qui renouvellera l'existence dans l'ame des peuples, qui nous délivrera enfin des ténèbres et des fausses lumières des sectes, feux follets que nous prenons pour des lueurs véritables, et qui naissent simplement des gaz dégagés par les marais croupissans et les charniers de la société.

L'anarchie est à son comble, et toutes les forces de la pensée se combattent, se neutralisent mutuellement. Les sectes se sont montrées, se montrent de plus en plus impuissantes, les formes religieuses ont de jour en jour moins d'autorité. Je me tourne de tous côtés pour apercevoir le remède intellectuel, et je ne le vois pas. L'économie politique s'amuse à décrire l'état social, entasse des chiffres, fait des additions; le socialisme parle, prophétise, entasse des phrases, fait du lyrisme; le journalisme, que nous sommes habitués à considérer comme le paratonnerre qui attire ou détourne la foudre, s'est tout à coup prouvé impuissant et s'est placé au-dessous de la situation. La société tout entière ressemble à un écolier qui chercherait un nombre dans la table des logarithmes sans parvenir à le trouver. Eh bien! je vous l'assure, l'heure est critique. Laissez là vos systèmes, votre bagage de journalistes ou d'avocats; tâchez de trouver quelque chose de neuf et de vrai; cessez de faire des proclamations et des premiers-Paris où vous entonnez les louanges de la glorieuse révolution et autres choses semblables, car nous sommes maintenant un peuple prosaïque, et le temps des hymnes est passé; cessez de faire des romans socialistes : la réalité nous presse, et il nous est impossible d'oublier nos souffrances en songeant à des félicités imaginaires. Si, au milieu de vos polémiques, vous avez quelquefois songé à comprendre et à savoir, si vous

avez réfléchi à ce qui est vrai, juste et beau, lorsque les causes du palais et la correction du journal vous laissaient quelques momens de repos, le temps est venu de faire votre révélation. Moïses montés sur le Sinaï des barricades au milieu des nuages de la fumée et des éclairs de la poudre, il est temps que le nuage disparaisse et que vous nous apportiez les tables de la loi, non pas écrites sur du papier, mais gravées dans la pierre. Créez et travaillez, car, sans cela, je vous l'assure, ce que nous appelons régénération pourrait fort bien n'être autre chose que la décadence, que les convulsions lentes et successives de l'agonisant. Vous instituez des fêtes; si vous avez une idée, symbolisez-la dans ces cérémonies au lieu d'emprunter des symboles à l'antiquité, qui, certes, ne se réveillera pas pour vous rire au nez. Voyez-vous ce qu'il y a à faire? Alors laissez de côté l'argumentation, la logique, la discussion, car l'invention n'est rien de tout cela. C'est l'intuition et non la logique. O mes législateurs, vos facultés reposent-elles sur des fondemens intuitifs?

Lorsque la révolution de février éclata, tout homme plus ou moins philosophe put se dire : Désormais pour la France l'âge des affirmations est arrivé, et l'âge des négations est passé. Il paraît qu'il n'en est rien. Mais, répondent les sectes, nous affirmons. Cela est vrai; mais quel monde affirmez-vous? Vous affirmez un monde chimérique, vous affirmez un homme fantastique. Vous n'avez pas l'air de vous douter que ce peuple a une histoire et une tradition, qu'il est vieux de dix-huit siècles. Vous vous placez en dehors de l'histoire, en dehors du temps, en dehors de l'espace, en dehors du connu. Vous vous placez *à priori* dans l'inconnu, terre qui ne vous appartient pas. Vous créez un monde comme si vous étiez Dieu; nouveaux Prométhées, vous bâtissez un homme absurde, non sans annoncer à la race humaine votre prétention d'être inspirés de l'esprit saint. Et moi je dis que vous n'affirmez pas, mais que vous niez; je dis que vous êtes subversives, car vous faites table rase de tout ce qui a existé et de tout ce qui existe. Non, vous n'avez pas posé le problème du siècle, vous n'avez eu que des lueurs, des aperçus. Vous êtes des Apollonius de Thyane; mais un messie viendra-t-il vous remplacer? Vous n'avez pas su renouer une seule tradition; vous n'avez pas même posé ce problème de l'accord de la tradition avec la pensée du siècle; vous avez voulu tout supprimer. Allez donc avec votre superbe société, où la paresse a beaucoup de droits et le travail beaucoup de devoirs, avec votre société propre à faire dégénérer la race et à réduire la France pour toute perspective à la béatitude des frères moraves ou aux ravages des anabaptistes; allez avec vos religions propres à user vite le système nerveux, et où sont entassées dans un monstrueux amalgame les machines, les filles, la Trinité et les banques. Allez, tâchez de disparaître, car le démon qui perdit Sodome vous avait beaucoup inspirées.

Et cependant, sans cet accord de la tradition avec le mouvement particulier de chaque siècle, comment la société existerait-elle? Combien y a-t-il d'hommes qui aient compris que la question devait être ainsi posée? L'école des doctrinaires semble l'avoir compris, mais ils n'ont pas osé aborder la solution. En politique, ils ont semblé vouloir que cette solution fût l'œuvre du temps et non d'un homme, et ils ont tout accordé au *statu quo;* en philosophie, ils se sont abstenus d'affirmer aucune religion. Un brave et tenace abbé de Genoude répétant à satiété que la constitution d'un peuple, c'est son histoire, et s'effor-

çant de faire remonter l'histoire tout entière jusqu'au XIXe siècle, semble avoir compris ce principe dont il fait à chaque instant une fausse application et une question de personne royale. M. Proudhon, qui nie la propriété, et cependant s'efforce de ne pas porter atteinte à la propriété, résout le problème à sa manière par sa banque d'échange. M. Buchez a essayé de renouer la tradition catholique et de la rattacher à la révolution. Mais les doctrines qui ont eu le plus de retentissement et qui sont le plus en faveur, l'école saint-simonienne, le fouriérisme, le communisme; mais les inventeurs du positivisme qui regardent avec pitié tout ce qui n'est pas le XIXe siècle (c'est-à-dire un point du temps), et jettent avec mépris à tout le passé, qui a vécu sans machines à vapeur et sans physiologie, les noms injurieux de mysticisme et de fétichisme, ont, chacun à sa manière, brisé la tradition en abolissant qui la famille, qui la propriété, qui l'idée de hiérarchie (je prends ce mot dans son acception la plus générale, gradation, échelle sociale), qui le christianisme, qui l'idée religieuse en soi par la négation de toutes les sciences supérieures aux sciences des phénomènes sensibles. Ces doctrines partent de points bien divers; je les ai rassemblées pour montrer combien est grande l'anarchie, la division des intelligences. Mais ne pensez-vous pas que, si elles partaient toutes d'un même principe, leurs conclusions toutes diverses trouveraient plus facilement leur unité et produiraient des résultats plus certains et plus nombreux? Cela s'est vu dans des temps aussi hardis, mais plus calmes, plus complets que le nôtre. La multiplicité des doctrines est excellente dans un temps où elles s'appuient toutes sur un fondement reconnu réel par tous; mais, lorsqu'elles sont le produit d'une semence jetée aux vents par chaque fantaisie individuelle et chaque caprice étourdi, non, elles ne sont ni utiles, ni bonnes, ni fructueuses. O débris du voltairianisme, sceptiques, utopistes, penseurs *imaginatifs*, sentez-vous la nécessité d'une tradition, d'une réalité, d'un système qui relie toutes les ames entre elles, et savez-vous le nom que les peuples donnent à ce système? Ce nom, c'est la religion.

Voulez-vous sentir encore mieux la nécessité de l'accord de la tradition et de l'évolution de chaque siècle? Suivez un peu ce raisonnement. Il y a des idées préexistantes à l'humanité elle-même, l'idée du beau, du juste, du vrai, du saint; elles sont donc préexistantes à toutes les civilisations. Que sont toutes les civilisations, sinon la forme extérieure que revêtent ces idées, l'interprétation de ces idées? Toutes les civilisations, quelle que soit leur différence apparente, reposent donc toutes sur les mêmes fondemens et ont toutes par conséquent une législation, une philosophie, une religion, un art. Peu importe de quelle façon elles entendent et interprètent les idées primordiales; la civilisation indienne avec ses pagodes monstrueuses, ses bayadères aux danses lascives et ses pénitens austères, la civilisation chrétienne avec son mysticisme, ses macérations et ses saintes images, expriment au fond une même chose : c'est que Dieu doit être adoré et recevoir un culte. Cependant, bien que les différentes civilisations ne soient que les différentes interprétations de ces idées, la manière de vivre d'un peuple dépend de cette interprétation; c'est cette interprétation continuée, purifiée, amendée à travers les siècles, qui forme sa tradition. Or, qu'arriverait-il si la cathédrale se transformait en pagode, ou réciproquement? Cela ne serait certes pas plus extraordinaire

que de voir la France passer du christianisme au saint-simonisme ou au fouriérisme. Il arriverait que la tradition serait brisée, et cette forme de civilisation détruite. Étendez ce raisonnement : si dans une civilisation quelconque on s'avisait d'abstraire quelques-unes de ces idées primordiales, il arriverait que toute société serait désormais impossible, car la tradition de l'humanité tout entière serait rompue. Fous sont donc ceux qui, sous prétexte de régénération, viennent nier la propriété, la famille, les arts ou la religion! Ils ont contre eux la tradition de l'humanité tout entière. Est-ce que vous ne voyez pas que le passé nous est nécessaire autant que l'avenir, et la tradition autant que le mouvement? Ce sont deux termes qui ne s'excluent pas. Le mouvement ne peut agir que sur un fondement solide, sur quelque chose de permanent. Si le mouvement s'arrêtait, la vie s'arrèterait aussi, et la civilisation se pétrifierait; si la tradition se brisait, la société, n'ayant plus rien pour la soutenir, tomberait immanquablement dans le chaos.

La seconde cause de cette anarchie intellectuelle, c'est l'absence de l'idée religieuse. Hélas ! la question est si grave pour la France, que je ne sais même pas comment les croyances pourront refleurir chez elle. Nous répétons tous aujourd'hui, du bout des lèvres, la prière du pharisien. Nous sommes tous devenus assez *savans* pour nous passer d'adorer Dieu. Nous sommes tous devenus d'assez *honnêtes gens* pour n'avoir plus besoin des *momeries* du culte. Qui donc aujourd'hui ne croit pas en Dieu? Ce mot de croire, pris comme synonyme de se figurer et de s'imaginer, est si commode, mais la croyance est si difficile! Croire en Dieu, que signifie cela? O mes frères, vous qui avez une ame, ne vous confiez jamais à ce déisme bàtard, c'est le sommeil de la conscience, c'est une croyance à réticences mentales, c'est la religion du *laissez faire* et du *laissez passer*. Vous à qui il coûte si peu de dire : Je crois en Dieu, comment l'adorez-vous? Est-ce, comme le catholique, par génuflexion, par des mains jointes et en vous frappant la poitrine? Est-ce en marchant d'un pied ferme dans la vie, en affrontant résolûment ses obstacles et ses misères, en sacrifiant tout au devoir comme le protestant? Est-ce en priant, est-ce en travaillant? Ou bien ne serait-ce pas plutôt en passant à travers le monde sous le masque de l'indifférence, avec des éclats de rire et des chants joyeux? Pensez-vous que l'univers soit un univers de combats et de luttes, ou bien un théâtre à décors splendides et une salle d'opéra propre aux danses orgiaques? Vous croyez en Dieu, et vous l'honorez comme ces malheureuses créatures vivant dans le vice qui portent sur leurs poitrines des médailles ou des amulettes oubliées là depuis leur enfance. Votre croyance est un mot sans réalité.

Hélas! combien, à l'heure qu'il est, sont faibles les représentans de toutes les formes religieuses qu'a revêtues le christianisme, combien ils ont méconnu l'essence de la religion, c'est ce qu'un coup d'œil général suffit pour faire apercevoir. Les représentans du catholicisme, c'est l'abbé Lacordaire avec sa religion exposée à grand renfort de phrases romantiques, où les images du crépuscule et de la nuit tiennent lieu de l'explication théologique des mystères, avec sa religion d'alchimiste et de sorcier, où pêle-mêle se confondent les élémens les plus hétérogènes, la politique, le magnétisme, le socialisme, et que sais-je encore? C'est M. Buchez, homme distingué, auteur de singuliers paradoxes, mais qui a mieux compris les questions de ce siècle. Il a com-

pris cet accord nécessaire de la tradition et de l'évolution particulière de chaque siècle, et il a essayé de rattacher le catholicisme à la révolution française. Il semble aussi avoir compris que, l'instinct de charité chrétienne s'évanouissant pour faire place à un instinct tout utilitaire, un accord nécessaire devra s'opérer un jour entre le christianisme et l'industrie, et il a bâti tant bien que mal un système socialiste. Il a compris les questions; mais quelle faiblesse dans la manière de les résoudre! Et en Angleterre, où en est le protestantisme? Il est descendu jusqu'à un hypocrite méthodisme, jusqu'à un jésuitique puséysme, qui occupe dans l'ordre théologique à peu près le même rang que l'école écossaise dans l'ordre métaphysique. C'est, comme l'école écossaise, quelque chose de facile à comprendre, de poussiéreux, de pédantesque et de grêle à la fois. Et en Allemagne? La religion est là entre un piétisme béat et un commentaire du docteur Strauss, c'est-à-dire entre le sommeil et la destruction. Pour trouver encore le sentiment religieux, il faut aller loin, bien loin, aux États-Unis.

La religion! quel homme, de nos jours, n'a souri cent fois en attendant prononcer ce mot? Quel homme même a su séparer la religion de ce qui s'appelle pratique et dévotion, l'idée religieuse des formes religieuses? O vous, fortes têtes scientifiques, souriez! vous êtes heureux si, pour soutenir votre existence, il vous suffit de poser les problèmes, de les retourner, de les agiter en tous sens, si la discussion pour vous remplace la croyance, s'il vous suffit d'une religion parlementaire. Mais le vulgaire, qui n'a qu'un faible cœur rongé par le doute, toujours saignant des blessures que la réalité lui porte, a besoin d'une étoile sur laquelle il puisse lever les yeux à tous les momens, et qu'il puisse apercevoir toujours distinctement au-dessus de sa tête. Il faut qu'il voie la lumière: il n'a pas le temps d'en chercher une, de s'en créer une à son usage; il demande à voir, à croire; sa demande est directe; il ne sait ce que c'est que méthode, système, abstraction, critérium; il va droit à l'essentiel. Il faut une croyance et qu'elle soit rendue visible à ses yeux. Vous, vous êtes heureux rien qu'en posant les problèmes; mais lui n'est heureux que par la solution. Il lui faut Dieu tout près de lui, et non pas relégué bien loin dans sa majestueuse infinitude. Ces millions d'hommes se transformeront-ils jamais en docteurs s'élevant jusqu'à raisonner sur la nature de Dieu? Eh non! ils demandent à l'aimer plus qu'à le comprendre. Et puisque nous énumérons les bienfaits pratiques de l'idée religieuse, disons que le plus grand, à coup sûr, est de faire cesser l'anarchie dans les intelligences. Par son secours, les ames sont unies entre elles, chacune conservant son individualité et son originalité particulière. Une époque pleine du sentiment religieux est comme un immense sacrifice où brûlent, réunis ensemble, les parfums les plus divers. L'idée religieuse est au sein de la conscience, comme l'ordre au sein du gouvernement. Elle établit l'harmonie, équilibre les facultés, assure à l'ame sécurité et confiance, la met à l'abri du doute et la fait échapper au danger. L'ame alors, appuyée sur la croyance, produit ses œuvres sans efforts, sans précipitation, comme la nature, appuyée sur des lois éternelles, produit les siennes.

Hélas! oui, ce qui manque à ces millions d'hommes, ce ne sont pas des abstractions, des formules, des constitutions; c'est une croyance, c'est une réalité. Vous avez vu les terribles et furieux événemens : dites, que signifie

tout cela? L'humanité et la civilisation se sont tout à coup enfuies; le bien a disparu, et la nature sauvage et primordiale de l'homme s'est étalée dans sa plus cynique nudité. Pas un rayon d'en haut n'a illuminé ces ames; pour ces hommes chrétiens de nom, fils de parens chrétiens, le baptême qui rachète a coulé en vain sur leur front; ils en sont revenus tout à coup à la réalité la plus terrible de toutes, celle de la destruction et de la mort. En vérité, on aurait dit une légion d'esprits sataniques se levant et disant au milieu des imprécations, du sang et des larmes : Puisque Dieu n'existe plus, au moins prouverons-nous que le diable a encore son empire sur le monde.—Après tant d'expériences, force sera bien à l'indifférence de se réveiller et à l'esprit de réfléchir. Les hommes enfin seront bien obligés de reconnaître que ce monde, s'il n'est pas fécondé par le bien et illuminé par Dieu, sera occupé par les puissances inférieures et obscurci par les vapeurs d'en bas. Ayons confiance en Dieu plus que jamais; il n'abandonnera pas ses enfans, il enverra encore ses rayons sur la terre, dût une nouvelle révélation être nécessaire; il enverra encore des héros, des poètes, des prophètes et des hommes inspirés. Le soleil pénètre les nuages et fond les flots du brouillard, l'esprit luit dans les ténèbres et féconde même la mort.

Voyez pourtant comme ces masses sont portées à la croyance. Le doute n'habite point en elles, mais bien l'excessive mobilité des pensées et des sentimens, car leur vie repose sur l'instinct, et non sur la culture humaine. Elles ne demandent pas mieux que de croire. Voyez plutôt : au milieu d'un siècle indifférent et sceptique, des hommes se sont levés qui leur ont prédit le ciel sur la terre et le bonheur perpétuel. A défaut d'autres croyances, elles ont pris celle-là. Elles cherchent ce paradis terrestre, elles le demandent, persuadées qu'on leur cache le chemin qui y mène. Alors la fureur arrive, et le fanatisme revêt une forme sous laquelle il ne s'était jamais montré jusqu'à présent. Hélas! au lieu d'un paradis, ils font de cette terre un lieu d'expiation, et Dieu veuille que certaines prédications ne fassent pas de la France la *prison des incurables* dont parle quelque part Platon!

Prédicateurs insensés, qui avez cru régénérer l'humanité par des crises violentes, ne savez-vous pas qu'il a été écrit autrefois : « Partout et toujours le remède du mal sera la douleur, et le salaire du péché la mort? » Vous accroîtriez la *production* dans des proportions incroyables, vous répandriez et vous égaliseriez le bien-être et le luxe, que vous n'auriez pas atteint le mal et résolu la question. Ce n'est pas la souffrance qui est le mal, c'est le mensonge, le vice, la sensualité. Voilà le mal qu'il vous faut atteindre, si vous voulez donner le bonheur. Avec votre luxe également réparti, vous nourrirez les organes, mais l'ame vous échappera toujours. Une croyance seule peut donner le bonheur, une croyance qui remplisse la conscience, coule et circule dans l'ame comme le sang dans la chair; une croyance qui fasse partie de la vie de l'homme, qui soit en lui, non pas à l'état d'abstraction, mais mêlée à tous ses actes, à toutes ses pensées. Alors le mal sera atteint dans sa racine; alors la vie de l'homme sera assise sur une base inébranlable. Ce n'est que par là que l'humanité se régénérera : tout le reste n'est que chimère.

En dehors des résultats pratiques, la religion est la chose la plus haute de toutes; la religion, c'est l'idéal. C'est l'idéal devenu visible et planant mysté-

rieusement au-dessus de la terre. Du moment que cette lumière de l'idéal brille en haut, les fausses lumières pâlissent, le jour devient éternel. Si cette clarté revient jamais, les lumières qui nous éclairent, dont nous sommes si fiers et qui ne sont que des éclairages au gaz, seront éclipsées et ne serviront que pour les usages auxquels elles sont destinées. Elles seront simplement (elles, les produits des alambics et des machines et non de la nature) comme les lampes de sûreté d'Humphry Davy, destinées à nous prémunir contre les malices du monde matériel et les dangers qu'il peut nous susciter. Alors elles auront trouvé leur véritable place; alors les sciences mécaniques et physiques n'auront pas cessé d'être humaines, mais elles auront cessé d'être ce qu'elles sont aujourd'hui, la seule lumière morale de l'humanité. Quand donc reviendra le jour où les hommes, aujourd'hui chrétiens seulement de nom, auront un idéal qui leur serve d'étoiles? quand reviendra seulement le jour où ils sentiront la nécessité d'en avoir un et où le désir de Dante, *alle stelle*, sera devenu le désir de tous? Puisse ce jour venir bientôt! O toi, idéal non encore visible et dont l'aurore a été annoncée par tant d'esprits profonds de nos jours, que tu sois une forme nouvelle, que tu te nommes union des communions diverses, ou simplement renouvellement de l'ancienne religion, comme a semblé le prophétiser l'ardent de Maistre, je t'appelle de tous mes vœux. Tu t'es laissé apercevoir dans ce siècle confus par éclairs, par lueurs, par subites et passagères révélations à plus d'un esprit inspiré et à demi prophétique. Tu cours comme un rayon de printemps, tu passes comme une flamme cachée, invisible, dans plus d'un écrit de ce siècle, en les échauffant et les éclairant. Quoique tu n'aies pas encore de forme distincte, que tu ne sois qu'un esprit sans corps et la voix errante d'un langage non encore parlé, tu es reconnaissable chez un Novalis, chez un Schleirmacher, dans Jean-Paul, dans Schiller et ses *trois paroles de la foi*, dans Coleridge, dans le doux, le profond Wordsworth, dans l'éloquent Carlyle, dans Émerson, jusque dans Goethe. Dans la bouche de ces hommes, tes paroles semblent bizarres, tes prophéties interrompues et sans suite, parce que ces paroles et ces prophéties ne sont que des échos du passé et à la fois des bégaiemens de l'avenir. N'est-ce pas toi encore qui as envoyé ces *demiourgos* à demi inspirés, à demi démoniaques, qui ont passé à travers les écrits du noble Shelley comme un long sanglot, comme une plainte infinie au-dessus des immenses solitudes de son *Alastor*, en disant : La terre est vide, les mers sont vides, et vide aussi le cœur de l'homme; tout est désert, même le ciel; qui ont parlé par la bouche de Byron et ont créé en France des religions saint-simoniennes et des philosophies fouriéristes aux élans sensuels, forçant ainsi les puissances subalternes de la matière à reconnaître ta suprématie et à la confesser par mille corruptions et mille folies? Heureux les hommes qui vivront dans l'avenir; ils vivront d'une vie complète, et non plus déchirés par le doute et dévorés par la corruption; leur esprit sera tourné vers l'espérance, et le désespoir, le doute, la croyance factice, toutes les plaies de notre siècle seront fermées; mais chez quel peuple, dans quelle région ce renouvellement de la vie se fera-t-il? au profit de quelles nations, au détriment de quelles autres? C'est encore un mystère.

En attendant, rendons graces à Dieu, puisque l'élan vers l'infini se rencontre dans quelques hommes, puisque notre siècle, à défaut de fortes

croyances, possède encore un sentiment religieux qui ne demande qu'à prendre forme. Rendons graces au temps qui a emporté et détruit tant de choses, puisqu'il a respecté encore la tradition chrétienne, puisque, malgré le culte de la nature, les temples théophilanthropiques, le déisme, le théisme, le scepticisme et l'athéisme, nous avons encore une église dans laquelle nous sommes nés et dans laquelle nous mourrons, qui est encore pour beaucoup l'arche du salut et pour tous un souvenir sacré.

Récapitulons un peu tous les symptômes que nous avons énumérés. Le règne de l'indifférence et de l'utopie, le désir exagéré du bonheur, l'artificiel, le pastiche, la puérilité, l'archaïsme partout, l'anarchie dans les intelligences, la tradition brisée, l'idée religieuse absente, le cœur de l'homme laissé sans aliment, ses sens en proie au cauchemar, son ame en proie au sommeil, aux rêves, aux chimères, n'est-ce pas que tout cela présente un assez triste spectacle?

Oui, ce spectacle est triste, car jamais ni le scepticisme ni l'indifférence ne sauveront une nation, toujours ils produiront des fruits amers et des plantes stériles. Il y a, je le sais, des symptômes plus rassurans, mais c'est une lueur si faible, si vacillante, qu'elle semble près de s'éteindre à chaque minute. O vous, qui que vous soyez, savez-vous le remède? De quelque part qu'il vienne, oh! qu'il sera bien reçu! J'ai exposé froidement, mais avec une grande tristesse intérieure, ces symptômes de notre temps. Ils sont passagers, je le sais; ce sont les symptômes d'un temps de transition; mais quand cessera la transition, et surtout comment cessera-t-elle? Comment la vie se renouvellera-t-elle? Nous assistons à un spectacle digne de Byzance. Par momens, on dirait que la civilisation va mourir chez nous. Toutes les idées sont faussées, les esprits sont disloqués, la morale pervertie; le charlatanisme abonde en revanche. L'idée d'autorité, le sentiment d'obéissance, sont détruits; l'idée du devoir n'existe plus et n'est plus qu'une machine de guerre propre à l'émeute et un mot que les passions seules profèrent encore. Sous quels décombres gît l'idée de hiérarchie? Quant à l'idée religieuse, cela nous importe peu. Le sentiment de la charité, fi donc! cela est bon pour des mendians et des chrétiens; nous sommes plus stoïciens que cela; la charité abaisse l'homme d'une part et constitue un privilége de l'autre, ne fût-ce que le privilége de l'abnégation. Le bien-être pour tous, mais pour moi d'abord, voilà la charité de ce temps-ci. Le sentiment du respect est entièrement perdu : du respect de la loi, qui n'a plus aucun prestige, étant simplement une abstraction sans réalité et un droit écrit sur une feuille volante; du respect des personnes chargées de gouverner, qui ne sont plus, dit-on, que des *commis*, ce qui est absurde, et des bureaucrates, ce qui n'est que trop vrai. La science n'est plus qu'un bélier propre à renverser les murailles et un cheval de bois propre à cacher les conspirations; elle sert à tous les usages, elle est la très humble servante de tous les partis, excepté de la vérité. Il n'y a plus d'amour sincère pour la science. L'art, qui a toujours été pour les hommes une révélation de l'infini, ne servira plus, dans quelque temps, qu'à des objets d'utilité; il deviendra pratique, net et clair, comme on dit aujourd'hui. Les romances, les chansons patriotiques, les lithographies politiques et les statuettes étalées sur les ponts seront les seuls objets artistiques; la littérature se composera de rapports, décrets, premiers-Paris et articles politiques. Alors les arts et la littérature seront *utiles et servi-*

ront véritablement à faire l'éducation des hommes et à les pousser dans la voie du progrès. Je veux le croire, car alors la littérature et les arts feront les délices des cuistres et des sots qui sont en majorité dans cet univers. Il n'y a qu'une seule idée qui reste bien persistante au fond de l'esprit de tous, c'est celle du bonheur. Il me semble voir un enfant indiscipliné qui vous prend à la gorge et dit : Je veux le bonheur, il me le faut. A quoi nos gouvernans répondent qu'ils ne l'ont pas dans leurs poches, mais personne ne veut les croire.

Tout cela, c'est la folie mêlée à la puérilité; cependant, puisque la sincérité, l'abnégation, le dévouement, le devoir, la croyance, la vénération, le respect de l'autorité et de la loi, l'amour de la vérité, le sentiment de l'art et de l'infini, n'existent plus, de quoi aujourd'hui se compose la vie des peuples? sur quoi repose-t-elle? On me répond : Sur des constitutions. Mais ces constitutions, chartes, contrat social, c'est-à-dire conventions, choses contingentes et par conséquent éphémères, sur quoi reposent-elles elles-mêmes? Sur un accord prétendu des volontés, sur la juxtaposition des votes, sur l'élection, sur des fictions de souveraineté. Dans tout cela, je ne puis voir qu'un mécanisme gouvernemental. Il est impossible que le droit d'élection soit le fondement sur lequel la vie morale des peuples se soutient. En quoi cette constitution me fait-elle croire, espérer, aimer? La vie des peuples doit évidemment être fondée sur autre chose; elle doit être appuyée sur les forces vives de l'ame. Quoi! c'est sur une constitution que la vie d'une nation est appuyée! Mais cette constitution guérira-t-elle la société de ses maux? La guérira-t-elle du charlatanisme, du mensonge, de la sensualité? l'appuiera-t-elle sur l'idée du devoir, lui donnera-t-elle une espérance?

Vous dites vrai, répondent alors les empiriques, dont la science sociale est comparable à la médecine des bohémiens du moyen âge; aussi avons-nous toute prête la panacée universelle. Et mille voix s'élèvent à la fois : Faisons de l'humanité une maison de banque, — un comptoir d'escompte, — un bazar oriental riche des produits de la civilisation et de la nature où s'étaleront de belles esclaves toutes nues, — un gymnase antique où les passions conduiront l'homme magnétiquement comme l'aimant attire le fer. Ceci au moins est réel. Prenez ma formule empirique : abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme. — Les produits se soldent contre des produits. — A chacun selon ses besoins.— Travail attrayant! — Mais la vie, pouvez-vous l'emprisonner dans votre formule? Prenez-vous pour la vie cette activité extérieure, ces banques, ces exploitations agricoles?

Le corps social est malade, très malade. A son chevet sont assis le docteur et le prêtre. Le docteur, c'est le socialisme empirique; le prêtre, c'est le faiseur de constitutions; ils se raillent l'un de l'autre, se sentant impuissans à faire renaître la vie. L'empirique emploie les remèdes désespérés et avec le plus grand sang-froid applique le moxa brûlant, taille, disloque et dit : « Que le malade périsse plutôt que mon ordonnance. » De l'autre côté, le politique lui présente son évangile et lui récite les litanies de la constitution. Voilà la parole de vie, voilà ce qui fera marcher les boiteux, voir les aveugles et entendre les sourds. Hélas! la société ne sent pas la vie revenir; ni l'un ni l'autre effectivement ne savent le mal dont elle souffre. Le corps est affecté, mais ce n'est pas là qu'est le siége du mal, c'est dans l'ame qui est troublée, à demi folle, sans qu'elle

ait conscience de sa folie. Ce qu'il lui faudrait, hélas! c'est un traitement psychologique et moral.

La vie de l'homme est double, il y a la vie morale et la vie matérielle, qui se traduit par l'activité extérieure. L'une et l'autre sont distinctes, bien qu'elles se touchent par beaucoup de points; la vie matérielle est tout extérieure, la vie morale au contraire est cachée, latente et agit en secret. Certes, la vie extérieure abonde chez nous : le luxe, les inventions, le commerce, l'exploitation de la nature, les caprices de la civilisation, les modes, le mouvement, les excentricités, tout ce que les yeux peuvent voir abonde et annonce une plénitude de vie apparente; mais, lorsque l'ame s'interroge, se replie sur elle-même et qu'elle se demande où est la vie, elle trouve la conscience muette et l'espérance en pleurs. Les empiriques prennent l'activité extérieure pour la vie elle-même, ils croient pouvoir l'enfermer dans leurs formules; mais cette activité matérielle, qui est ce qu'on appelle, à proprement parler, l'existence, c'est-à-dire une chose multiple, ne se laissera jamais garrotter et fera éclater toujours ces formules. La vie morale, au contraire, est une chose simple et une, c'est la conscience. Les politiques s'attaquent à cette dernière et croient que, pour tout élément spirituel, il lui suffit d'abstraction, tandis qu'au contraire c'est d'une croyance qu'elle a besoin. Les uns et les autres se trompent donc. L'existence, l'activité extérieure est menacée par les empiriques, qui méconnaissent son essence, la liberté, la spontanéité, l'individualité. Les politiques sont impuissans par leurs abstractions à renouveler la vie morale. Les uns et les autres se rencontrent sur un seul point : c'est lorsqu'ils croient pouvoir renouveler la vie immédiatement avec leurs formules et leurs abstractions. Hélas! non. Si la vie doit être renouvelée, elle le sera par le cours et par l'effet du temps, du temps seul. En disant cela, je ne prêche pas le *statu quo* et le doctrinarisme; semez le bien, si vous pouvez, mais soyez sûr que le temps seul fera germer et mûrir la semence. Quelques impressions particulières que nous avons éprouvées récemment au milieu de cette activité extérieure, de ce mouvement singulier qui abondent à Paris, compléteront et éclaireront tout ceci.

Au lendemain des tristes événemens qui viennent de nous agiter, je sortis et me promenai à travers les rues de la ville; l'air était chaud et plein de soleil. Tout était lumineux; la vie abondait et ruisselait. Alors j'en vins à me poser cette question : La vie peut-elle tarir chez un peuple? Autour de moi passaient des hommes qui m'étaient inconnus, chacun avec son caractère particulier, avec ses mœurs et ses habitudes connues de lui seul, portant au dedans de lui les secrets de sa vie intime, chacun avec un premier-Paris dans la tête, avec une explication des événemens qui n'était sans doute pas la mienne, tous portant au dedans d'eux-mêmes des millions de pensées non encore écloses, et qui se manifesteront extérieurement d'une façon ou d'une autre en affaires de commerce, en inventions industrielles, en opérations agricoles, en rêves poétiques, en découvertes scientifiques, en systèmes, en voyages lointains, en parties de chasse, en discours parlementaires, en émeutes, en histoires d'amour, en fourberies, et pour plus d'un, hélas! en efforts et en luttes pour gagner l'existence et soutenir celle des êtres qui lui sont chers. Est-ce que tout cela, me dis-je, n'est pas mouvement, activité, vie et pensée?

La vie qui les anime aujourd'hui, qui les inspire, ira s'accroissant et se multipliant; ces pensées abstraites, ces imaginations, ces désirs, se traduiront en faits un jour. Est-ce que l'histoire est autre chose qu'une grande création continuée sans intermittence à travers le temps? Est-ce que la vie des hommes d'aujourd'hui ne se rattache pas à un temps éloigné et qui leur est inconnu? Ce jeune homme qui passe en fumant, cet homme que je salue et qui exerce une profession dite libérale, ne s'inquiète sans doute pas de celui qui lui a procuré les loisirs de l'intelligence et les heures de plaisir, chacune d'elles payée, il y a trois cents ans peut-être, par tant et tant d'années de travail incessant et de dures fatigues. Un de ses ancêtres était peut-être, il y a quelque six ou sept cents ans, quelque brave bourgeois de Chartres, de Beauvais ou de Laon, qui lutta, travailla, supplia et épuisa ses ressources pour acheter au roi de France des chartes et des franchises. N'est-ce pas que la vie est inépuisable et que la source ne peut tarir? La vie sort de la vie toujours plus abondante, chaque étincelle suffisant pour allumer un foyer immense, et, lorsqu'il semble s'éteindre, le plus léger souffle suffisant pour y maintenir la flamme. Aujourd'hui des enfans sont nés, aujourd'hui des amitiés nouvelles se sont formées. N'est-ce pas la vie qui s'enflamme au contact de la vie? Comme elle revêt des formes innombrables, comme elle est inépuisable en phénomènes tous variés, en aventures, en pensées! Comme dans ce Paris elle afflue, comme elle accourt de toutes les parties du monde, comme la vie universelle nous enveloppe en secret, sans que nous en sachions rien! Les gracieuses toilettes de ces femmes qui passent près de moi sont le produit de dix ou quinze pensées particulières d'inventeurs, de fabricans, de marchandes de modes, de fleuristes. Regardez, ce boulevard contient des choses merveilleuses, des types sans nombre, plus qu'on n'en a esquissé et qu'on n'en esquissera jamais. O mes bons amis les utopistes qui construisez la société *à priori*, sortez un peu, laissez là votre organisation du travail, votre formule de répartition, venez voir combien la vie est indisciplinable, comme l'existence humaine se rit de vous, combien votre système est étroit et combien cette chose nommée existence est immense et profonde. La vie est spontanée, et vos formules sont des abstractions.

O mes réformateurs! voyez, que ferez-vous de tous ces types errant le long de ce boulevard? Que ferez-vous de ces originalités très réelles pourtant, et qui ont toutes leur raison d'être dans la nature humaine? Voici une jolie fille, pas encore abandonnée, qui met la tête à la portière de sa voiture, autrefois couverte d'armoiries fantastiques indiquant aux yeux des titres héraldiques qui existent dans la région de *nulle part;* c'est une créature étrange, dont la vie ne pourrait être emprisonnée dans une formule. Sa vie est fluide, elle fuit et ondule; le caprice suit le caprice, comme le flot suit le flot; c'est la fantaisie qui la pousse. Elle a cherché comme vous le bonheur sur la terre, elle l'a voulu perpétuel comme vous, mais elle s'est mieux rendu compte de son essence, car, ayant reconnu que le bonheur était une chose passagère et que le plaisir ne durait pas, elle a été obligée de faire succéder le plaisir au plaisir minute par minute, sachant bien que, sans cette perpétuelle prévoyance, le bonheur s'évanouirait. Elle en sait plus long que vous sur le paradis terrestre, le pays de Cocagne et le travail attrayant. Et ce type parisien appelé le flâneur,

qui passe lentement et à pas comptés le long des boutiques étincelantes, qu'en ferez-vous? C'est un homme dont la vie peut se dire mystique, c'est un contemplateur; il aime la contemplation de la société et de la civilisation, comme d'autres la contemplation de la nature. Tous les poteaux d'infamie du monde ne le changeraient pas, ne l'empêcheraient pas de regarder travailler les autres et de trouver cela un assez beau spectacle; et cependant ne dites pas qu'il est oisif, qu'il est inutile. Qui sait tout ce qu'il a vu et appris dans ses longues flâneries? Qui sait combien de secrets et de mystères infinis il a surpris dans cet étroit espace de terrain qu'il arpente chaque jour? Vous n'avez pas le droit de le troubler, car vous ne savez pas ce qui peut sortir un jour de ce trésor d'observations entassées. Est-ce que Montaigne n'a pas mené cette existence toute sa vie? Voici maintenant toute une famille de chanteurs en plein vent, venue des régions de la Bohême, autour de laquelle se groupent les passans. Le père est un grand gaillard à barbe noire; sa large poitrine que laisse apercevoir son gilet débraillé, ses membres robustes qui font éclater son habit trop étroit, indiquent qu'il aurait pu forger le fer ou tailler la pierre, mais il a préféré exercer le métier d'oiseau chanteur sous les arbres, au milieu des places, et personne ne le lui reprochera, pas même vous. Et je vois plus d'un travailleur donner sa mince obole à cette petite fille à mine étrange, à ce petit garçon au teint bistré, qui un jour succéderont à leur père, tant l'hérédité est une chose naturelle et qu'on ne peut abolir! Dites, mes réformateurs, n'est-ce pas la vie s'échappant par mille issues que vos formules ne fermeront jamais? N'est-ce pas la vie révélant des formes auxquelles votre système n'a pas pensé? Tout cela pourtant n'est que la vie extérieure, et, si vous ne pouvez réussir à l'emprisonner, combien aurez-vous moins de prise encore sur la vie morale!

Réformateurs, tâchez de faire le bien, de porter remède aux souffrances; mais, quant à reconstruire l'homme, cela vous est interdit, car ce n'est pas vous qui l'avez créé, et vous ne savez même pas comment il a pu l'être. Ennemis du *laissez faire*, j'en suis ennemi comme vous, mais il est une chose qui vous dira toujours *laissez faire* : c'est le temps. Il produira, soyez-en sûrs, des formes nouvelles dans lesquelles l'existence des peuples s'enveloppera, une manière de vivre, des mœurs que vous ne soupçonnez pas, des arts nouveaux, des sciences nouvelles, une hiérarchie sociale que nos rêves les plus hardis ne peuvent pas même prévoir. Votre ère des constitutions ne durera pas toujours, car l'existence des peuples ne repose pas sur des chartes, mais elle a des fondemens dans les puissances secrètes de l'ame. Voyez ce qui a gouverné le monde jusqu'à présent: ce ne sont point des constitutions, c'est le culte de la beauté, l'idée de la patrie, c'est la religion, c'est le respect, c'est l'industrie, chacune de ces choses n'ayant pas besoin de constitution pour exister, formant sa hiérarchie d'elle-même par la force de sa nature, et s'amendant, se perfectionnant à travers le temps et non par un décret. Malheur à l'homme d'état de nos jours qui ne voit pas que sa seule affaire est d'empêcher le mal et de maintenir le bien pendant son existence, de prévenir le retour du mal et l'obstacle au bien en jetant de nouvelles semences de vertu, de justice, de charité, qui certes lui survivront! Malheur à lui s'il croit devoir se substituer à l'influence du temps, qui ronge toute chose et amène à chaque instant de nouveaux faits et de nouveaux hommes, s'il croit pouvoir

abolir le passé et le substituer à l'avenir! Ta seule affaire, pauvre ambitieux, est de travailler dans le présent. Qui que tu sois, puisses-tu avoir le pied assez solide pour te tenir ferme sur ce point mouvant de l'espace où tu as été jeté pour un instant! Ne flatte pas ta personne, ne caresse pas tes rêves, et lorsque tu parles ainsi, « si la société est mal faite, refaites-la, » songe qu'elle existait avant toi, que des milliers d'hommes ont dépensé leur force pour la maintenir, la sauver aux jours de crise. Tu n'as aucune puissance sur l'avenir, et, puisque tu en parles tant, pense à ces mots d'un réformateur plus puissant que toi : « L'Esprit souffle où il veut; tu entends sa voix, mais tu ne sais pas d'où il vient et où il va. » Ta seule affaire est de travailler avec conscience et courage pour maintenir dans le présent le bien, l'ordre, la justice. L'Esprit qui souffle, on ne sait où il va, et ne pense pas l'arrêter et le fixer dans une formule, car la vie est inépuisable et peut revêtir des formes innombrables que le temps seul porte et cache en lui.

La vie ne peut donc pas tarir, me dis-je : si c'est folie que de vouloir l'emprisonner dans une formule comme les utopistes, c'est folie aussi de désespérer d'elle. Quand la forme dans laquelle elle s'était enveloppée s'est définitivement usée, le temps lui en apporte une autre. Mais quoi! cette nouvelle forme peut-elle s'appliquer aux peuples chez lesquels la vie a tari une première fois? J'entrai alors dans le jardin des Tuileries et je m'assis. Je remarquais que certains arbres que j'avais distingués l'année précédente pour leur abondance de feuilles et de fleurs étaient cette année stériles en comparaison, tandis que chez d'autres, au contraire, la vie semblait avoir doublé. Ainsi, me dis-je, la vie ne tarit jamais, mais elle se transporte ici ou là, à ce point de l'espace ou à cet autre, à tel ou tel moment du temps. Elle émigre capricieusement à nos regards, mais ce caprice et cette bizarrerie sont l'effet d'une cause éternelle. De même que l'existence de chaque homme use la matière autour de lui, ainsi l'existence de l'humanité use l'existence des peuples; la vie, principe caché et inconnu, travaille lentement pour se manifester au dehors, et, lorsque la forme qu'elle avait revêtue ici ou là, en Orient ou en Occident, au midi ou au nord, s'est usée, elle émigre silencieusement et se retire pour se renouveler loin dans les régions de l'est, bien loin au-delà de l'Océan, sûre de pouvoir bâtir partout un foyer, un autel, une ville, et de trouver des amans pour ce foyer, des prêtres pour cet autel, des habitans pour cette ville. L'existence a pour patrie l'univers et non telle ou telle nation : puissent les dieux détourner le présage!

Le *Bulletin de la République* a cité Jean-Paul un jour; pourquoi n'a-t-il pas cité cette phrase : « Pauvre France, quand cessera ton expiation? qui te relèvera? Un homme peut-être, mais à coup sûr le temps? » Cela était écrit sous le Directoire; depuis, la France a eu Napoléon; mais elle a toujours devant elle l'inépuisable éternité. Puisse l'ère de transition dans laquelle l'Europe est engagée, puisse le renouvellement de la vie qui s'opère à cette heure ne pas être l'ère de l'agonie pour certaines nations qui ne s'en doutent pas, éblouies qu'elles sont par l'éclat de leur civilisation, de leur luxe, de leurs inventions! puisse cette ère de régénération ne pas se faire à leurs dépens, comme elle se fit jadis aux dépens de Rome, lorsque le christianisme apparut!

EMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1848.

Nous écrivons sous le poids d'une tristesse profonde, non pas découragés, mais désolés, l'esprit frappé comme au sortir d'un rêve épouvantable, le cœur en deuil, parce que ce rêve était bien une réalité. Quatre jours durant, quatre jours longs comme des siècles d'angoisses, le sang a coulé dans nos rues, et Paris a vu des horreurs qu'il n'avait peut-être pas vues depuis le temps des Bourguignons et des Armagnacs. Nous sommes tout d'un coup retombés en plein moyen-âge : on avait commencé par restaurer les corporations, on a fini par ressusciter les cabochiens. Voilà pourtant où nous ont menés les beaux discours de ces intrigans déclamateurs, de ces sophistes criminels, qui depuis février n'ont pas cessé de marcher à l'assaut du pouvoir, en couvrant leur misérable égoïsme du manteau de la fraternité. Voilà l'ère nouvelle, l'ère de régénération qu'ils annonçaient au monde comme le véritable Eldorado de l'avenir : un affreux plagiat de nos plus sombres histoires. Voilà le gouffre où sont venus s'abîmer ces politiques à double face, qui trouvaient glorieux de s'imposer à la société en la fascinant par la crainte d'un mal plus cruel que n'était encore leur pauvre domination : ils ont été renversés par ce torrent dont ils menaçaient toujours de déchaîner les eaux furieuses, sans penser qu'il ne devait point leur appartenir de les refouler dans leur lit, une fois déchaînées.

Il est difficile de raconter dès à présent toute cette tragédie; il faut d'abord que lumière se fasse autour des personnages comme autour de l'action. Déjà cependant lumière est faite sur la cause originaire de ces grands désastres, et, quelles que soient les révélations particulières qui puissent se produire dans l'enquête, il n'est pas besoin de l'enquête pour remonter jusqu'au principe de la guerre détestable à laquelle nous avons enfin échappé. Ce principe, tel que nous le signalons sans relâche depuis la révolution qui a fondé la république, c'est une équivoque artificieusement entretenue et exploitée comme un moyen de gouvernement. La république arrivait trop tôt, M. Goudchaux lui-même l'a dit l'autre jour à la tribune. Les républicains de la veille ne s'étaient point suffisamment apprêtés à triompher si vite, et les différences qui les séparaient de leurs anciens voisins de l'opposition n'étaient point assez essentielles pour don-

ner à leur avénement politique un mérite aussi spécial, un caractère aussi exclusif qu'ils l'auraient souhaité. Ils voulaient néanmoins être exclusifs; ils voulaient, par des motifs plus ou moins personnnels, garder à eux seuls une autorité pour laquelle ils n'étaient, en somme, ni très mûrs, ni très indispensables. Comment donc justifier ce qu'il y avait d'intolérant et d'absolu dans cette prise de possession?

A côté d'eux, ils rencontraient des écoles qui, traitant de niaiseries toutes les réformes politiques, visaient hardiment à reconstruire la société; celles-là, du moins, s'écartaient assez de l'ancien régime, et l'on n'avait point à craindre de passer pour le continuer en leur tendant la main. Cette alliance s'opéra dans les mots tout au moins, sinon tout de suite dans les choses. Les républicains de la veille s'improvisèrent, tant bien que mal, socialistes du lendemain, et l'équivoque s'empara dès-lors de la situation. Il y eut même encore un pire mélange. Au-dessous des sectes sociales, dans les bas-fonds de tous les vieux complots, traînait une meute de conspirateurs émérites, qui, sans s'alambiquer l'esprit avec les théories des rêveurs, sans se proclamer les amis du genre humain, uniquement emportés par la folie du désordre ou par celle de la vengeance, allumaient à plaisir la haine du pauvre contre le riche, et ne songeaient jamais qu'à l'heure du bouleversement. Nous n'accusons pas, il s'en faut, tous ceux qui ont eu la main au timon de la république dans ces quatre mois d'épreuves; mais nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il en est parmi ceux-là, et ce n'étaient pas les moins notables, qui ont gardé de bien étranges ménagemens, qui ont témoigné d'une condescendance bien inexplicable vis-à-vis de ces infimes anarchistes. Comme si ce n'était déjà pas trop d'éloigner d'eux les politiques raisonnables en s'unissant avec les utopistes, ils n'ont point hésité à s'aliéner les honnêtes gens en prodiguant leurs tendresses aux agitateurs subalternes. C'est par ce second biais qu'ils ont encore faussé leur position. Il leur a semblé que l'empire ne serait point assez à eux, s'ils ne l'achetaient tout ce prix-là, et ils n'ont pas inventé de plus honorable recette pour se mettre à l'abri des rivalités conquérantes que leur imagination jalouse se représentait toujours à l'affût.

Ainsi donc, les utopistes ont à loisir enseigné aux classes souffrantes que la souffrance allait être extirpée du sein de la société française, et qu'il ne tenait qu'aux chefs de l'état d'en finir d'un coup de baguette. Les anarchistes ont crié librement au coin des carrefours et dans les réceptacles des clubs la grande et permanente conspiration de l'aristocratie, dénonçant pour aristocrate et pour voleur quiconque possédait. Le gouvernement laissait dire, quand il n'applaudissait pas. Il parlementait d'égal à égal avec l'anarchie comme avec l'utopie, et tel était ce pacte mystérieux conclu soit avec l'émeute des idées, soit avec l'émeute de la rue, que nous en venions à ne plus savoir si c'était le gouvernement qui commandait l'émeute, ou l'émeute qui poussait le gouvernement. Le gouvernement provisoire et la commission exécutive, par laquelle il s'est perpétué, n'ont eu qu'une même attitude dans cette situation ambiguë, où l'une et l'autre paraissaient se complaire. Les projets financiers de M. Garnier-Pagès n'étaient guère que des gages donnés d'avance aux théories les plus radicales, et l'incontestable honnêteté de ses intentions ne suffisait pas à corriger les conséquences naturelles des systèmes qu'il entreprenait d'appliquer. Le sens des circulaires de M. Ledru-Rollin n'était douteux pour personne, et les amitiés, ordinairement

si banales, de M. de Lamartine s'attachaient avec une persévérance trop singulière à des objets qu'on n'eût point crus dignes d'une pareille prédilection. Seul, M. Marie, que l'assemblée nationale a voulu récompenser de son courage en lui donnant hier la présidence, luttait contre un entraînement ou une tactique qui répugnait à sa probité. Il glorifiait le travail libre au moment même où M. Louis Blanc le calomniait; il gourmandait dernièrement encore les ateliers nationaux au moment même où M. de Lamartine leur promettait l'équivalent du milliard de Barbès.

Vaine résistance! Cette tactique, inutilement combattue, a porté ses fruits, des fruits sanglans. Ceux qui flattaient de la sorte et l'utopie et l'anarchie n'ignoraient pas assurément que ce ne sont point là des instrumens de règne dans un pays qui n'est pas tout-à-fait abaissé; ils craignaient seulement d'etre détrônés par l'esprit d'ordre et de bon sens, et ils ne cherchaient qu'à se défendre de ses justes attaques en lui opposant ce qu'ils lui trouvaient de plus contraire. Mais ces désirs de jouissances matérielles et de reconstruction sociale ainsi surexcités dans les masses ne pouvaient point se rassasier à si bon marché; mais ces rêves d'usurpation éclos dans les ames les plus vulgaires ne pouvaient se résoudre en belles paroles. Il fallait des satisfactions plus réelles au bout de ces trois mois de misère que le peuple avait mis, disait-on, au service de la république; il fallait une part de pouvoir pour apaiser ces ambitions ignorées qui ne voulaient pas se contenter d'avoir fait gratuitement la courte échelle aux ambitions parvenues. Des consciences fermes et droites auraient imposé silence à des prétentions injurieuses, et rejeté dans leur néant ces dictateurs de la barricade et du pavé. Des consciences engagées et vacillantes n'ont essayé de se délivrer d'une obsession si cruelle qu'en lui cédant toujours davantage, qu'en l'irritant à force de lui céder: il y avait des relations qu'on ne pouvait décemment accepter sous l'œil du pays; on subissait en revanche l'esclavage intime de leur familiarité, et l'on s'imaginait les user à la longue en ajournant l'avénement dont on les berçait. D'autre part, des intelligences convaincues auraient fixé tout de suite la limite inévitable où devaient s'arreter les espérances des portions malheureuses du corps social; elles auraient dit nettement ce qu'on devait faire et ce qu'on ferait pour le plus grand bien du plus grand nombre, rien de plus, rien de moins. Des intelligences flottantes, égarées par les faux calculs de leur vanité, n'étaient point à même de contenir ainsi les appétits populaires, de réprimer les aspirations excessives pour déférer aux vœux légitimes. Elles ont, au contraire, provoqué tous les emportemens par des leurres insensés. Des politiques de peu de sens et de beaucoup d'orgueil se sont figuré que ces emportemens de la foule seraient entre leurs mains une arme efficace qu'eux seuls pourraient manier et qui les protégerait, un épouvantail avec lequel ils effraieraient les prudens et les sages, dont ils se sentaient d'instinct les adversaires. Ils ont ménagé de leur mieux cette arme redoutable : le jour devait pourtant arriver où elle se retournerait contre eux.

On a donc vu pour la première fois peut-être un gouvernement s'appuyer sur des auxiliaires qu'il était, par pudeur, obligé de traiter en ennemis toutes les fois qu'ils se nommaient trop publiquement par leur nom; on l'a vu couvrir et sauver ces ennemis déclarés aussi souvent qu'ils étaient compromis, parce qu'il ne voulait point, même après leur défaite, renoncer aux services qu'il lui rendaient. Quel bizarre progrès dans ces rapports vraiment extraordi-

naires qui, pendant quatre mois, sont restés noués entre les maîtres de l'état et ses perturbateurs! Nous n'avons que faire ici des chroniques secrètes; nous nous en tenons aux dates publiques : elles sont assez tristement célèbres. Le 17 mars, sous prétexte d'une conspiration bourgeoise contre la république, les principaux membres du gouvernement provisoire convoquent le ban et l'arrière-ban d'une armée qu'ils étalent par tout Paris, pour montrer ce que c'est que la *force ouvrière*. La commission d'enquête nommée ces jours-ci par l'assemblée nationale réussira sans doute à savoir combien a coûté cette levée en masse et à quels lieutenans elle obéissait. Cependant les ateliers nationaux s'organisent sur un pied plus complet. L'armée mercenaire qui s'était promenée le 17 mars se discipline dans l'ombre pour de semblables exercices. Ses chefs particuliers ne se croient plus obligés d'embrasser le gouvernement tout entier dans un même amour; conduits par une inspiration qu'il faudra bien enfin démêler, ils prêchent leurs préférences parmi leurs soldats, et la *force ouvrière* marche une seconde fois, le 16 avril, pour venir proclamer en face du gouvernement tout entier les sympathies exclusives dont elle entoure un seul de ses membres. Du fond de son palais du Luxembourg, M. Louis Blanc distribue à ses corporations les écriteaux qu'elles attachent à leurs bannières : *abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme!* Le gouvernement de l'Hôtel-de-Ville, qui n'avait point résolu l'énigme, courait grand risque d'être dévoré par le sphinx, et il n'aurait rien gagné du tout à l'avoir si long-temps cajolé. La garde nationale, pour qui ce gouvernement tel quel figurait encore l'ordre, se jeta heureusement en travers, et la révolution passa pour l'instant sans rien emporter. Le lendemain, à l'Hôtel-de-Ville, on accusait la réaction de cette émeute manquée, où l'on avait failli périr : c'était la réaction qui avait dicté les écriteaux de M. Louis Blanc; M. Louis Blanc lui-même en parut persuadé. La vindicte publique n'eut ainsi personne à frapper, et cette puissance occulte, cette puissance de renversement et de ruine, vaincue sans être affaiblie, rentra impunément dans ses officines pour préparer plus à loisir des coups plus assurés. Arriva donc le 15 mai. L'anarchie était lasse de se mettre en complaisante à la disposition du pouvoir; elle voulut enfin travailler pour elle-même, et, se montrant à cette heure-là tout à découvert, tant elle était certaine du triomphe, elle inspira soudain une telle horreur qu'elle fut domptée dès son second pas. Cette horreur salutaire du pays entier, le gouvernement seul ne la partagea point franchement; ceux de ses membre qui s'y associaient de cœur n'eurent pas assez d'autorité sur leurs collègues pour les entraîner à leur suite, pas assez de décision pour rompre tous leurs liens. On se rappelle les obstacles que souleva l'instruction commencée contre l'attentat du 15 mai : l'attentat du 23 juin, en nécessitant un changement absolu dans la direction de la république, aura du moins enfin amené les investigations sérieuses qui éclaireront, pour tout le monde, cette trop longue série d'événemens déplorables On aura peut-être le mot des démentis échangés entre M. Caussidière et la commission exécutive. On saura qui s'abusait, ou de la commission exécutive convaincue de l'innocence de M. Louis Blanc, ou de la justice convaincue de la nécessité de son arrestation.

Le 23 juin est la suite logique du 17 mars, du 16 avril et du 15 mai. Toutes ces misères trompées par de fallacieuses espérances, toutes ces ambitions déçues par des avortemens répétés, les unes et les autres encouragées par l'impunité dont elles avaient joui jusqu'alors, par les alliances sur lesquelles elles comp-

taient hautement, par celles qu'elles se promettaient tout bas, par les facilités qu'on leur donnait pour se préparer à l'assaut, toutes ces ambitions et toutes ces misères se sont coalisées dans un suprême effort. Elles ont lutté pendant quatre jours avec des ressources dont personne n'eût osé soupçonner l'étendue. Des armes, des munitions, de l'argent, les insurgés avaient tout en abondance. Nous ne voulons point risquer de conjectures sur l'origine de ces approvisionnemens. On a beaucoup parlé dans la langue officielle des subsides de l'étranger, de la cabale des prétendans. Nous opposons jusqu'à nouvel ordre une réponse bien simple à ces insinuations désormais trop rebattues. Qui a-t-on vu parmi les plus courageux soldats de l'ordre, aux premiers rangs de la garde nationale et de l'armée, dans tous les endroits où le péril était plus pressant et le feu plus vif? Des ministres de la monarchie déchue, des serviteurs de la dynastie exilée, des membres de la pairie, des officiers-généraux qui se vengeaient, en prenant le fusil, du décret avec lequel on avait naguère brisé leur épée; puis aussi, disons-le à leur gloire, des hommes de la vieille aristocratie, des représentans très directs de ces intérêts anciens auxquels on est toujours tenté de rattacher certains noms. Tous ces fauteurs désignés de la régence ou de la légitimité, tous allaient d'un même cœur au-devant des balles; quel que fût le drapeau sous lequel la sédition se déguisât, tous sentaient bien que la sédition attaquait l'ordre social à sa base. Quant à l'agitation bonapartiste de l'autre semaine, nous constatons seulement qu'elle n'a pas tenu de place apparente dans le mouvement insurrectionnel, et nous avons entendu des bataillons de la banlieue crier alternativement vive l'empereur ou vive la république! en descendant sur Paris pour combattre la révolte au prix de leur vie. Nous savons bien qu'il est aussi question, dans cette ténébreuse affaire, de l'or de l'étranger; mais on rapporte que l'ambassade anglaise s'est plainte, auprès du ministre compétent, de ce qu'il y avait de vague sous cette imputation quasi-officielle, et l'on ajoute qu'il a été fait droit à ces justes griefs. Il ne resterait donc plus qu'à donner des passeports au chargé d'affaires d'une autre grande puissance : nonobstant les bruits qui circulent sur de prétendues découvertes, nonobstant l'éclat d'une arrestation au moins surprenante, nous doutons fort qu'on s'aventure si loin, nous doutons même qu'on y fût très autorisé.

Nous serions, pour nous, assez portés à réduire de beaucoup la part que l'on voudrait assigner aux combinaisons du dehors dans ce crime public dont nous gémissons si douloureusement. Ce n'est point du dehors que nous est venue l'organisation des ateliers nationaux. Lorsque la chambre fut envahie le 15 mai, lorsque l'émeute la déclara dissoute au nom du peuple, quelqu'un vit un ouvrier fondre en larmes et pleurer sur cette grande honte à laquelle il avait contribué : on lui demanda pourquoi il était là; il répondit qu'il avait obéi à sa consigne. C'était encore une consigne qui rangeait ces malheureux travailleurs derrière les barricades du 23 juin, et les brigadiers ou les lieutenans qui l'avaient donnée, de qui tenaient-ils eux-mêmes leur pouvoir? Ce n'était ni des prétendans ni de l'étranger. Les ateliers nationaux qu'on s'obstinait à grossir, qu'on s'obstinait à garder intacts, ont été une armée pour quelqu'un, une armée rebelle qui finissait par emporter son général, la chose est possible, mais toujours faudra-t-il que le général soit connu. Il faudra que l'instruction nous explique pourquoi M. E. Thomas méritait d'être arrêté, et pourquoi, malgré ses réclamations, il n'a jamais pu obtenir d'être mis en jugement. Il faudra four-

nir le compte liquidé et clair de ces sommes énormes qui ont passé l'on ne sait où, fonds des ateliers, fonds de police, fonds secrets de toute sorte, épuisés comme par enchantement en moins de quatre mois. Plus facilement encore que l'argent, les embrigadés de la révolte auront eu les armes. Qu'on se rappelle seulement ces distributions de fusils et de cartouches répandus d'une main si prodigue parmi les montagnards de M. Caussidière et les montagnards de M. Sobrier. Qu'on songe à cette aveugle profusion avec laquelle quiconque le voulait bien recevait trois ou quatre fusils, au lieu d'un, lors de l'armement de la garde nationale. L'Anglais et le Russe se seraient conjurés pour enrégimenter, pour solder, pour armer nos émeutiers; ils n'auraient pas si vite et si sûrement réussi.

Quel était d'ailleurs le mot d'ordre de la sédition? C'était toujours ce cri de *république démocratique et sociale* qui naissait le 16 avril, qui dominait le 15 mai. Cette grande parole creuse avait été depuis longuement colportée dans les clubs. Expliquée, accommodée au goût de chacun, elle servait à tous de cri de ralliement; elle enlevait des quartiers tout entiers, les quartiers de l'indigence et du travail, auxquels on avait persuadé que l'indigence diminuerait quand on supprimerait partout la richesse, que le travail croîtrait en fécondité quand on l'enchaînerait partout. A qui donc remonte la responsabilité de ces funestes doctrines, et qui devait s'intéresser à leur propagande, sinon ceux qui bâtissaient sur elles tout l'avenir de leur fortune politique? M. Caussidière avait bien raison de vociférer sa douleur devant l'assemblée, lorsqu'il disait, dans la nuit du 27 juin, qu'il était, lui aussi, démocrate socialiste, et qu'il avait peur de rencontrer des amis parmi les vaincus. Nous attendions avec impatience cette confession qu'il annonçait toujours et qu'il n'achevait jamais; peut-être aurions-nous appris pourquoi les pauvres gens du faubourg Saint-Antoine, les moins déterminés, les plus pacifiques, avouaient tristement, après la bataille, qu'ils avaient été bien trompés, qu'ils avaient compté jusqu'au bout sur le citoyen Caussidière et sur ses canons. Le citoyen Caussidière n'aurait point, en tout cas, fait un gouvernement à lui seul.

Nous ne pouvons raconter ici cette bataille héroïque, dont tout le monde connaît maintenant les épisodes et l'ensemble, dont le secret ne sera point révélé tant que les documens officiels ne parleront pas. Paris a là quatre journées qui marqueront dans son histoire déjà si tragique, quatre journées de guerre où il n'est pas tombé moins d'officiers qu'aux grandes luttes de l'empire. Quelle guerre cependant! Que d'atrocités commises de sang-froid! Quels raffinemens de barbarie! Et comment parler du progrès de l'humanité, quand on voit la bête toujours la même au fond de l'homme sitôt qu'elle s'éveille, toujours aussi farouche dans la vie civilisée que dans la vie sauvage! Nous détournons les yeux de ces horreurs, nous nous efforçons de les attribuer à ces êtres dégradés qu'on trouve toujours prêts, en de pareils momens, à se jeter sur la société comme une proie. La masse des combattans était fanatisée par des passions moins effroyables, sinon plus nobles. Elle ne rêvait point le pillage immédiat et brutal; elle écrivait: *Mort aux voleurs!* sur toutes les boutiques du faubourg; mais après la victoire elle aurait organisé la spoliation en grand, pour peu qu'elle eût essayé de mettre en pratique l'évangile qu'elle arborait pendant la fusillade, pour peu qu'elle eût voulu réaliser la fraternité sanglante de sa prétendue république sociale. Le commun des soldats de cette république n'entendait même là dessous rien autre chose que le

gouvernement du pays par les ouvriers; c'était la traduction des sublimités de la doctrine telle qu'on la donnait en langue vulgaire. La doctrine enfin, pour un certain nombre, la sainte cause se réduisait au plaisir matériel de la guerre, à l'émotion des coups de feu. Il y avait là d'anciens militaires qui ont sans doute été pour beaucoup dans la stratégie remarquable de l'insurrection : le champ de bataille n'avait pas été improvisé, et de toutes ces forteresses qui hérissèrent la ville en moins d'une matinée, il n'en était probablement pas une qui n'eût d'avance sa place marquée. La capitale était assaillie par quatre côtés à la fois. Sur la rive gauche, le Panthéon, la rue Saint-Jacques, la place Saint-Michel et la rue de La Harpe, étaient occupés par une colonne d'insurgés; une autre colonne, sur la même rive, tenait la rue Saint-Victor, la place Maubert et le pont de l'Hôtel-Dieu. Sur la rive droite, tout l'espace compris entre le faubourg Poissonnière et le faubourg du Temple appartenait à un troisième corps, qui avait pris pour quartier-général le nouvel hôpital en construction dans le clos Saint-Lazare. Enfin le faubourg et la rue Saint-Antoine, depuis la barrière du Trône jusqu'à la place Baudoyer, formaient une longue arène défendue par le quatrième corps. Toutes ces colonnes convergeaient dans un même plan d'attaque sur ce vieil Hôtel-de-Ville où l'on a déjà tant fait et défait de gouvernemens, et où l'on se flattait d'en inaugurer encore un nouveau.

La garde nationale, la garde mobile, l'armée, les troupes de récente création, garde républicaine, garde mobile à cheval, tout le monde a glorieusement rempli son devoir dans cette cruelle occurrence. C'est pour sûr l'élan vigoureux de la garde nationale sur la barricade Saint-Denis qui a déconcerté, dès le principe, tout le système de l'insurrection, et coupé court à ce rapide progrès qui la portait par bonds jusque vers les quais. Une incroyable négligence avait laissé l'émeute maîtresse absolue du terrain pendant plusieurs heures, une négligence plus fatale encore avait laissé pendant les heures suivantes la garde nationale toute seule et sans appui contre les barricades. On eût dit que l'on prenait à tâche de la démoraliser. La vertu civique a remplacé par bonheur, chez ces généreux soldats, l'expérience militaire qui leur manquait; ils ont su résister et mourir. L'armée, l'artillerie, d'abord trop peu nombreuses, se sont grossies de tous les régimens appelés en hâte sur Paris. Paris enfin a lancé sa jeune garde mobile, qui devait si chèrement payer l'honneur de sa première campagne. C'était un merveilleux spectacle que de voir au feu ces trois ordres de combattans, si divers et si excellens dans leur diversité : la garde nationale s'avançant avec la résolution profonde d'un dévouement réfléchi, la ligne marchant au commandement, obéissante et calme, la mobile se précipitant avant l'ordre, courant, sautant, roulant jusqu'au pied, jusqu'au faîte des barricades, entraînant tout avec elle, officiers et généraux, fût-ce même le général Lamoricière, qui fit suivre plus d'une fois ces indomptables enfans pour ne pas les laisser tuer.

Exploits à jamais regrettables, puisqu'ils étaient remportés sur des concitoyens égarés par des enseignemens pervers; exploits achetés par de bien douloureux sacrifices, puisqu'ils ont coûté à la patrie ces bons citoyens qui la défendaient d'un si grand cœur, puisque cette guerre impie a décimé l'élite de notre vieille armée, puisqu'elle nous a ravi par rangs si serrés cette héroïque jeunesse dont la révolution de février avait fait la pépinière d'une armée toute nouvelle! Qui n'a pas tout de suite nommé, parmi les plus nobles victimes, cet énergique et loyal Négrier? Qui ne serait reconnaissant à l'assemblée nationale de ce qu'elle

a dignement honoré sa mémoire en adoptant sa veuve et son fils? Encore si la mort n'eût frappé que les hommes dont c'est le métier de la braver et de l'attendre; mais il a fallu qu'elle visitât aussi ce missionnaire de paix et de concorde qui venait pour la conjurer. La fin sanglante de l'archevêque de Paris restera dans les souvenirs de cet âge comme une des scènes les plus touchantes et les plus majestueuses de l'histoire. Ce sera un grand tableau devant les yeux de la postérité. Le pontife martyr a donné sa vie pour ses brebis, comme il le disait avec onction dans les entretiens de son dernier jour; il l'a donnée simplement et sans faste en un temps où tout est orgueil. C'est un vrai sacrifice, dans lequel le prêtre et le citoyen se sont saintement immolés ensemble à la religion et à la patrie.

L'assemblée nationale n'est pas restée au-dessous de ces terribles circonstances; on pouvait lui reprocher jusqu'à présent plus d'une hésitation, plus d'une faiblesse; on doit rendre un éclatant hommage au dévouement intrépide, à l'esprit politique qu'elle a montré durant la tempête. L'assemblée nationale a payé sa part de la dîme de sang que les mauvaises passions prélevaient sur notre malheureux pays. Elle a voulu que ses membres allassent partout, soit offrir la clémence aux insurgés, soit exalter les cœurs des défenseurs du bon droit Dès le premier jour, deux représentans, M. Bixio et M. Dornès, étaient gravement blessés; un troisième, M. Charbonnel, a maintenant succombé. L'assemblée nationale a fait enfin une plus haute entreprise : elle a provoqué, forcé la démission de la commission exécutive, et remplacé cette commission, pour le moment de la crise, par la dictature du général Cavaignac. Chef du pouvoir exécutif, le général Cavaignac a répondu glorieusement à la confiance absolue qu'on lui témoignait : il a délivré Paris en saisissant avec un coup d'œil parfait tout l'ensemble de l'insurrection, et en l'atteignant à la fois dans toutes ses parties. L'insurrection vaincue, le général a remis ses pouvoirs aux mains de l'assemblée, qui les lui a confirmés, qui a laissé subsister l'état de siége prononcé par le dictateur, qui a investi ce nouveau magistrat de la république du droit absolu, de se choisir nn cabinet. Ce cabinet est aujourd'hui composé. C'est ainsi qu'ont disparu les fondateurs de la jeune république, léguant à d'autres le soin de la constituer. C'est ainsi que l'assemblée nationale a rejeté, par une élaboration successive, ce qu'il y avait de violent et de radical dans le personnel originaire de notre nouvel état politique. M. Louis Blanc, M. Ledru-Rollin, M Flocon lui-même, tout ce qui s'appelait, en un mot, dans le gouvernement le camp de *la Réforme*, tout cela se trouve désormais, et probablement pour toujours, évincé. Le camp du *National* s'est plutôt renouvelé que dégarni : il est peut-être moins bien retranché, depuis qu'il n'a plus cet avant-poste que *la Réforme* lui fournissait à contre-cœur; mais enfin le pays respire mieux en n'apercevant plus au-dessus de sa tête que la rédaction d'un seul journal, tandis que tout à l'heure encore il en avait deux à porter.

Nous plaignons M de Lamartine, si pitoyablement, mais si justement abandonné de sa fortune au milieu de ces vicissitudes contre lesquelles il s'était cru trop fort. Il est seul aujourd'hui et plus impuissant qu'il ne l'imaginera jamais, pour avoir voulu se rendre plus nécessaire qu'il n'avait besoin de l'être. Il perd la plus belle partie qu'homme au monde ait eue dans sa main, pour n'avoir pas voulu la jouer grandement et simplement, pour avoir compliqué à plaisir une situation par elle-même claire et resplendissante, pour avoir mis plus de

confiance dans l'obscurité des calculs que dans la netteté des actions. Nous ne nous résignerons point à parler de M. de Lamartine aussi sévèrement que d'autres le font, qui se disent pourtant bien informés. Quels que soient les torts trop prolongés de sa politique, nous n'oublierons pas qu'il a eu un grand jour, un jour triomphant dans ces mois d'orages, lorsqu'il refoula si vaillamment la sinistre apparition du drapeau rouge. Ce seul jour suffirait à l'honneur de toute une vie. Il peut donc couvrir bien des fautes.

Depuis la chute de la monarchie, le général Cavaignac est la seconde personne que le pays ait ainsi saluée d'entrain comme le dépositaire suprême de ses destinées. Nous lui souhaitons meilleure chance qu'à M. de Lamartine, et surtout une conduite plus ouverte. Le général arrive d'Afrique : personne ne saurait juger d'avance l'aptitude particulière qu'il développera dans les choses de gouvernement; mais il annonce tout d'abord une grande droiture de caractère, et la droiture de caractère, dans les temps difficiles, est encore une garantie plus précieuse que l'étendue des intelligences. Républicain de vieille date, fils et frère de soldats républicains, le général Cavaignac n'a pas cru qu'il fût indispensable au salut de la république de lui tirer tous ses serviteurs d'une même petite église. Il est noblement allé chercher ses anciens supérieurs de l'armée d'Afrique pour en faire les membres de son gouvernement. Le général Changarnier va commander la garde nationale de Paris, le général Lamoricière est ministre de la guerre; le général Bedeau, malgré la blessure qui le retient au lit, accepte les affaires étrangères, où il remplace M. Bastide, déporté, jusqu'à nouvel ordre, à la marine, si celui-ci toutefois a le courage de recommencer l'apprentissage d'un second ministère, quand il avait tant de peine à ébaucher une première éducation. M. Bastide est un esprit honnête et timoré, qui garde assurément le pouvoir par conscience, et qui, par conscience, le déposera quand il faudra. L'assemblée s'est un peu étonnée que M. Lacrosse, aux yeux de certaines gens, fût encore trop républicain du lendemain pour prendre dans le nouveau cabinet un département auquel il semblait appelé. En revanche, tout le monde se félicite du choix de M. Tourret (de l'Allier), qui a l'esprit vif et sain, qui passe pour très expert en agriculture, et qui est fort aimé de tous ses collègues de l'ancienne opposition. M. Goudchaux a trop rudement combattu les erreurs de son prédécesseur aux finances pour que son arrivée ne rassure pas déjà le crédit. La nomination de M. Sénard au ministère de l'intérieur est, pour ainsi dire, le sceau que le pouvoir exécutif a mis sur la dernière proclamation rédigée par le président de l'assemblée nationale: c'est un gage qu'on a voulu donner aux amis de l'ordre, aux défenseurs des principes souverains de la société.

Somme toute, le cabinet formé par le général Cavaignac est évidemment en progrès sur les combinaisons politiques qui l'ont précédé depuis quatre mois; il est à la fois, chose remarquable, plus homogène et moins exclusif; il se compose tout entier de gens parfaitement respectés; il est très possible qu'il se modifie successivement, qu'il se renouvelle petit à petit dans telle ou telle de ses portions. Nous désirons qu'il se renouvelle sans tomber, nous désirons qu'il dure, à la condition qu'il se pénètre chaque jour d'un esprit plus large et plus impartial, soit vis-à-vis des affaires, soit vis-à-vis des personnes. Il a une tâche immense à remplir; il a l'ordre et la paix à remettre partout; il a partout et pardessus tout la justice à rendre, une bonne et sévère justice que le pays attend

pour se rasseoir après tous ces crimes impunis qui ont troublé sa sécurité. Il ne faut pas que le général Cavaignac et ses collègues faiblissent devant cette mission qui les honorera, et qui seule affermira la république. Il faut qu'ils se portent les exécuteurs consciencieux du décret pénal rendu dans la nuit du 27 juin par les représentans de la nation. Ils ont aussi d'ailleurs une autre besogne plus douce et plus consolante. Il leur appartient de faire pénétrer un véritable esprit de lumière et de patriotisme dans ces classes égarées de la population que des rêveurs ou des artisans de discordes ont si niaisement ou si malignement perverties. Il leur appartient d'organiser les remèdes possibles, de repousser avec solennité les illusions mensongères, de répandre enfin une instruction meilleure, d'opposer journal à journal, et de combattre par une sage propagande cette presse à un sou dont les délégués des barricades révélaient eux-mêmes les ravages au président de l'assemblée nationale. Que le nouveau cabinet accepte courageusement le rôle considérable auquel les circonstances le sollicitent; qu'il aille droit devant lui. Il trouvera bientôt dans le pays cette force vive qui, s'il plaît à Dieu, n'y mourra jamais, cette force admirable qui se manifeste avec tant de puissance par la fédération spontanée de toutes nos gardes nationales accourues d'un même élan au secours de la patrie, quand elles ont vu que le cœur allait cesser de battre, tant elle était en péril. Si le général Cavaignac sait rester au niveau de sa tâche, il n'est point une seule fraction de l'assemblée qui ne se reprochât amèrement de lui faire obstacle systématique. Les membres de l'ancienne chambre qui siégent dans celle-ci sont tous prêts à lui offrir leur concours désintéressé, afin de l'aider à remplir le grand devoir public dont il est chargé. Les 300 voix données à M. Dufaure, pour la présidence, n'ont point de signification hostile vis-à-vis du ministère, tant que le ministère est un gouvernement d'ordre et de loyauté.

Nous recevons, à propos de l'article de M. le maréchal Bugeaud sur *les Travailleurs dans nos grandes villes*, inséré dans la livraison du 1er juin, une lettre des membres de l'*Union du Sig*, que nous publions sans difficulté.

Besançon, le 15 juin 1848.

« Monsieur le rédacteur,

« Vous avez publié récemment un article dans lequel M. le maréchal Bugeaud prédit la déconfiture très prochaine de la colonie sociétaire du *Sig*.

« A une condamnation aussi légèrement prononcée par un personnage aussi grave, le conseil d'administration de *l'Union du Sig* doit opposer la dénégation la plus formelle, et il espère de votre justice que vous voudrez bien l'insérer, en attendant qu'il ait pu rassurer directement, par un exposé plus complet, ceux des actionnaires auxquels votre numéro du 1er juin a causé une inquiétude regrettable.

« La colonie agricole du *Sig*, où nous essayons de résoudre le problème du travail par l'association, a traversé jusqu'ici sans trop d'embarras la crise financière qui a déjà fait tomber un si grand nombre d'entreprises individuelles. Elle continuerait à y résister par ses seules forces, si le gouvernement de la république venait à lui refuser les secours qu'une juste appréciation de nos principes et de nos actes va, selon toute apparence, lui faire obtenir. Et si, comme nous

n'en doutons pas, nous pouvons, dès la récolte prochaine, enregistrer de notables progrès, nous ne le devrons qu'à nos colons associés, à nos directeurs et à nos seuls capitaux, car jusqu'ici, et M. Bugeaud, qui avance le contraire, peut le savoir mieux que personne, la société n'a pas encore touché un centime de la subvention de 150,000 francs qui lui a été assurée par l'ordonnance de concession, à charge par elle de fertiliser et peupler toute une commune.

« Ce n'est pas notre faute si le gouvernement déchu a rejeté en 1846 un projet de colonisation conçu par l'illustre maréchal qui commandait alors en Algérie. Ce n'est pas notre faute si, dans son amour-propre d'auteur froissé, M. Bugeaud a vu d'un œil mécontent et entravé par quelques petits mauvais vouloirs les espérances et les efforts de la société que nous représentons. Nous avons toujours pensé qu'il y avait place en Algérie pour les essais simultanés de tous les systèmes sérieux. Nous eussions vu avec plaisir s'élever concurremment, autour de notre association libre, toutes les variétés de colonies militaires et civiles successivement proposées par les hommes éminens qui se sont occupés de l'avenir de ce beau pays.

« C'est donc avec une pénible surprise que nous voyons encore aujourd'hui l'un de ces hommes s'empresser de supposer notre ruine, dans le seul but de s'enrichir d'un argument contre un système de colonisation qui n'exclut nullement le sien, qui n'a demandé qu'à subir avec tous les autres une expérience comparative sous la juste protection de l'état, et dont le succès, que nous continuons à poursuivre avec confiance, sera aussi heureux pour l'Algérie que pour nous-mêmes.

« Agréez, etc.

« Les membres du conseil d'administration de *l'Union du Sig*,

« MM. Renaud, capitaine d'artillerie, président; Fachard, capitaine en retraite, à Besançon; Ballard, capitaine du génie; Grimes, capitaine d'artillerie; Paul de Bourreul, capitaine d'artillerie; Langlois, avocat; Besson, avoué; Traut, agent voyer chef; E. Ordinaire, professeur à l'École de Médecine. »

Avant d'insérer cette réclamation, nous avons cru pourtant devoir en donner communication à M. le maréchal Bugeaud, qui nous a fait la réponse suivante:

Monsieur le Rédacteur,

« Si MM. les membres du conseil d'administration de l'Union du Sig étaient des industriels ordinaires, je me serais fait scrupule de révéler ce qui m'est attesté par plusieurs chefs militaires et par des administrateurs de la province d'Oran; mais ces messieurs sont des réformateurs de la société qui n'attachent à leur entreprise d'autre intérêt que celui de leur théorie sociale; voilà ce qui fait tomber leur œuvre dans le domaine de la discussion.

« Ai-je été bien informé? voilà toute la question. Je crois être très au courant de l'état de l'entreprise du Sig par dix lettres ou missives de personnes respectables, dont quelques-unes sont actionnaires de l'union. Je les ai crues d'autant plus facilement que j'étais d'avance convaincu du résultat. Messieurs du conseil d'administration affirment *de Besançon* que je suis dans l'erreur; je désire qu'ils disent vrai, car si l'association réussissait, on y trouverait certainement une amélioration pour une partie de la société.

« Mais en quoi ces messieurs se trompent, certainement, c'est sur le mauvais vouloir qu'ils me prêtent. Je n'ai pas approuvé l'entreprise, mais je n'ai rien fait pour lui nuire. Appellerait-on mauvais vouloir d'avoir refusé des soldats pour exécuter les travaux de l'union? C'était dans l'intérêt même de l'expérience; je voulais qu'elle fût concluante, elle ne l'aurait pas été si l'armée eût fait ce que les associés devaient faire par la puissance de l'organisation. J'en dirai autant des secours que l'union attend du gouvernement : s'ils sont autres que les 150,000 francs promis pour les travaux publics, ils affaibliront la foi dans le mérite de la méthode.

« Ces messieurs assurent qu'ils n'ont *rien* touché des 150,000 francs. C'est doublement fâcheux pour eux, car, outre qu'ils sont privés de cette ressource, cela prouve qu'ils n'ont pas rempli les obligations qui correspondaient à ce secours, et qui en étaient la condition. Ce n'est pas une marque de progrès.

« Je ne relèverai pas ce que l'on peut trouver d'inconvenant dans le style de militaires s'adressant à un général qui a conduit l'armée d'Afrique au succès pendant six ans, et qui précédemment avait honoré le drapeau français sur tous les champs de bataille de l'Europe. C'est là un des tristes signes de l'époque. Plaise à Dieu, pour le bien de la patrie, que ce mal ne fasse pas de progrès dans l'armée, et qu'il reste circonscrit dans les quelques amours-propres que j'ai eu le malheur de blesser uniquement dans des vues d'intérêt public et non par le sentiment mesquin qu'on me prête!

« J'ai l'honneur, etc.

« Maréchal Bugeaud,
« Duc d'Isly. »

Essai sur la médecine dans ses rapports avec l'état, par M. F. C. Markus, médecin ordinaire de sa majesté l'impératrice de toutes les Russies. Saint-Pétersbourg, 1847. — Le sujet que s'est proposé de traiter l'auteur de ce livre est à la fois des plus importans, des plus vastes et des plus difficiles. Ici tout ou presque tout est à faire. L'intervention de la médecine dans l'économie politique peut seule amener la solution de bien des problèmes relatifs à la conservation, au bien-être, au progrès de la société humaine, et pourtant la médecine publique ou politique n'existe pour ainsi dire pas, même chez les nations les plus civilisées. Les notions hygiéniques pratiques, si utiles à répandre, et qui devraient faire partie de l'instruction primaire, sont réservées aux médecins de profession. Si nos capitales ou nos grandes villes de province comptent de nombreux médecins dignes de ce nom, si elles possèdent des hôpitaux vastes et admirablement organisés, nos populations rurales sont presque entièrement abandonnées à elles-mêmes et livrées à l'exploitation des charlatans de bas étage. Enfin on peut dire d'une manière générale que la plupart des questions d'utilité publique, relevant le plus immédiatement de la médecine, sont résolues par des administrateurs, des architectes et des agens voyers.

Toutefois, nous sommes heureux de le dire, après la lecture de l'ouvrage de M. Markus, la France est encore l'état où les lacunes et les anomalies de l'organisation médicale sont le moins choquantes. L'Allemagne, l'Angleterre, présentent sur ce point des faits bien autrement étranges. En France, par exemple, nous n'avons pu encore parvenir à nous défaire de cette institution bâtarde et

immorale des *officiers de santé,* demi-médecins dont l'existence officielle semble proclamer qu'aux yeux de l'état il existe des demi-maladies, ou des citoyens dont la vie ne mérite que des demi-garanties; mais, en Allemagne, il y a quatre degrés parmi les médecins. Les deux premiers forment en quelque sorte l'état-major du corps médical : ce sont les médecins gradués, divisés eux-mêmes en deux ordres, les médecins de grandes villes et ceux de petites villes. Au-dessous d'eux se trouvent deux classes d'officiers et sous-officiers de santé qui ne peuvent exercer que dans les bourgs et les villages.

L'Angleterre est à bon droit fière de sa haute civilisation matérielle; mais la plupart des institutions qui intéressent l'intelligence y rappellent encore, sous bien des rapports, les contrastes choquans du moyen-âge. La médecine nous offre un exemple curieux de ce fait. Ici existe encore la confusion des fonctions de pharmacien et de médecin. Le *surgeon apothecary* visite ses patiens de tout genre comme médecin, chirurgien ou accoucheur, leur prescrit des ordonnances qu'il fait ensuite préparer dans sa propre officine, joignant ainsi l'exploitation pécuniaire à tous les inconvéniens graves qui résultent de son ignorance. Parmi les médecins mêmes, il existe une telle absence de toute organisation réelle, que l'on compte *dix-neuf* sources différentes de priviléges et d'honneurs en médecine et autant de différens genres d'éducation médicale, auxquels se rattachent *quatorze* espèces d'immunités et de droits professionnels. En Angleterre, les exigences pour l'acquisition du grade de docteur en médecine varient à un point tel que, pour atteindre ce degré suprême de la hiérarchie, certains sont obligés de consacrer dix années d'un travail incessant aux plus fortes études classiques, philosophiques et médicales, tandis que d'autres y arrivent d'emblée, grace à un mandement de l'archevêque de Canterbury (*Edinburg's Review, january* 1845).

Il est à regretter que M. Markus, en présentant son résumé critique sur l'état de la médecine dans le reste de l'Europe, ne nous ait rien dit de la Russie. Le médecin ordinaire de l'impératrice aurait-il craint de se compromettre en exposant trop clairement les vices d'une organisation que nous ne connaissons pas, et s'est-il cru obligé de parler par allusion? Ce serait possible. Une pensée toutefois perce dans cette première partie d'un ouvrage dont l'auteur nous promet la continuation. M. Markus trouve évidemment fort belle l'institution du *proto-médicat* telle qu'elle existait en Sicile au XIVe siècle. Il est permis de supposer qu'il voudrait voir quelque chose de semblable établi en Russie, et nous pensons qu'il accepterait sans peine cette haute magistrature médicale. Certes, en France, la réalisation d'un semblable projet serait impossible et désastreuse sous bien des rapports; mais peut-être n'en est-il pas de même en Russie. Dans ce pays, où l'organisation est poussée jusqu'à l'excès, où, d'après ce que nous croyons savoir d'une manière positive, le choix des professeurs de médecine dépend du bon plaisir d'un grand seigneur, il y aurait avantage à mettre à la tête du corps médical un homme de l'art dont les intentions nous paraissent bonnes et dont les idées sont généralement justes.

V. DE MARS.